



Le rat de la Conciergerie

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Georges J. Arnaud

Le rat de la Conciergerie

Paris, 1830 : Hyacinthe et Narcisse Roquebère enquêtent...



L'ATALANTE

Georges J. Arnaud

Le rat de la Conciergerie

Hyacinthe et Narcisse Roquebère

Enquêtent – 2

L'Atalante

1998

CHAPITRE PREMIER

Malgré le froid et la neige de cet hiver mémorable de 1830, le vieux Gaston Lamerchie se fit transporter en fiacre jusqu'à la Salpêtrière où son vieil ami Horace Kellman se trouvait hospitalisé depuis l'automne pour une vilaine affaire de gangrène qui refusait de guérir. On lui avait coupé les orteils pour commencer, puis le pied gauche, et le mal gagnait toujours les parties hautes de son corps d'octogénaire.

L'ancien clerc d'avoué parcourut non sans frémir les immenses couloirs glacés et puants avant d'atteindre la salle où son vieil ami, désormais couché, partageait avec quarante autres malades les affres de la souffrance.

— Mon brave Gaston, murmura l'alité, te voilà avec ce froid, cette neige... Comment as-tu fait pour venir de Notre-Dame-de-Nazareth jusqu'ici ? Cela représente une belle trotte.

— Ne t'inquiète pas, j'ai pris un fiacre... Aujourd'hui j'ai touché ma quinzaine chez le notaire Perdillon.

— Tu avais des patrons bien estimables qui continuent donc à te verser une rente ?

— Les frères Roquebère n'ont jamais oublié que j'ai servi leur grand-père puis leur père durant soixante années. J'ai passé chez eux le meilleur de mon existence. Malgré la Révolution, les guerres d'Empire et le reste. Chaque quinzaine, chez maître Perdillon, je touche mes cent francs, ce qui est une somme considérable, et comme j'ai un peu de rente je peux à l'occasion me payer un fiacre pour venir voir un vieil ami comme toi. Je t'ai apporté quelques petites choses.

Il sortait d'un sac du tabac à chiquer, une bouteille de bon vin de Bordeaux, des bonbons et des biscuits dans des boîtes en fer. Horace Kellman, ému, laissait couler ses larmes sur son vieux visage ridé. Lui-même ancien clerc d'huissier ne bénéficiait pas d'une vieillesse aussi heureuse que celle de son ami. Des rentes médiocres l'avaient juste empêché de mourir de faim dans un galetas immonde de la rue du Coq. Gaston l'avait souvent invité dans des restaurants pour lui offrir des repas plantureux. Il lui payait aussi le café et parfois le spectacle, car l'ancien clerc d'huissier adorait le théâtre.

— On va peut-être me couper la jambe et je sens que mon cœur ne le supportera pas. L'opération est épouvantable, sais-tu, mais parlons

d'autre chose. Si nous ouvrons cette bonne bouteille et buvions un verre ?

— Ne préfères-tu pas la garder pour plus tard ?... Bien, je m'en occupe.

Ils dégustèrent le vin en bavardant. Puis, voyant que son ami somnolait, Gaston Lamercie prit la décision de se retirer. Quelques instants il contempla le visage ravagé, gravant ses traits dans son souvenir, craignant de ne plus jamais le revoir. Il donna un louis à la supérieure qui dirigeait la salle, espérant adoucir ainsi le sort de son ami, laissa son adresse en cas de malheur. Il déclara qu'il s'occuperait de tout si jamais son compagnon venait à décéder.

Au détour d'un couloir il se heurta à un personnage pressé, tout vêtu de noir, qui grommela une vague excuse avant de poursuivre son chemin.

— Maître Collin ? Vous ne me reconnaissez pas ? Gaston Lamercie, clerc principal autrefois chez les Roquebère.

L'avoué pivota sur lui-même et examina son interpellateur avec un air sévère qui se transforma peu à peu en embarras visible.

— Oh, bonjour Lamercie, je ne vous avais pas reconnu. Je suis très pressé car je viens enregistrer les dernières volontés d'une mourante. Mais, puisque vous êtes là, pourquoi ne pas me servir de témoin ? Une bonne sœur fera l'affaire pour figurer en second dans l'acte. Dépêchons-nous avant la fin, qui serait proche.

La mourante se trouvait dans une pièce minuscule où le lit occupait la plus grande surface. À ses côtés se tenait une sœur en train de lui essuyer les lèvres avec une éponge mouillée. La malade devait avoir dans les cinquante ans et conservait étrangement un teint assez frais malgré son état extrême. Elle respirait très rapidement, s'étouffait parfois avec des hoquets déchirants. Lorsque maître Collin apparut, elle entrouvrit les yeux et le vieux Lamercie pensa que la fièvre rendait ce regard aussi brillant.

Sans attendre, l'avoué sortit de son portefeuille un acte ne comportant qu'une seule feuille.

— Vous êtes bien dame Francine Escubier née en 1776 à Paris et mariée sous le nom de Méricourt à Jules César, né en 1764 et décédé en 1815 ?

L'agonisante inclina la tête mais l'avoué exigea qu'elle prononce clairement son assentiment. Gaston Lamercie contemplait le visage de cette femme avec incrédulité. Une dizaine d'années auparavant, il s'était occupé de l'héritage de cette personne qui avait soudain disparu

et n'avait jamais pu être retrouvée à l'époque, malgré les recherches entreprises par l'étude Roquebère. Et le dossier était encore ouvert lorsqu'il avait cessé de travailler. Il avait donc très bien connu cette Francine Escubier et ne retrouvait pas dans les traits de l'hospitalisée le visage aimable, et ma foi fort joli, de cette femme d'une trentaine d'années familière de l'étude.

Maître Collin procédait à la lecture de l'acte et Lamerchie dressa l'oreille pour enregistrer les noms des légataires. Maître Collin les prononça de façon si rapide qu'il n'entendit que le prénom Ernest et crut que le nom qui suivait était Chazal. Un nom qui d'ailleurs n'évoquait rien pour lui. Il essayait de se remémorer le contenu du dossier Escubier dans l'espoir d'y retrouver ce patronyme.

— Êtes-vous en état de signer ? Sinon les deux témoins ici présents affirmeront que telle était votre volonté.

Une main potelée sortit des draps et maladroitement s'empara de la plume d'oie qui faisait partie de l'écritoire de l'avoué. Elle signa laborieusement mais, d'après ce que put en voir l'ancien clerc principal, de façon lisible. Ensuite la sœur apposa sa propre signature mais, quand vint le tour de Gaston, maître Collin attendit en vain et, surpris, regarda le visage perplexe du vieillard.

— Je dois vous parler, dit Gaston Lamerchie.

— Que diable... ! s'emporta Collin.

Puis, réalisant qu'il se trouvait dans l'antichambre de la mort de cette malheureuse, il se tut, haussa les épaules, se rua dans le couloir et se retourna, l'air rogue, pour toiser le clerc principal :

— Qu'y a-t-il ?

— Êtes-vous certain qu'il s'agit bien là de Francine Escubier ?

— Mais bien entendu. Nous l'avons retrouvée après des années de recherches.

— Je m'occupais jadis de ce dossier et c'est en vain que nous l'avons fait rechercher. Sa disparition date de 1818 et jamais nous n'avons compris ce qu'il était advenu d'elle. Cette personne fort estimable laisse un avoir de plus d'un million de francs très certainement, tant en biens immeubles qu'en rentes et papiers divers.

— Le dossier nous a été transmis par les Roquebère lorsque nous avons été contactés par la donataire. Tout est en règle et cette personne a fourni les preuves qu'elle était bien Francine Escubier. Nous avons toutes les déclarations des tiers.

— J'ai souvent eu affaire avec madame Méricourt née Escubier, et je ne retrouve pas sa physionomie de jadis. Peut-on en douze années

changer à ce point ?

— Elle a connu une vie mouvementée. Ayant suivi un aventurier dans les pays étrangers, elle a subi les outrages du temps et des climats excessifs. Mais, je vous le répète, je puis vous assurer qu'il s'agit bien de la même personne.

— Je ne puis malgré tout apposer ma signature en bas de l'acte.

— Eh bien, je vais trouver un autre témoin.

— Puis-je passer à votre étude examiner ces preuves en question ?

— Vous n'êtes plus des nôtres, Lamercie, et vous n'avez rien à faire chez nous. Vos scrupules sont une injure pour moi et je préfère que vous ne reparaissez pas en ma présence.

L'ancien principal en resta médusé puis, avec sa philosophie habituelle, en prit son parti, referma sa houppelande et s'éloigna après avoir salué poliment l'avoué Collin. Dehors, il remit bien en place son chapeau de castor et héla un fiacre, donnant l'adresse de l'étude des frères Roquebère, ses anciens patrons, rue Vivienne.

Il neigeait presque chaque nuit et les éboueurs qu'employait le conseil municipal ne parvenaient pas à débayer toutes les rues. L'hiver n'avait jamais été aussi rigoureux et l'on disait que trois cent mille pauvres souffraient du froid et de la faim. Chaque jour on ramassait dans les rues nombre de cadavres d'enfants et de vieillards n'ayant pas trouvé d'abri où se réfugier. L'administration avait installé aux carrefours des chauffoirs, des braseros géants qui attroupaient des dizaines de pauvres hères, des familles entières. On distribuait aussi des bons de pain et des soupes « économiques ».

Sur la Seine gelée des élégantes en manchon de fourrure et des messieurs fortunés patinaient et venaient ensuite avaler du punch ou un bon vin chaud à quelques établissements installés pour la circonstance. Sur les quais les miséreux les contemplaient avec hargne.

CHAPITRE II

Cette Séraphine que les jumeaux Roquebère employaient comme saute-ruisseau, au mépris de toutes les règles de la profession, lui sauta au cou et l'embrassa avec affection. Le vieux Lamerchie l'aimait bien mais craignait pour son avenir, car jamais une femme n'était devenue clerc d'avoué et il se désolait à la pensée qu'elle resterait toute sa vie dans ce poste subalterne, à porter des exploits chez les huissiers et des placets aux tribunaux.

— Venez vite, il y a du punch et du vin chaud dans l'arrière-cuisine. Monsieur Narcisse nous régale tous et fait aussi griller du boudin, car il estime qu'avec ce froid il faut se nourrir richement.

Les pupitres abandonnés, les tables désertées avec leurs dossiers ouverts donnaient au vieillard quelques doutes sur l'efficacité du travail dans cette étude, mais les jumeaux étaient si aimables qu'un verre de vin chaud à la main il oublia ses reproches. Le vieux Timoléon, qui n'avait que quelques années de moins que lui, lui donna l'accolade. Il n'était là que depuis 1784 alors que Lamerchie avait commencé en 1768.

Il accepta son morceau de boudin sur sa tranche de pain bien graissée et garnie d'oignons, mais ne put exposer tout de suite la raison de sa visite. Il dut patienter une heure avant de pouvoir s'entretenir avec Hyacinthe qui, des deux frères, lui avait toujours paru le plus raisonnable. Narcisse, lui, ne pensait qu'à mener joyeuse vie, à se ruiner dans les tripots, à cuisiner aussi, des plats compliqués qu'il réussissait assez bien mais qui donnaient à la sévère étude d'avoué une atmosphère de gargote.

— Le dossier Escubier, c'est un fait que notre confrère Collin nous l'a demandé voici quelques mois et que nous n'avions aucune raison de le lui refuser. Je me souviens que nous avons recherché en vain cette dame sans jamais apprendre ce qu'elle était devenue. Mais pourquoi vous soucier encore de cette affaire ?

Gaston Lamerchie le lui expliqua et, pour mieux l'entendre, Hyacinthe l'entraîna dans son cabinet, le fit asseoir et le laissa raconter.

— Voilà qui est fort curieux mais, si je me souviens bien, mon cher Gaston, votre vue est assez défaillante et vous avez préféré cesser de travailler plutôt que de commettre des erreurs à cause de vos yeux ?

— C'est exact, maître, mais je suis surtout dans l'impossibilité de bien distinguer les écritures minuscules. Je puis encore comparer un visage à celui d'une personne que j'ai bien connue. Souvenez-vous, elle venait très souvent du temps de votre père...

— Nous étions, mon frère et moi, jeunes étudiants à cette époque, sourit Hyacinthe.

— Pardonnez-moi, mais Timoléon par contre pourrait s'en souvenir. J'aimerais qu'il m'accompagne à la Salpêtrière pour contempler le visage de cette mourante.

— Elle était à toute extrémité ?

Lamercie hésita :

— Si l'on excepte sa respiration haletante et le tremblement de sa main, on ne peut vraiment dire qu'elle ressemblait à quelqu'un qui va mourir. Le teint m'a paru rose et la main encore bien potelée.

— Une respiration haletante sous l'empire d'une certaine émotion ou peut-être de la frayeur ?

— Je ne sais pas.

— Frayeur d'être démasquée ?

— Elle ignorait qui j'étais. Je n'ai pas osé me rappeler à son souvenir, car visiblement elle donnait l'apparence d'un être déjà dans l'autre monde.

— Allez chercher Timoléon.

Le principal, le teint enluminé par le vin chaud, entra dans le bureau en s'efforçant d'être aussi grave qu'à l'ordinaire, mais visiblement il avait du mal à rassembler ses idées. Cependant le rappel de l'affaire Escubier parut le sortir de son état second.

— Madame Méricourt était une dame très belle, très élégante et d'un raffinement distingué... Je l'admirais beaucoup. Déjà toute petite elle accompagnait son père lorsqu'il venait à l'étude, c'est dire si je me rappelle. Mais vous aussi, Gaston, vous vous rappelez...

— Allons-y, dit soudain Hyacinthe. Je suis intrigué par cette affaire et je veux en avoir le cœur net en même temps que vous deux.

Il alla prévenir son frère de son départ mais Narcisse parlait déjà de poursuivre ces agapes dans la confection d'un pot-au-feu énorme. Les trois hommes sortirent pour monter dans le fiacre que Séraphine était allée chercher.

— Tu restes ici, ordonna Hyacinthe à la jeune fille.

— J'aurais bien aimé vous suivre là-bas.

— Tu veilles sur la maison.

Lorsqu'ils eurent arpenté les corridors et trouvé enfin la petite chambre où agonisait Francine Escubier, femme Méricourt, ils n'en crurent pas leurs yeux. La pièce était vide et même le lit enlevé. Timoléon se tourna vers Gaston, l'air réprobateur, comme s'il prenait l'ancien clerc principal pour un vieux gâteux inventant des histoires, mais déjà Hyacinthe ressortait et découvrait la mère supérieure qui s'occupait dans la tisanerie.

— Madame Méricourt ? Mais elle a manifesté le désir de mourir chez elle. On est venu la chercher en voiture spéciale. Je comprends qu'une dame de cette qualité n'ait pas voulu s'attarder plus longtemps chez nous.

— Mais comment s'y trouvait-elle ?

— Elle venait rendre visite à une amie et fut prise de malaise voici huit jours. Depuis, son état n'a cessé de s'aggraver.

— Quel médecin la soignait ?

— Elle faisait venir un docteur de l'extérieur, un certain Vernois, je crois. Nos médecins n'ont fait que l'ausculter et ont diagnostiqué un mal interne, certainement une tumeur aux poumons... Ce Vernois avait dressé une ordonnance que nous avons respectée.

Hyacinthe retrouva ses deux clercs et les bouscula un peu pour les entraîner au domicile de M^{me} Méricourt, née Escubier.

— Nous allons nous rendre chez elle.

— Mais son hôtel particulier est complètement délabré, protesta Gaston Lamercie. Elle ne peut se trouver place Vendôme.

La voiture les emporta alors que la neige recommençait à tomber à gros flocons. Gaston ruminait son désarroi et Timoléon somnolait sous l'effet du vin chaud qu'il avait bu à plusieurs reprises.

— Effectivement cet hôtel a l'air inhabité, dit Hyacinthe en baissant sa vitre rendue opaque par les fleurs de gel. Je reviens.

Il alla interroger une concierge voisine et pénétra aussi chez un bijoutier. Tous deux lui confirmèrent que l'hôtel était inhabité depuis plus de dix ans.

— Je me demande où madame Méricourt a bien pu être transportée et pourquoi tant de hâte.

— Je pense, dit Gaston Lamercie, que maître Collin, très désappointé par mon refus de signer le testament, s'est empressé d'emmener la pauvre femme dans un endroit inconnu.

— Mon cher Gaston, je vous aime bien, dit Hyacinthe, mais vous

êtes en train de porter une sévère accusation contre l'un de mes confrères.

— Ne vous ai-je pas entendu parfois dire que ce Collin ne vous paraissait pas toujours d'une honnêteté parfaite ? Vous savez, je perds peut-être la vue, pas la mémoire.

Son ancien patron lui tapota la main :

— Ne vous fâchez pas. Vous avez tout à fait raison. Je vais vous ramener chez vous et j'irai ensuite chez Collin.

Rue Notre-Dame-de-Nazareth, Gaston Lamerchie habitait un immeuble étroit mais n'en aurait déménagé pour rien au monde car il occupait tout le dernier étage et jouissait d'une tranquillité parfaite. Le seul ennui était d'escalader cet escalier sombre et malodorant où, la nuit venue, on ne voyait plus rien. Il regarda partir le fiacre puis toqua à la vitre de la concierge pour avoir un bougeoir, mais cette femme insupportable n'était pas dans sa loge une fois de plus et devait bavarder dans quelque estaminet.

Se cramponnant à la rampe, il commença l'escalade en s'arrêtant fréquemment pour reprendre son souffle. À près de quatre-vingts ans, il peinait lorsqu'il lui fallait rejoindre son petit appartement. Il pensa avec satisfaction qu'il lui restait de la soupe de la veille ainsi qu'un morceau de lard, et qu'il s'octroierait un bon verre de vin pour oublier les tracas de cette journée. Mais la réapparition de cette prétendue veuve Méricourt allait le troubler longtemps.

Alors qu'il atteignait le dernier palier, une voix étrange s'éleva et une odeur alliée se répandit :

— Vous êtes bien monsieur Gaston Lamerchie ?

— Que me voulez-vous ?

— Je vous attends depuis un moment pour vous entretenir d'une affaire importante. N'avez-vous pas de lumière ?

— Ma concierge n'est jamais dans sa loge et je...

Il ne prononça jamais la suite car d'une poussée très violente l'inconnu le fit basculer par-dessus la rampe. Se cognant à chaque étage dans le puits étroit que ménageaient les marches de l'escalier, il tomba lourdement, sachant qu'il mourrait en percutant rudement le pavé du rez-de-chaussée.

CHAPITRE III

Maître Collin était absent, annonça-t-on à Hyacinthe dans l'étude, et aucun des clerks présents ne put lui dire combien durerait cette absence. Il avait dû entreprendre un long voyage et nul ne savait quelle direction il avait empruntée.

Hyacinthe s'en retourna donc chez lui et, lorsque le fiacre s'arrêta rue Vivienne, il donna de l'argent au cocher ainsi que l'adresse de Timoléon endormi sur la banquette.

— Devant sa porte vous le réveillerez pour qu'il aille se coucher.

— C'est que le bourgeois semble pioncer dur, mon prince. Enfin, nous ferons pour le mieux.

Dans l'arrière-cuisine aménagée au fond de l'étude, les ripailles de son frère et de ses clerks se poursuivaient, mais Séraphine, qui avait l'oreille fine, le rattrapa alors qu'il montait vers l'étage des archives.

— Reste en bas dans le cas où un visiteur se présenterait, j'ai à faire là-haut.

La jeune fille prit un air boudeur. Son maître l'avait déjà associée à l'une de ses enquêtes, et elle avait éprouvé un grand plaisir et aussi un grand trouble à partager avec lui ces moments de recherches. Toute petite elle ramonait les cheminées pour un patron ivrogne et cruel qui la faisait coucher sur la même paillasse que lui. Les frères Roquebère l'avaient sauvée de cette existence misérable mais Séraphine, si elle les aimait tous les deux, portait à Hyacinthe un sentiment beaucoup plus profond. Le jeune avoué s'en était rendu compte et se défendait d'y prêter attention.

Tout ce qu'il retrouva dans les archives de la maison Roquebère, ce fut des copies des biens de la famille Escubier à laquelle le mariage avec Jules César Méricourt avait apporté une fortune totale de près d'un million de francs, si bien que l'héritage pouvait être estimé à deux millions. En rente d'État à trois pour cent, c'étaient soixante mille francs annuels que l'héritier aurait pu espérer toucher. Gaston Lamercie lui avait dit que le légataire s'appelait Ernest Chazal, mais qu'il avait peut-être mal compris le nom prononcé par maître Collin et n'était sûr que du prénom.

Néanmoins il emporta toutes ces copies, titres de propriétés, désignations de parcelles revendiquées par la famille, ainsi que la liste

des terres et des maisons revendues autrefois avant que la jeune femme ne disparaisse.

Dans son cabinet il referma la porte et commença d'étudier ces paperasses remontant parfois à plus de cinquante ans.

Vers sept heures il fut interrompu par Séraphine venue mettre du bois dans son poêle et lui proposer une boisson.

— Fais-moi du café.

— Il paraît qu'on a relevé plus de cent morts de froid et de faim aujourd'hui. Dix tombereaux parcourent la ville pour emporter les cadavres de ces malheureux dont ceux de plusieurs enfants.

— Dis à mon frère d'aller porter de l'argent à la congrégation d'à côté qui recueille les malheureux. Et qu'on fasse livrer un chariot de bois à l'un des chauffoirs de la rue voisine.

Il travailla assez tard, n'acceptant que du bout des dents de goûter au repas préparé par son frère. Puis les clerks rentrèrent chez eux, Narcisse sortit pour aller jeter quelques louis d'or sur le tapis vert du Palais-Royal et il resta seul, sachant que Séraphine dormait sur l'une des banquettes en moleskine de la pièce centrale.

Vers minuit il trouva copie d'un titre de propriété d'un tombeau dans le cimetière d'une petite ville normande en bordure de Seine, Sotteville, et sur un autre document il apprit que la famille Escubier avait possédé là, avant la Révolution, un château confisqué comme bien national. Mais le tombeau des Escubier existait peut-être toujours.

Une fois couché il s'endormit mais eut des rêves étranges où le nom de Sotteville revenait sans cesse. Le lendemain matin il pria Séraphine d'aller voir si l'avoué Collin était revenu à son étude.

— Passe chez Gaston Lamercie et demande-lui s'il peut venir me voir dans l'après-midi. Parle-lui... Non, c'est inutile, je le ferai moi-même.

Il n'y avait pas une demi-heure que Séraphine avait quitté l'étude qu'un sergent de ville se présenta et demanda maître Roquebère. Il fut surpris d'apprendre qu'il y avait deux avoués Roquebère du même âge. Ce fut Hyacinthe qui le reçut.

— J'ai pas une bonne nouvelle pour vous, maître. Votre ancien clerk Lamercie est tombé dans son escalier et s'est rompu le cou. Paraît que la rampe a cassé et qu'il a basculé dans le vide. Cinq étages, ça ne vous arrange pas un bonhomme.

Très vite toute l'étude apprit l'accident qui venait de coûter la vie au plus vieil employé de la maison Roquebère, et se rassembla pour

commenter le drame et faire le panégyrique du disparu.

À cet instant Séraphine arriva tout essoufflée ; n'ayant pas trouvé de fiacre pour retourner depuis la rue Notre-Dame-de-Nazareth, elle avait couru tout du long.

— On ne l'a trouvé que ce matin quand il a fait jour. La concierge est une sale bonne femme qui a dû rentrer saoule hier au soir et ne s'est doutée de rien. J'ai examiné la rampe. Pour moi, elle n'a pas cédé toute seule. Vous devriez aller voir ça d'un peu plus près et aussi vous rendre au commissariat pour lire le procès-verbal. Moi, je crois avoir une idée de l'endroit où se trouve maître Collin, je vous rejoindrai là-bas.

— Tu vas encore te mêler de ce qui ne te regarde pas, déclara alors Narcisse Roquebère à son jumeau. N'écoute pas trop Séraphine qui voit toujours des affaires mystérieuses un peu partout.

La saute-ruisseau haussa les épaules et disparut. Hyacinthe s'habilla chaudement car les températures avaient encore baissé durant la nuit et, malgré les cendres que les concierges jetaient dans les rues et le sable des éboueurs, on n'arrêtait pas de glisser. Ne trouvant pas de voiture, il marcha jusqu'à Notre-Dame-de-Nazareth où, dans l'immeuble du père Lamercie, il trouva un groupe de personnes. Sur le pavé on se montrait des taches de sang, les lorgnons du pauvre Gaston et la rampe d'escalier composée de quatre balustres vermoulus. Mais la rampe elle-même apparut trop épaisse à Hyacinthe pour que le faible poids d'un vieillard fragile ait pu la rompre.

Au commissariat on lui apporta le procès-verbal dont la lecture ne lui apprit pas grand-chose. Il demanda à rencontrer les sergents qui avaient fait l'enquête et ils arrivèrent à deux, l'un très prolix, l'autre ronchon et peu disposé à expliquer ce qu'il avait vu.

Hyacinthe apprit cependant que la rampe s'était trouvée accrochée dans les étages, retenue par l'étroitesse du puits de descente.

— Le poids de la victime aurait dû l'entraîner, dit-il, et normalement elle aurait dû se retrouver sous le corps.

— Vous savez, dans les accidents on voit de drôles de choses. Mais la rampe était bien trop fatiguée pour ne pas céder un jour, même sous une faible pression.

Mal convaincu, il retourna en voiture rue Vivienne où, triomphante, Séraphine lui annonça qu'elle savait où se trouvait maître Collin.

CHAPITRE IV

— C'est à cause de sa grande cheminée, expliquait Séraphine dans le fiacre les emportant vers Passy, que ce bateau ne peut atteindre le cœur de Paris. Alors son embarcadère est là-bas. Il paraît qu'ils vont trouver un système pour abattre la cheminée et lui permettre d'atteindre l'île Saint-Louis.

— Il va empester Notre-Dame avec sa fumée de charbon de terre. Comment dis-tu qu'il se nomme ?

— Le *Cyclone*, et en moins d'une demi-journée vous voilà à Rouen. C'est à bord de son jumeau – eh oui ! il y a aussi des jumeaux chez les bateaux – que maître Collin a embarqué hier après-midi. Il a pris un billet pour Rouen mais, d'après mon camarade François, le sauteur-risque de chez Collin, il serait descendu avant.

— T'a-t-il parlé de Sotteville ?

— Non, il n'en savait pas plus.

— Pourquoi trahit-il son maître alors que les autres clercs ne nous ont rien dit de ce voyage ?

— Il le déteste. Collin est très désagréable avec lui. De plus je lui ai donné cent sous. Comme il ne touche jamais d'argent et ne travaille que pour la nourriture et un grabat, il était très heureux.

Lorsqu'il aperçut le nuage de fumée noire qui s'échappait de la haute cheminée du *Cyclone*, Hyacinthe s'arrêta, paralysé de terreur. Certes il savait que des machines à vapeur, notamment des pompes dans les mines, commençaient d'être installées un peu partout, mais n'y avait-il pas danger d'explosion avec toute cette vapeur contrainte dans ce cylindre en cuivre riveté, et qui fusait par deux soupapes avec un sifflement intolérable ?

— La diligence conviendrait aussi bien, murmura-t-il.

— Nous arriverions seulement demain. Allons, c'est un navire anglais qui a fait ses preuves en traversant la Manche pour rejoindre Le Havre et la Seine. Il y a plusieurs mois qu'il trafique sur le fleuve.

— Ces deux roues carénées ne me disent rien de bon...

Son sac de cuir à fermoir de cuivre à la main, il acheta deux billets au guichet et se retrouva dans une longue cabine aux fenêtres très larges. On découvrait les berges de la Seine et il s'assit avec inquiétude

dans un des fauteuils vissés au plancher.

Avec un cri déchirant qui parut suspendre toute vie sur le fleuve, le *Cyclone* se détacha de la rive et gagna le milieu du courant. Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'oubliant le halètement puissant du monstre, ses crachotements de phtisique et ses grincements de mécanique Hyacinthe reprit quelque couleur et sourit de façon condescendante en voyant un chaland remonter le fleuve, halé par des perchérons.

— Je suppose que contre le courant il n'a pas son pareil ?

— Nous le verrons au retour.

Un char à bancs attendait au débarcadère et ils durent le partager avec plusieurs personnes. Mais le cocher, prétextant d'autres courses, refusa de les conduire au cimetière, leur disant qu'ils pourraient louer un cabriolet chez son maître.

Il y avait autant de neige qu'à Paris et un froid encore plus intense. Ils louèrent un cabriolet à la capote bien usée et aussi des couvertures. Malgré les indications du maître de poste, ils s'égarèrent et ne trouvèrent le cimetière que vers quatre heures. Le gardien allait juste fermer les grilles, mais en échange de trois francs il consentit à les laisser entrer et à leur certifier qu'il y avait eu effectivement un enterrement le matin même. Une dame qu'on avait amenée de Paris, dans un cercueil scellé que les gendarmes de Sotteville avaient accompagné jusqu'au tombeau.

— C'est par là.

Il désigna une chapelle funéraire assez vaste, avec des vitraux et une porte en bois noir sur laquelle étaient sculptées les armoiries de la famille, des têtes d'ange voletant autour d'une représentation de la Vierge.

— Depuis des décennies aucun défunt n'a été enfermé là-dedans, assura le gardien, et je pensais que cette chapelle était définitivement abandonnée. Nul dans le pays ne se souvient de la famille Escubier. Je vous laisse mais je vous attends au portail.

Une fois qu'ils furent seuls, Séraphine se pencha vers la porte et examina la serrure :

— Maître, en trois fois rien de temps je peux vous l'ouvrir.

— Malheureuse enfant ! Ne pourras-tu jamais oublier ce que tu fus autrefois, lorsque sous prétexte de ramonage tu inventorialisais les richesses des intérieurs bourgeois pour en avertir tes amis voleurs ?

— Je peux rentrer là et je n'aurais aucune appréhension pour ouvrir le cercueil. C'est bien ce que vous voulez savoir, si la boîte

contient effectivement un corps ?

Hyacinthe préféra s'éloigner, comme pour fuir la tentation, mais devait s'avouer qu'il aurait aimé, malgré le délit de profanation, regarder le visage de celle qui reposait dans cette bière. Le garde remercié, assis dans le cabriolet il resta plongé dans des pensées profondes jusqu'à Sotteville. Il sortit enfin de son silence :

— Nous devons prendre le vapeur très tôt demain matin et nous allons chercher un hôtel qui disposera de deux chambres.

— Je doute que dans cette ville vous trouviez votre affaire.

Séraphine ne se trompait guère. Tout ce qu'on leur offrit fut une chambre à deux lits et un bon feu dans la cheminée de ladite chambre. On leur servit un copieux repas de campagne avec autant de cidre qu'ils purent en boire.

Il régnait une douce chaleur dans la chambre quand Hyacinthe se décida à rejoindre la jeune fille montée depuis une heure et qu'il espérait profondément endormie. Mais, alors qu'il venait de souffler sa bougie pour se déshabiller à la lueur du feu dans l'âtre, il l'entendit soupirer qu'elle avait les pieds glacés et que dans la nuit, par manque de bois, ils allaient sûrement mourir de froid.

— Ces aubergistes sont d'une avarice extrême. Si encore nous partagions le même lit, nous pourrions nous réchauffer.

Hyacinthe sentit le rouge monter à son front et ses oreilles bourdonner sous l'afflux de sang. Il se dévêtit en hâte et se glissa dans des draps si glacés qu'ils en paraissaient humides. Il retint son claquement de dents mais Séraphine ne fut pas dupe :

— Vous grelottez, hein ? Dois-je vous apporter mon édredon ?

— N... n... non, tout va bien... Bo-bonne nuit.

Il s'enfouit au plus profond, la tête sous les couvertures, et se réchauffa peu à peu, à la condition de ne pas bouger d'un pouce. Il finit par s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin il se sentit merveilleusement bien, dans une bonne chaleur ayant gagné tout le lit. Il lui fallut plusieurs minutes avant de découvrir, horrifié, que dans la nuit Séraphine était venue se coucher auprès de lui et qu'elle dormait encore à poings fermés.

CHAPITRE V

Dans l'étude Roquebère personne ne s'expliquait la méchante humeur de Hyacinthe à son retour de Sotteville. Le voyage à bord du *Cyclone II* avait été rapide et sans histoires, mais l'avoué rabrouait tout un chacun, refusant même de parler à son jumeau. Ce dernier, Narcisse, entraîna Séraphine dans son bureau personnel et exigea d'elle le récit détaillé de leur voyage.

La saute-ruisseau, d'un air candide, parla du « vapeur », de leur visite au cimetière local.

— Un enterrement s'y est déroulé hier matin en présence des gendarmes puisque le cercueil était scellé.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

Lorsqu'elle en arriva à la chambre unique de l'auberge, Narcisse se douta qu'un incident révélateur avait dû se produire dans cette pièce.

— Il faisait très froid, dit la jeune fille, et chacun dans son lit nous grelottions. Votre frère a fini par s'endormir. Pas moi. C'est alors que je pris ma décision.

— Quelle décision ? s'affola Narcisse.

— Je me suis rhabillée le plus chaudement possible et j'ai emporté la bougie et mon briquet. Je me suis facilement glissée hors de l'auberge et me voilà marchant dans cette ville à l'obscurité profonde, avec la neige qui tombait légèrement.

Effaré, Narcisse apprit que la jeune fille s'était rendue jusqu'au cimetière à pied, qu'elle en avait escaladé le mur, qu'elle avait ouvert la chapelle funéraire avant d'oser dévisser le couvercle du cercueil de feu Francine Méricourt née Escubier.

— Comment as-tu pu ?...

— Ce n'est pas la première fois, avoua-t-elle, tête basse. Du temps où je travaillais pour Jeannot la Vanoise, souvent il m'a entraînée dans des cimetières de banlieue où l'on avait enterré quelque riche bourgeois ou bourgeoise avec ses bijoux. Et, faute de bijoux, un châle de prix, quelques escarpins neufs faisaient l'affaire. Que voulez-vous, je viens du ruisseau, même si désormais je saute par-dessus.

— Et tu as donc ouvert le cercueil ?

— Non sans mal, mais j'y suis parvenue. Pour allumer ma bougie ce fut bien autre chose avec l'amadou. Il m'a fallu enflammer un tortillon de papier et ce fut long.

— Et dans ce cercueil, qu'y avait-il ?

— Un cadavre, tiens.

— Celui d'une femme ?

— Oui, c'est bien ça. Une femme dans la cinquantaine, bien habillée et avec un chapelet en perles de nacre entre ses doigts... Mais je n'y ai pas touché.

— Peux-tu me décrire le visage de cette femme ? Ou plutôt non, va chercher Timoléon. Lui se souvient de madame Méricourt née Escubier et dira si ta description se rapporte à elle.

Séraphine secoua la tête :

— C'est inutile. Cette morte ne peut s'appeler ainsi. Moi, je l'ai toujours connue sous le nom de Marie la Camoufle... Dans le temps elle vendait des chandelles en pleine rue, puis, devenue impotente, elle ne quittait plus son porche de la rue Saint-Denis... Ça faisait une paye que je ne l'avais pas vue mais je l'ai bien reconnue. Pour moi, elle a dû mourir de froid et on l'a fourrée dans cette boîte à la place de cette dame Escubier.

— Ensuite tu es rentrée à l'auberge ?

Séraphine s'obstina à regarder le bout des bottes fourrées qu'elle portait par ce froid.

— Eh bien, continue.

— J'ai pas grand-chose à ajouter.

— La colère de mon cher Hya-Hya vient de ce que tu as commis le crime de violer une sépulture ? Je reconnais que c'est un forfait impardonnable, mais qui nous permet cependant de savoir que Francine Escubier ne repose pas dans le tombeau de famille. Nous pourrions avertir les autorités, par lettre anonyme, et permettre à la justice de se manifester.

— Votre frère ne m'en veut pas seulement pour cette escapade nocturne... Il faut dire que je suis rentrée morte de froid, les pieds comme deux glaçons, tremblante comme une feuille. Mon lit était de nouveau glacé et le feu éteint. Alors je me suis glissée auprès de lui et je me suis blottie contre sa chaleur. Lui, sans même se réveiller, il m'a prise dans ses bras.

Narcisse se leva, lui tourna le dos pour cacher à la fois sa surprise, l'ennui que lui causait cette confidence mais aussi une certaine lueur

de gaillardise qui s'allumait dans ses yeux.

— Continue.

— C'est tout.

— Comment ça ?

— Ben oui, c'est tout. Qu'allez-vous imaginer ? Je me suis réchauffée et, lorsque monsieur Hyacinthe s'est réveillé, il m'a découverte endormie auprès de lui, et c'est ainsi qu'il a commencé de se mettre dans une colère noire. Au point qu'il a refusé de rester dans le lit, s'est levé comme un fou, a quitté l'auberge après avoir payé la dépense. Sans même prendre son déjeuner, demander du café ou du chocolat... Je l'ai retrouvé plus tard à l'embarcadère et c'est au cours du voyage que je lui ai rapporté dans le détail mon expédition de la nuit. Il n'a pas desserré les dents. Pourtant c'était une révélation importante, mais il m'en voulait beaucoup.

Un frère jumeau était à même d'analyser sans trop de peine les sentiments secrets de son *alter ego*, et Narcisse comprenait parfaitement d'où venait la hargne de Hyacinthe. Il en voulait certes à la jeune fille de son impudeur et de son manque de moralité, mais en même temps il se reprochait d'avoir, ne serait-ce que quelques secondes, apprécié cette jeune présence féminine dans sa couche. Peut-être tenté l'espace d'un soupir, Hyacinthe ne se le pardonnait pas. Séraphine avait hélas connu une prime jeunesse bien triste et bien dépravée puisque son patron ramoneur, le fameux Jeannot la Vanoise, s'était chargé de la dévergonder alors qu'elle n'était qu'une enfant. C'était justement pour la sortir de cette situation déplorable qu'ils l'avaient recueillie, lui offrant cette fonction peu reluisante de saute-ruisseau qui, cependant, l'engageait sur le chemin de la vertu.

— Laisse-moi, dit-il, il y a des exploits à porter sans attendre. Le froid gèle les rouages de la justice mais nous devons accomplir notre tâche.

Il retrouva son frère debout auprès de son poêle, réfléchissant, l'air mélancolique.

— Séraphine m'a tout raconté. Je condamne la profanation mais elle voulait faire éclater la vérité. Cesse de t'en lamenter.

— Il n'y a pas que ça...

— Je sais, mais alors cours chez Liselotte de Bargème. Pour quelques louis elle te libérera de tes regrets et de tes remords.

CHAPITRE VI

Rue Notre-Dame-de-Nazareth un huissier achevait l'inventaire des maigres biens de Gaston Lamerchie. Il ne fut pas surpris de voir Hyacinthe entrer puisque le défunt avait travaillé soixante ans durant pour les Roquebère.

— Les meubles sont solides mais d'origine campagnarde. On en obtiendrait un bon prix en province, mais à Paris ça ne vaut pas tripette. Il y avait un petit trésor, deux mille deux cents francs en pièces d'or. Dans son testament il vous laisse son avoir à vous deux. C'est paradoxal qu'un ancien clerc principal fasse de ses anciens patrons ses légataires. Il devait vous aimer beaucoup.

Hyacinthe jugea inutile de préciser que chaque quinzaine le vieillard trouvait cent francs chez maître Perdillon, notaire. Cette somme, jointe à une rente de quatre-vingts francs par mois, lui permettait de vivre dans un relatif bien-être.

— Avez-vous trouvé autre chose ?

— Non. L'officier de paix Parturon s'intéresse à la mort de ce pauvre diable. Tout ça parce que des malandrins ont dérobé le morceau de rampe qui, en se brisant, entraîna Lamerchie dans la mort. La concierge prétend n'avoir rien vu. Moi, je pense qu'avec ce froid une malheureuse famille a trouvé dans ce vol de quoi alimenter son âtre un jour ou deux.

— La rampe a disparu ? s'étonna Hyacinthe, choqué.

— Cette nuit. On vole n'importe quoi en ce moment dans Paris où les miséreux meurent comme des mouches.

Un peu plus tard, rue Saint-Denis, Hyacinthe pénétrait dans plusieurs mastroquets pour s'enquérir de Marie la Camoufle, laissant entendre qu'un petit héritage l'attendait. Il promettait cent sous à qui pourrait lui dire où se trouvait la vieille femme, mais comprit qu'il perdait son temps. Il s'éloignait dans la rue lorsqu'un manchot le rattrapa et le tira par le bras de son unique main musclée :

— Filez-moi votre thune. La Marie est à la Salpêtrière dans un sale état. On l'a ramassée complètement gelée la semaine passée et je pense pas qu'elle s'en sortira. Dites, y a pas moyen de s'entendre ? J'étais presque son parent et peut-être que j'ai droit au magot.

— Il n'y a pas de magot, répondit Hyacinthe en sortant une pièce de cinq francs. Juste une concession perpétuelle dans un cimetière de province.

— Alors je prends la thune et vous gardez le cimetière.

La Salpêtrière, bien sûr. Avec, en cet hiver cruel, des dizaines de cadavres de malheureux morts de froid et de faim, destinés à la fosse commune, ou plus ou moins légalement à l'École de médecine, voire vendus à certains savants étudiant les secrets du corps humain. Pour environ cent francs on pouvait se procurer un cadavre livré nuitamment.

— Alors, maître, vous êtes allé rue Notre-Dame-de-Nazareth ?

L'officier de paix Parturon le rejoignait, engoncé dans une immense houppelande de conducteur de diligence, son chapeau trop haut, en peau de rat, tordu sur le côté gauche. Il portait désormais de petites lunettes cerclées de fer noir qui donnaient à son regard une intensité d'animal fouineur.

— Me suivez-vous ?

— Je vous ai vu sortir de chez Lamercie. Que cherchiez-vous rue Saint-Denis ?

— Secret professionnel, mon ami.

— Allez, je vous offre un punch ou un vin chaud épicé chez la mère du Tartre. Ne refusez pas car je vais vous confier que la mort de votre ancien principal me paraît tout à fait suspecte.

La mère du Tartre, ainsi surnommée car elle servait à sa clientèle la moins argentée un épouvantable alcool qu'en argot on appelait « tartre », leur apporta deux énormes pichets à bière remplis d'un vin chaud excellent fait avec du malaga. Ils le dégustèrent en silence puis Parturon parla de cette rampe disparue :

— On ne l'a pas volée. La rue de Lamercie est surtout habitée par des juifs qui veillent à la moralité de leurs coreligionnaires. Pour faire leurs affaires ils doivent éviter que ce genre de larcin se produise. Je pense que l'assassin est revenu sur les lieux faire disparaître cette preuve accablante. Mais je l'avais examinée hier. On ne l'avait pas stupidement sciée mais, à l'aide d'une vrille à bouliner, on l'avait percée d'une multitude de trous, comme s'il s'agissait de l'œuvre de vers. Mais je connais l'outil en question.

— Que veut dire « bouliner » ?

— Percer, en argot de bagnard. Et on s'est servi d'un outil d'évasion que chaque condamné à Rochefort ou à Toulon trimbale soigneusement sur lui. Un travail d'artiste qui peut leurrer un autre

que moi. Vidocq m'a instruit de toutes ces pratiques, du temps où il dirigeait sa brigade.

— En quoi Lamerchie aurait-il suscité la haine d'un bagnard ?

— Maître Roquebère, ne me prenez pas pour un naïf. J'ai reconstitué la journée de ce pauvre homme avant qu'il ne trouve la mort dans ses escaliers. Il s'est rendu à la Salpêtrière visiter un sien ami qui s'y meurt de gangrène, un ancien clerc d'huissier qui, malgré son état extrême, m'a parlé. Me promenant dans l'immensité de l'hôpital, j'ai appris que Lamerchie avait servi de témoin pour un testament, mais c'est tout. Vous en savez plus et, si on l'a tué, le secret professionnel ne peut être maintenu.

Hyacinthe aurait préféré ne pas rencontrer le policier, du moins pas avant d'avoir en main autre chose que des présomptions.

— Effectivement, Lamerchie fut pressenti comme témoin d'un testament signé par la veuve Francine Méricourt, née Escubier, agonisant sur son lit d'hôpital. Maître Collin, avoué près du Châtelet, l'a conduit au chevet de la moribonde. Mon ancien principal refusa alors de signer comme témoin. Pour les raisons que voici.

Parturon écouta le récit avec attention, lui demanda s'il avait rencontré son confrère.

— J'ai essayé, mais il était absent de son étude et je comptais y retourner aujourd'hui.

Il avait omis, dans son récit, le voyage à Sotteville et l'audace condamnable de sa saute-ruisseau.

— Nous devrions y aller sans tarder, dit Parturon. Je vous attendrai en dehors de l'étude car pour l'instant mon rôle n'est pas officiel.

— Maître Collin n'est pas tenu de m'expliquer de quoi il s'agit sans contrevenir aux usages de notre profession.

— Dans ce cas il n'en sera que plus suspecté d'avoir dans cette affaire des intérêts qu'un avoué ne peut manifester. Quel était le nom du légataire ?

— Ernest Chazal, je crois, mais rien n'est moins sûr. Lamerchie n'a pas très bien saisi l'énoncé de ce nom.

CHAPITRE VII

— Mon cher confrère, vous vous êtes déjà présenté ici et je ne comprends pas votre insistance.

— Nous sommes les anciens avoués de Francine Escubier, épouse Méricourt, et à ce titre...

— Vous avez dû nous céder le dossier car durant douze ans vous n'avez abouti à rien. Nous, grâce à nos filières, nous avons pu retrouver cette pauvre femme qui avait, comme vous le savez, été entraînée dans des aventures à peine croyables. Elle avait tout abandonné pour suivre un beau parleur et s'imaginait avoir perdu sa fortune, sans se douter qu'elle disposait encore d'un grand capital. Qu'imaginez-vous ? Qu'elle m'aurait légué ses biens ? Le légataire est tout autre et je n'ai accompli que mon devoir, comme je souhaite que vous accomplissiez le vôtre, sans chercher à vous associer à une affaire qui vous a échappé une première fois.

Piqué au vif par cette accusation de cupidité, Hyacinthe se rebella :

— Mon ancien principal a refusé de signer le testament, ne reconnaissant pas la donataire.

— Le pauvre vieux est à moitié gâteux.

— Le pauvre vieux est mort. Il est tombé dans son escalier et tout porte à croire qu'il a été assassiné.

Collin, assis derrière son immense bureau, parut soudain cloué à son fauteuil. Il voulut se lever, retomba les jambes fauchées. Son teint déjà blême à l'ordinaire devint cendrex tandis qu'il fixait Roquebère de ses yeux exorbités.

— Que... que me dites-vous là ?... Assassiné ?

— L'enquête débute, un policier a déjà établi que la rampe de son escalier avait été habilement fragilisée pour qu'à la moindre pression le malheureux bascule, mais on l'attendait dans l'obscurité de son palier pour le pousser brutalement. La rampe ne s'est rompue que par la suite et resta suspendue au-dessus du vide au lieu de se retrouver sous le cadavre.

Il regretta d'avoir fait état d'un policier mais l'attaque perfide de Collin l'avait poussé à l'imprudence.

— De là à supposer que notre ancien principal fut tué parce qu'il

refusait de reconnaître la donataire, il n'y a qu'un pas que je franchis. Mais je ne vous mets pas en cause, je vous crois dupé, mon cher, et cette femme de la Salpêtrière n'était pas Francine Méricourt née Escubier.

Bien que sachant le rôle joué par l'avoué dans l'enterrement de la malheureuse Marie la Camoufle, il préférait le considérer comme une victime au lieu de l'accuser, espérant ainsi gagner sa confiance.

— J'aurais été manœuvré... murmura Collin.

— Comment avez-vous su que cette femme avait besoin de vous ?

— Je... je ne peux pour l'instant vous répondre puisqu'il n'y a pas officiellement instruction. Il faut que je m'occupe seul de ce mystère et fasse triompher mon innocence. J'étais dans l'ignorance absolue de cette manœuvre criminelle.

— Vous avez tort de refuser mon aide, j'ai personnellement quelques lueurs sur la question et nous pourrions échanger nos réflexions, en retirer un bénéfice moral. Lorsque vous avez exigé le dossier, saviez-vous qu'une certaine Francine Méricourt se prétendait vivante et en état de tester ?

— Je suis désolé de ne pas abonder dans votre sens. Je dois en discuter avec d'autres personnes.

— Le légataire universel, peut-être ?

Collin le regarda si étrangement que Hyacinthe crut lire dans ses yeux les terribles tourments d'une grande peur secrète. Son regard vacillait et son teint, déjà gris, prenait la consistance d'un parchemin racorni.

— Le légataire universel, murmura Collin, accablé. Mon Dieu, si vous saviez... Non, rien du tout. Souffrez que je vous laisse dans l'ignorance sans en prendre ombrage.

Hyacinthe referma son manteau doublé de fourrure, coiffa sa toque russe.

— Si un confident vous devenait nécessaire, appelez-moi de jour comme de nuit.

Parturon l'attendait dans le bouchon en face, devant une assiettée de tripes et un flacon de vin du Midi très puissant. Lorsque Hyacinthe s'assit en face de lui, le policier prit un air entendu :

— Il n'a rien voulu dire, pas vrai ?

— Il est mort de peur.

— Connaissez-vous sa situation financière ?

— Je n'aime guère bavarder sur mes confrères, mais son étude n'a plus l'excellente réputation de jadis. Je ne dis pas qu'elle se rend coupable d'illégalités, mais Collin semble frayer avec une clientèle douteuse de spéculateurs et de banquiers, toujours les mêmes, de ceux qui depuis quelques années soutirent leur fortune de transactions obscures. Des sommes considérables vont et viennent. Un jour on est riche, on porte beau, le lendemain on est ruiné et le surlendemain, à nouveau les poches pleines, on parade. Collin, au passage, remplit les siennes mais dépense fort en petites maîtresses, en soupers fins et en diverses folies.

— Mangez donc quelque chose. Il n'y a pas que des tripes mais aussi des pieds de porc ou du veau Marengo. Vous devez l'aimer, le veau Marengo, vous qui passez pour bonapartiste ?

— Serais-je répertorié à la police du Royaume ?

— Tout le monde l'est en ces périodes troublées.

— Cette rampe travaillée par un outil de bagnard doit bien vous donner une ou plusieurs pistes ?

— Si c'est un bagnard qui a bouliné la rampe, je finirai par savoir qui. Nous avons rue de Jérusalem des échantillons des travaux de ces messieurs du bagne, des éclats de porte, des chaînes limées ou sciées, ou encore tranchées avec un ciseau spécial, des bois perforés, bref toutes sortes d'objets catalogués avec chacun le nom du bagnard qui a opéré de la sorte pour s'évader. En général ces évadés continuent de voler et d'assassiner, mais les libérés ne sont pas plus fréquentables. Vous savez, celui qui fut condamné autrefois pour des crimes qui ne sont plus aujourd'hui que des délits, contrebande, braconnage ou trafic de sel, a pris dans ces bagnes horribles le goût du brigandage. Une fois à l'air libre, il préfère risquer la perpète au lieu de songer à un travail honnête.

— Vous n'avez plus de quoi faire la comparaison puisqu'on a volé la rampe.

— Vous vous trompez si vous mettez en doute ma prudence réputée. Dès que j'ai vu cette rampe j'en ai découpé un morceau avec la scie que me prêta la concierge.

Ils se séparèrent et Hyacinthe trouva enfin une voiture qui le ramena rue Vivienne, juste comme son frère attaquait en compagnie de tous les employés un énorme pâté en croûte chaud.

CHAPITRE VIII

Il était minuit lorsque l'homme se présenta rue de la Perle devant cette maison de deux étages seulement, mais qui s'enfonçait si profondément dans le quartier qu'on pouvait penser qu'elle disposait d'une autre sortie sur la rue parallèle, ou que par l'entremise des cours intérieures on pouvait accéder à diverses artères. L'homme avait revêtu une vieille pelisse ravagée par le temps, en avait relevé le col dans lequel sa tête disparaissait entièrement. Il frappa à l'huis à l'aide d'un heurtoir qui engluait la main de vert-de-gris. Un guichet s'ouvrit, une haleine chargée d'ail fit reculer le visiteur.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Maître Collin. Il faut que je sois reçu sans tarder.

— Un instant, grogna la voix du cerbère qui veillait derrière cette épaisse porte de rue.

Collin, chaque fois qu'il venait là, était surpris qu'au premier coup frappé l'homme ouvrît aussitôt son guichet. Il faisait très froid et l'on prédisait que cet hiver ne finirait pas de l'année, se prolongerait dans l'été et ruinerait les récoltes, apportant la plus terrible famine jamais subie.

La porte s'ouvrit et une lanterne sourde n'éclaira que les pavés luisants d'humidité, si irréguliers qu'on devait baisser les yeux pour assurer sa marche au lieu de regarder autour de soi en essayant de percevoir, dans la brume de ce couloir à peine éclairé, quels meubles, quels tableaux, quels objets pouvait bien aimer celui ou celle qui logeait dans cette demeure aussi effrayante qu'un sépulcre.

Devant Collin marchait le cerbère, tenant la lanterne sourde sur le côté droit. Il commença de grimper un escalier qui s'élevait dans les ténèbres, sans plus se soucier du visiteur. Mais nul n'avait jamais osé tourner les talons et s'enfuir, une fois engagé sur le seuil de cette habitation. Maître Collin aurait pu le suivre les yeux fermés dans son sillage chargé de relents d'ail.

Des greniers soufflaient des tourbillons d'air glacé qui saisissaient le nouveau venu et le rendaient incapable de prononcer un mot ni même de respirer. L'avoué Collin se disait chaque fois que le toit devait être crevé pour que ce blizzard descende napper de glace les corridors. Il glissa sur les plaques de verglas tandis que l'homme

devant allait du même pas, balançant sa lanterne sourde où une énorme bougie grésillait d'une flamme vacillante.

Le cerbère s'arrêta après que Collin eut compté cinq portes. Le gardien frappa, colla presque son oreille à l'huis avant d'entendre l'autorisation d'ouvrir. Si la maison était un sépulcre, cette chambre ressemblait à une crypte moyenâgeuse au fond de laquelle palpitait la flamme chétive d'une lampe Argand. Le refléteur en était dirigé sur le dessus de la table où elle était posée, mais son cercle de lumière jaunâtre s'étendait sous le pas du visiteur comme une flaque de boue glaiseuse. Derrière lui la porte se referma et l'avoué jeta un regard à gauche, vers le feu de tourbe qui couvrait avec des lueurs incertaines dans l'âtre d'une très ancienne cheminée, presque un four de boulanger.

— Maître Collin, grinça, telle une plume d'oie ébréchée, la voix de l'hôte, maître Collin en personne pour une visite si tardive que je doute encore qu'elle ne soit pas celle d'un revenant. Mais asseyez-vous donc dans ce fauteuil, oui, celui-là là-bas qui appartenait à Antoine Desrues, celui-là même qui empoisonna madame de La Mothe et fut condamné à être roué. Vous vous tenez entre les bras de velours qui enserrèrent les repos de cet assassin, mon cher.

Collin frissonna en attirant l'antiquité dans le cercle de lumière si boueuse qu'il attendait des chauves-souris, des chouettes ou tout autre prédateur de la nuit. Le feu de tourbe ne jetait dans la chambre très haute de plafond qu'un semblant de chaleur vite dissipée.

— Alors, que me vaut cette visite ? Il est bien tard et je n'ai rien à vous offrir. Vous connaissez ma sobriété, mais si vous voulez je peux demander à mon serviteur de nous monter un peu de bouillon d'ail. À cause de mes malaises j'en bois chaque soir avec un jaune d'œuf délayé. En voulez-vous ?

— Non merci... Je suis venu...

— Cette personne repose bien à Sotteville dans le tombeau de famille comme vous me l'aviez annoncé ?

— Certainement. Tout s'est très bien passé... Sauf que... l'avoué Hyacinthe Roquebère ne croit pas à la mort accidentelle de son ancien clerc principal... Il m'a même parlé d'une enquête de police.

— Vraiment ! ricana l'homme qui se tenait dans l'ombre de l'autre côté de la table. Parlons d'autre chose.

L'avoué ne pouvait rien distinguer de sa personne qu'il connaissait cependant pour l'avoir rencontrée à plusieurs reprises dans d'autres lieux, mais l'homme aimait le mystère, se tenait en embuscade, aurait-on dit.

— Pour commencer, dit son vis-à-vis, je vais vous rendre cette reconnaissance de dette de cent mille francs que vous avez signée fort imprudemment auprès de ce prêteur malhonnête. J'ai pu, grâce à l'opportunité d'une faute grave qu'il commit récemment, faire fouiller dans ses papiers et je l'ai retrouvée. Mais, bien entendu, j'attends de vous que vous me remettiez la somme de cinquante mille pour entrer en possession de cette paperasse. Vous n'ignorez pas que si cette dette se trouvait exposée au grand jour du monde judiciaire vous risqueriez de voir vos clients se détourner de votre étude, sans oublier l'instruction qui s'ensuivrait. Pour cinquante mille vous voilà sauvé des eaux, mon bon.

— Mais il était décidé...

— Rien du tout. Si vous êtes là c'est que rien ne marche comme convenu. Vous venez pour quoi ? Pour ce pauvre imbécile de Lamerchie qui s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas ?

— Je... Jamais... Je suis fermement opposé à toute action criminelle. La mort de ce pauvre homme me trouble et je ne pensais pas qu'en acceptant de m'associer avec vous...

— Vous n'allez pas ajouter foi aux divagations d'un confrère ? Ce Hyacinthe Roquebère croit utile de fourrer son joli nez là où il n'a rien à faire et, comme il a obtenu quelque succès dernièrement dans certaine affaire mystérieuse, il s'imagine que tout est de la même nature... La mort de Lamerchie est naturelle quoi qu'on en dise, et vous devez en rester sur cette réalité.

— Il y a aussi cette dame qui tient le rôle de Francine Méricourt... Je suis certain qu'elle ne se contentera pas de ses cinquante louis et qu'un jour...

— À quoi bon vous inquiéter puisque je sais à qui j'ai affaire ? Cette femme ne s'avisera jamais de nous chercher des ennuis, sinon elle se retrouverait dans une cellule et pour toute la vie, je peux vous le certifier. Non, vous vous inquiétez à tort. Il faut que d'ores et déjà vous entrepreniez toutes les démarches afin que la volonté de la défunte soit respectée. C'est alors que je vous accorderai ce qui a été convenu, mais pas avant. Si vous voulez cette reconnaissance de dette, payez les cinquante mille francs que je vous rendrai ensuite quand tout sera réglé.

Collin ne put s'empêcher de soupirer. Cette reconnaissance de dette le tracassait depuis longtemps et il craignait qu'en cas de publicité il soit interdit d'exercer sa profession. Ce que son interlocuteur ignorait, mais l'avoué se demandait si ce démoniaque bonhomme pouvait encore rien ignorer de ce qui le concernait, c'était qu'il avait emprunté un peu partout, non seulement dans Paris mais en

province, et qu'il avait omis de remettre à des personnes âgées ou ignorantes des sommes leur revenant.

— Ne voulez-vous pas un peu de bouillon d'ail ? C'est excellent pour la santé.

L'inconnu agita une clochette et la porte s'ouvrit dans un feulement qui fit sursauter Collin.

— Un bouillon dans un bol... Juste pour moi.

Le portier disparut aussitôt. Le courant d'air venant du couloir fit rougeoyer la tourbe et, plein d'espoir, l'avoué se tourna vers la cheminée, pensant en recevoir quelques bonnes bouffées brûlantes, mais il n'en fut rien.

— Vous êtes trop soucieux, mon cher. Ne sommes-nous pas, nous autres, les mieux placés pour entreprendre ce genre d'affaires ? Pourquoi seuls ces imbéciles qui ne connaissent rien aux lois puiseraient-ils dans les trésors qui s'offrent en toute impudeur ? Pouvez-vous me le dire ? Qui ne vole pas ? Le roi lui-même ne s'en prive pas, ni ses ministres, ni tous ces royalistes qui s'agglutinent comme des mouches sur les reliefs que le monarque veut bien leur abandonner.

Le domestique revenait avec un bol fumant et en vain Collin essaya de découvrir son visage. Tout ce qu'il avait enregistré dans la montée d'escalier et le long corridor, c'était que l'homme avait une certaine façon de jeter sa jambe droite vers l'extérieur.

— Vous auriez dû en prendre, mais vous allez me quitter sans plus jamais vous poser de questions. Préparez la réalisation de tout l'héritage. Pour bien faire il faudrait que ceci soit terminé dans les deux mois.

— Ce sera difficile, dit Collin, et l'enregistrement du testament sera certainement la moindre des épreuves qui nous attendent.

CHAPITRE IX

De sa vie Séraphine n'avait jamais été impressionnée par la mort. Elle la rencontra dès ses quatre ans, lorsque dans son lointain village de Savoie sa grand-mère rendit le dernier souffle, une nuit de tempête, dans sa petite ferme isolée sous d'énormes épaisseurs de neige. Deux semaines durant la fillette vécut auprès du cadavre, survivant du lait de l'unique vache, dormant entre les pattes de l'animal pour se protéger du froid, faisant gicler directement dans sa bouche le lait de ses pis.

Lorsque Jeannot la Vanoise eut fait d'elle un « petit ramoneur » en la déguisant en garçonnet, elle ne fit plus attention à ces morts qui jalonnèrent sa route. Voleurs abattus par les volés ou la maréchaussée, chemineaux endormis pour toujours dans les haies, les taillis, comme des épouvantails de misère, cadavres oubliés dans des maisons fermées depuis des mois, des années, où son maître l'envoyait établir l'inventaire des objets bons à dérober.

Mais en se faufilant dans les sous-sols voûtés de la Salpêtrière elle ne s'attendait pas à ces centaines de corps dénudés qui attendaient que le dégel rendît la terre plus facile à creuser. Au début de cet hiver terrible on plaçait les morts dans des cercueils de bois blanc, puis on les avait juste cousus dans des suaires, mais devant la dépense et ces centaines de décédés qui affluaient, ne sachant plus qu'en faire on les abandonnait dans ces caves obscures en espérant que les rats les épargneraient, se jetteraient sur les appâts empoisonnés à l'arsenic et à la fausse angustura.

Dans ces lieux sinistres éclairés par de rares lanternes sourdes allaient et venaient trois ou quatre pauvres hères contrefaits qui recevaient de l'hôpital grabat et nourriture, en échange des travaux les plus dégradants, les plus insupportables. Ils manipulaient les morts sans le moindre respect, les alignaient, les entassaient, plaisantaient à propos de certains, chuchotaient dès qu'une pauvre fille jolie et bien faite parvenait entre leurs mains. Avec un frisson Séraphine, que sa vie passée avait instruite des pires turpitudes humaines, n'osait imaginer les sabbats immondes qui pouvaient se dérouler dans la nuit. Pour identifier les morts on nouait à leur gros orteil une planchette de bois sur laquelle, gravés à l'aide d'une pointe rougie, figuraient le nom, le prénom, quand on les connaissait, le surnom ou rien du tout, sinon un numéro. Les enfants n'avaient souvent que leur prénom, les

vieillards anonymes leur âge approximatif. L'homme qui effectuait ce travail opérait dans un recoin où un brasero de charbon de terre portait au rouge ses poinçons ainsi que les coins chiffrés. Devant lui s'empilaient des planchettes vierges. Un soupirail laissait filer sur son établi une lumière pâle.

Séraphine posa devant lui une pièce de deux francs qu'il contempla de son seul œil ouvert. Elle le crut borgne, mais seule la fumée s'élevant de ses gravures au fer rouge lui faisait fermer l'autre. D'ailleurs toute la partie droite de son visage était recuite, portée au noir.

— Marie la Camoufle, j'ai dû avoir cette pratique-là... Je vais consulter mes listes.

Il sortit un carton épais de sous l'établi, l'ouvrit :

— Cherche toi-même, ma grande, moi j'ai dix-neuf plaques à fabriquer et les tombereaux ne sont pas tous rentrés. J'ai du travail jusqu'à passé minuit. Avec tes deux francs tu iras m'acheter quelques chopines car ce feu d'enfer me fait soif.

Elle trouva effectivement le nom de Marie la Camoufle, décédée le 28 janvier 1830, avec la mention « trouvée dans la rue ». Laissant les deux francs, elle remonta jusqu'aux préaux intérieurs où s'ouvraient plusieurs boutiques, acheta les chopines pour le faux borgne.

— La Camoufle n'est plus ici, lui dit-elle tranquillement.

Le graveur haussa les épaules.

— Doit être déjà dans la fosse commune.

— Depuis quinze jours la terre est trop gelée en profondeur. Elle devrait être encore dans ces caves.

— Y a l'entrepôt vers les Gobelins.

— Qui vend les corps à la médecine ou aux particuliers ?

L'homme ouvrit son œil droit une seconde pour la jauger.

— Je sais ce que je dis. Qui vend les corps ? Marie était la mère d'un haut personnage. Nous ne ferons pas d'histoires si nous apprenons la vérité. Sinon plainte sera déposée auprès du procureur général.

— Faudrait voir Casse-Crâne pour ça. Moi, c'est les planchettes et rien d'autre.

Le nom seul rendait Séraphine prudente. Mais elle partit à sa recherche, s'enfonça dans les caves les plus lointaines, simplement guidée par la luciole d'une lampe falote se balançant tout au bout. Désormais il lui fallait enjamber les corps pour poursuivre son chemin.

Et puis la lanterne cessa de s'éloigner et même se rapprocha.

— C'est vous Casse-Crâne ?

— C'est interdit de venir ici. Interdit et je vais en référer.

— Ce sont les avoués que je représente qui vont en référer au sujet de Marie la Camoufle que je croyais trouver ici. Son fils, qui est haut fonctionnaire à la préfecture, sera furieux de ne pas savoir ce qu'est devenu son corps. On peut être mendiant et avoir des enfants haut placés. Elle avait décidé de vivre sa vie et personne n'a pu la remettre dans le droit chemin.

Casse-Crâne élevait sa lanterne pour examiner qui parlait, mais du coup se découvrait et s'expliquait l'étrangeté de son surnom. Elle avait d'abord pensé qu'il était un de ces fossoyeurs qui, après exhumation des restes, réduisent les ossements en poudre à coups de masse. Mais il avait réellement le crâne fendu, une entaille profonde de plusieurs centimètres séparant deux lobes dénudés par la calvitie.

— L'étude de mes patrons est chargée de retrouver le corps. Le fils ne fera pas d'ennuis mais exige de savoir ce qu'est devenue sa mère. Le cadavre n'est plus ici, l'avez-vous vendu ? Dites-moi à qui et je m'en irai. Vous ne serez pas poursuivi en justice.

Casse-Crâne laissa retomber sa lampe, qui éclaira le visage paisible d'un jeune homme blond dont la beauté émut profondément Séraphine.

— Allons, ne me faites pas languir. Si je ressors d'ici sans savoir, vous le regretterez.

— Ils m'ont envoyé un cheval de retour. Un ancien du bagne qui tirait sa jambe à droite. Je les reconnais au premier coup d'œil puisque je suis ancien marchand de lacets, ancien gendarme autrement dit, qui a chassé plus d'un de ces bandits. J'ai cru qu'il travaillait pour ces messieurs de la science et, ma foi, j'ai vendu cette Marie la Camoufle cent francs ; mais on partage avec les autres.

— Et ce cheval de retour, vous le connaissiez ?

— Non. C'est un grand massif qui parle peu mais empeste l'ail. J'ai jamais rencontré quelqu'un qui empeste l'ail comme ce client-là.

CHAPITRE X

Les jumeaux, enfermés dans le cabinet de Hyacinthe, venaient de rédiger un mémorandum résumant tout ce qu'ils connaissaient de cette affaire Méricourt-Escubier.

— Collin est le pivot central et le principal suspect, conclut Hyacinthe. Nous ne pouvons aller plus loin sans prévenir la police. Du moins notre ami Parturon. Il enquête déjà sur la mort de notre pauvre Lamerchie, mais ignore ce que Séraphine a rapporté de sa visite dans les caves lugubres de la Salpêtrière et bien entendu dans le tombeau de Sotteville.

— Dès que Parturon déposera ses conclusions un magistrat instructeur sera désigné, murmura Narcisse. Comment diriger son travail sur Marie la Camouflé sans être accusé de violation de sépulture ?

— Une lettre anonyme, j'en ai horreur mais c'est notre seule possibilité.

— N'oublions pas la fausse Francine Escubier qui a dicté un testament illégal sur son lit d'hôpital. Cette affaire est constituée de faux-semblants, poursuivait Narcisse, mais qu'est devenue notre cliente, la véritable Francine Escubier veuve Méricourt ?

— Son notaire était Perdillon et nous avons de la chance, car jamais Auguste ne se laissera embobiner par le faux testament que lui présentera Collin, soupira Hyacinthe.

— Et si Marie la Camouflé n'était autre que Francine Escubier ? Il n'y aurait pas substitution de cadavre mais tout de même escroquerie au testament.

Plus tard dans la soirée, la nuit étant tombée avec la neige, Parturon pénétra dans l'étude où ne restait que la jeune saute-ruisseau faisant réchauffer du bouillon gras sur le poêle de la salle des clercs.

— Je suis attendu mais ça sent rudement bon, dit le policier.

— Je vous en servirai une assiettée. Vermicelle ou pain grillé ? Les deux peut-être.

Le visage grave, les jumeaux l'attendaient derrière la grande table de travail. Parturon ôta sa houppelande, son chapeau, s'assit en frottant ses mains pour les réchauffer.

— Votre billet disait que vous aviez du nouveau, dit-il.

— Regardez ceci.

De sa règle Hyacinthe poussa avec dégoût un papier plié en quatre vers le policier qui s'en saisit et l'ouvrit.

— Ah, lettre anonyme, caractères d'imprimerie comme toujours.

Hyacinthe l'avait confectionnée dans un café proche de la Bourse en utilisant le papier à lettres que l'on y trouvait, sans même avoir à le demander au garçon. Le tenancier en disposait des dizaines de feuilles avec des plumes de fer et des encriers de couleurs différentes. De sa main gauche il avait donc écrit les quelques lignes que Parturon lisait.

— Le cadavre enseveli dans le tombeau familial de Sotteville ces jours derniers ne serait pas celui de Francine Escubier Méricourt mais celui de Marie la Camoufle. Pourquoi vous adresser cette lettre ?

— L'auteur s'imagine que nous détenons encore le dossier.

— C'est une explication, fit Parturon, l'air rêveur. J'ai déposé mes conclusions à la Conciergerie et un juge a été nommé pour instruire l'affaire.

— Peut-on savoir de qui il s'agit ?

— De Mathieu Cerneau.

— Le Rat, s'exclama Narcisse.

— Oui, le Rat, fit en écho Parturon. Je ne vous cache pas que, si j'avais soupçonné qu'il serait le magistrat désigné, je me serais désisté de l'enquête. Cet homme est un esclavagiste, un négrier qui va me forcer à travailler jour et nuit pour lui fournir je ne sais pas combien de rapports quotidiens. Je devrai lui donner jusqu'à l'emploi de mon temps et il est capable de me reprocher les quelques heures de repos que je prendrai. Il est épouvantable et ma vie sera un enfer. Pourvu que l'instruction soit vite bouclée et que l'on retrouve sous peu l'assassin de votre ancien clerc principal ! Que suis-je allé regarder de près cette rampe de bois, pourquoi a-t-il fallu que j'y trouve les trous d'une mèche anglaise très fine faits par une vrille à bouliner ?... J'ai commencé la comparaison avec les échantillons de la rue de Jérusalem, mais peut-être devrai-je me rendre à Toulon, Brest ou Rochefort pour en obtenir d'autres. Certains forçats percent la manicle qui enserre leur cheville à l'aide d'un ciseau spécial pas plus grand que celui d'une brodeuse, ou encore avec un bastringle, petite scie montée, sans parler des lames de ressorts de montre. Une douzaine de forçats sont passés maîtres dans cette besogne et faisaient payer leurs fanadels, c'est-à-dire leurs compagnons de chaîne.

— Un forçat au service de maître Collin, notre confrère avoué ?

demanda Narcisse, incrédule.

Le policier ne lui répondit pas tout de suite. Il relisait le billet anonyme avec soin, le repliait pour le glisser dans son gousset :

— Maître Collin passe pour détourner de l'argent, escroquer ses clients âgés, jouer en Bourse ou dans les tripots, caresser les fillettes, mais aurait-il l'imprudence d'utiliser le savoir-faire litigieux d'un forçat ?

— Un bagnard établi à son compte dont on paye les services ?

— Vous savez, dans cette fripouillerie il y a peu de Vidocq ou de Coignard, qui dupa tout le monde sous le nom de comte de Sainte-Hélène. Non, je pense que notre ancien bagnard travaillerait pour un personnage dépourvu de tous sentiments moraux et d'une grande intelligence.

— Serons-nous convoqués par le Rat ? s'enquit Narcisse, cachant mal son inquiétude.

— Dans la mesure où vous avez détenu les premiers les pièces du dossier Escubier et que vous êtes susceptibles d'éclairer la justice sur la disparition de cette personne en 1818.

— Nous étions si jeunes, à peine clercs et encore étudiants en droit.

— Vous conservez des copies d'actes et c'est ce qui intéressera le Rat.

Parturon les quitta mais accepta une assiettée de bouillon gras dans laquelle il laissa tremper du pain grillé recouvert de fromage râpé. Les deux frères le retrouvèrent en train de se régaler tout en buvant un vin de la vallée du Rhône. Lorsqu'il fut parti, Séraphine, apprenant la nomination de Mathieu Cerneau comme magistrat instructeur, ne cacha pas son effroi.

— Mon maître Jeannot la Vanoise disait qu'on ne sortait des griffes du Rat que pour la place de Grève où s'élevait la guillotine il n'y a pas si longtemps. C'est dire la terreur qu'il inspire à tous les truands de la capitale.

Hyacinthe jugea inutile de lui préciser que même les gens de la basoche et de grands avocats tremblaient devant cet homme-là.

CHAPITRE XI

En règle générale, les bureaux des juges instructeurs se trouvaient dispersés à différents étages de la Conciergerie, et y accéder nécessitait de longues explications de la part des gardes municipaux, des huissiers et de n'importe quelle personne trouvée errante dans ces dédales d'escaliers et de couloirs. Certains témoins s'égarèrent et ne parvenaient devant le magistrat qui les convoquait qu'à bout de souffle, ayant tout oublié de l'affaire qui les amenait en face de lui.

Mais, lorsqu'il s'agissait d'atteindre le bureau du Rat, c'est-à-dire du juge Mathieu Cerneau, il n'existait que trois ou quatre personnes capables de s'y rendre sans trop d'hésitation, mais qui se trouvaient dans l'incapacité de faire partager aux autres le plan exact de ce labyrinthe à parcourir. Si bien qu'un huissier avait été désigné pour effectuer le parcours et conduire les gendarmes, les prévenus, les témoins et les avocats qui, sinon, se seraient définitivement égarés dans les étages, les combles, les escaliers dérobés ou les salles d'archives. L'huissier avait dû posséder un nom jadis, mais désormais il était le « Raton » et n'en tirait aucune fâcherie lorsqu'un candide demandait après « monsieur Raton » pour être conduit dans l'ancre du terrible magistrat. Raton prélevait cinq sous pour cette corvée, mais cinq sous par personne. Il regroupait son monde en un seul peloton pour affronter l'itinéraire, si bien que certains jours il se faisait jusqu'à dix francs. De méchantes langues affirmaient qu'il remettait la moitié de ces sommes au juge Cerneau.

Le Rat gîtait dans une double mansarde donnant sur le quai des Lunettes, ainsi appelé du fait du nombre élevé de boutiques vendant lorgnons et besicles, mais le nom véritable en était quai de l'Horloge. Le Rat disposait de deux fenêtres encadrant son bureau, son greffier d'une seule. Les plaisantins s'amusaient que le Rat fût affublé d'un « greffier », autrement dit un chat en argot.

Peu de gens pouvaient affirmer que le Rat quittait son cabinet le soir pour y revenir le lendemain. La légende voulait qu'il passât ses nuits dans l'une des mansardes attenantes où il entreposait des montagnes de dossiers. On disait qu'il y prenait aussi ses repas, des salmigondis peu ragoûtants que son greffier cuisinait. Les deux hommes, disait-on encore, attiraient les pigeons de Paris pour leur tordre le cou. Il s'avérait qu'un relent de gargote suffoquait le visiteur de ces lieux et que les prévenus les plus endurcis, issus de cloaques et

de prisons effroyables, reculaient à la pensée d'y séjourner des heures. Car le Rat ne ménageait ni ses accusés, ni les témoins, ni les auxiliaires de justice. Un prévenu trop coriace pouvait séjourner dans ces mansardes des heures, des jours, affirmait-on. Le Rat, lui, disparaissait, déjeunait ou dînait, se détendait sur un grabat.

Raton, l'huissier organisateur des allées et venues, effectuait des achats pour le magistrat. Il se procurait à vil prix des rogatons dont un mendiant des rues n'aurait pas voulu, les marchandait aux revendeurs d'« arlequins », ces boudins aux couleurs douteuses, assemblages de déchets de restaurants. Et le greffier les faisait mijoter sur le poêle qui brûlait été comme hiver, alimenté au bois qu'un ancien détenu retirait de la Seine, débitait gratuitement pour le juge, lui en montant deux hottes par semaine. Ainsi il échappait à la prison.

Le Rat, qui devait son surnom à son visage chafouin et à sa célébrité d'Harpagon, terrorisait la Conciergerie, tous les autres tribunaux et ressorts de Paris. Sa ladrerie était telle qu'il portait le même habit depuis vingt ans et un carrick déjà démodé sous Napoléon.

Les témoins à charge n'en menaient déjà pas large une fois devant lui, mais ceux favorables au prévenu finissaient parfois par rejoindre le rang des précédents, dans l'espoir de complaire au magistrat. Mais bien avant la terreur, même si l'on vous avait seriné durant des jours que vous alliez devoir affronter l'homme le plus terrible après Simon le Bourreau, un autre sentiment bouleversait votre âme, celui de la répulsion. Répulsion à cause des odeurs, puis de ce visage de rongeur encastré dans un col relevé raide de crasse. De petits yeux cruels, très mobiles, auraient pu donner à ce visage disgracié un peu de vie, mais c'était faire injure à la beauté du mot « vie » que de le penser. Ces yeux projetaient un venin de bête ignoble. Une bête répugnante qui vous jugerait même si vous étiez innocent et venu là en simple témoin. Certains avocats de la défense comme de la partie civile refusaient de comparaître, se désistaient sans vergogne.

Ne connaissant pas d'horaire établi, le Rat appelait à comparaître à cinq heures du matin ou bien à minuit et se moquait des protestations du personnel et du procureur général, répondait de sa voix visqueuse que lui, contrairement à ses confrères, travaillait et que les dossiers ne s'accumulaient pas sur sa table. Et le procureur et le garde des Sceaux reconnaissaient que chez Mathieu Cerneau les instructions se succédaient sans ruptures, sans vacances. L'ennui restait que les prévenus ressortaient de chez lui comme accusés à quatre-vingt-dix pour cent. Bon nombre d'innocents payaient comme les coupables, mais pour le Rat il n'y avait que des coupables. Le monde entier était passible de la guillotine.

Le greffier, lui, jouissait d'une relative quiétude, pourvu que ses plumes d'oie fussent bien taillées et qu'il écrivît rapidement et de façon lisible. Lui aussi répugnait à rentrer chez lui, à vivre ailleurs que dans ces mansardes. La nuit, sur son grabat, réveillé par une révélation sur tel point obscur d'un dossier, il réveillait son maître et les deux hommes rédigeaient les mandats d'amener, les convocations dans une jubilation intense. Raton, réveillé, s'occupait de réunir policiers, gendarmes, quelle que fût l'heure. Le greffier recherchait toutes les occasions de renouveler ces grands moments où, exécutant fidèle, il disposait d'une parcelle de ce pouvoir que le magistrat cherchait à étendre sur la capitale.

Voilà pourquoi l'officier de paix Parturon, alors qu'il suivait de près monsieur Raton, ne pouvait s'empêcher de ralentir le pas à l'approche des terribles mansardes.

— Allons, allons, l'encourageait son guide, vous êtes déjà venu, l'avez déjà rencontré ? On s'y fait, savez-vous, on s'y fait.

— Vous peut-être, grommela le policier, moi jamais.

CHAPITRE XII

Les bains de Vaugirard se trouvaient à bonne distance de la pension Geoffroy, luxueux établissement pour riches célibataires voulant simplifier leur vie domestique. Hyacinthe y avait vécu des moments inquiétants lors d'une précédente affaire au début de cette même année, mais les bains en question lui paraissaient plus dangereux encore. Ils usurpaient le nom de Vaugirard puisque situés au fond d'une impasse à l'entrée de laquelle son cocher le laissa :

— Vous faites selon votre gré, mon prince, mais c'est un bien mauvais lieu où l'on vient plutôt de nuit et en cachette. Des hommes qui ont besoin de beau sexe et des petites bourgeoises en quête de quelques écus. Sans parler des « gonsses » qui embrouillent tout en essayant de séduire le chaland. On y détrousse facilement les gens et faites bien attention, une fois plongé dans votre cuvier.

Essayant de ne pas glisser sur la couche de neige verglacée, l'avoué se dirigea vers l'entrée en rotonde de l'établissement. Le porche franchi, il se retrouva dans un brouillard artificiel qui sentait le savon et les huiles de toilette, eut du mal à trouver le bureau où un couple accueillait les visiteurs. Tous les deux gros, gras, le teint fleuri, ils reniflaient très vite le quidam à la recherche d'une âme sœur, la grisette venant essayer de se faire quelques sous ou le gonssse aux mœurs contraires s'efforçant d'attirer l'attention de quelque vicieux. Après l'examen attentif de Hyacinthe et un échange de regards vains, ils ne savaient comment classer cet inconnu.

— Étiennette Rembale se trouve-t-elle chez vous ? demanda l'avoué avec une grande courtoisie.

L'homme aurait répondu, mais d'une tape sur la main la femme le précéda :

— Qui c'est celle-là que je n'ai jamais point vue dans notre maison honnête ? Écoutez, mon bon monsieur, si vous venez pour un bain ou pour le hammam, ou encore vous distraire au bord du bassin, payez vos quarante sous et vous aurez votre savon, votre huile et votre linge, mais ne me demandez pas autre chose. Près du bassin vous trouverez les plus jolies dames que vous souhaitez, les plus exquis de la capitale, et de quarante sous à cinq et même dix francs vous pourrez avoir avec l'une d'elles la plus satisfaisante des conversations.

Hyacinthe savait qu'il allait en être de sa poche mais il ne

regrettait jamais l'argent ainsi dépensé. Son frère perdait de grosses sommes au jeu, courait les filles faciles et les autres, se ruinait en nourritures sophistiquées et vins fins. Lui aimait s'occuper d'énigmes mystérieuses, rechercher les auteurs de machinations ou de crimes, se plonger dans la poussière des vieux dossiers de l'étude qui racontaient d'horribles histoires jamais résolues. Il sortit des pièces d'or de son gousset, commença de les aligner. À la troisième il releva la tête mais, après consultation de son compagnon, la tenancière des bains se décida à parler.

— Vous ne la trouverez plus ici. C'est que Madame a fait un héritage, que Madame s'en croit et se monte du col, et que Madame ne remet plus les pieds chez nous où elle gagnait des cinq, des dix et même des vingt francs à se faire repasser au gré du client.

Hyacinthe rougit de cette façon ignoble d'expliquer les activités anciennes de cette Étienne Rembale.

— La voilà attifée en dame qui parle de prendre des rentes sur l'État, une boutique de blanchisseuse et mène joyeuse vie.

— Vous pouvez la trouver, commença le bonhomme...

Nouvelle tape sur la main et Hyacinthe ajouta une puis deux pièces, estima que cent francs suffisaient.

— Prenez à droite dans Vaugirard, allez jusqu'au mazinquin de Pipedur. La Tiennette habite au troisième au-dessus, mais sûr qu'elle se trouve en bas à boire du vin chaud, du punch ou des liqueurs en battant les brèmes.

Un « mazinquin » était un marchand de vin, un estaminet à cent mètres de l'impasse. Derrière les vitres fleuries de givre et de crasse il distinguait de pâlichonnes lumières et finit par entrer. Situé à quatre pieds au-dessous du niveau de la rue, dans le brouillard des pipes et des vapeurs d'alcool, l'endroit se composait d'un comptoir, une large planche sur des tonneaux, de tables et de bancs. Juste comme il entra, Pipedur, le patron, bouta le feu à un saladier de punch d'où jaillit une flamme violet et jaune de deux mètres, sous les applaudissements des quelques clients et clientes à peine visibles dans la brume.

— Un punch, bourgeois ? Vous, vous avez entendu dire que Pipedur faisait les meilleurs de Paris et vous voilà l'œil allumé, la lippe gourmande. Tenez, goûtez-y pour seulement huit sous.

Il déposa devant l'avoué un grand bol où quelques flammes achevaient de mourir. Le sucre caramélisé formait à la surface une écume rousse.

— Étienne Rembale, s'il vous plaît ?

— Tiennette, du bourgeois pour toi ! cria le patron.

— Qu'il aille se faire voir, ma boutique est fermée.

Se repérant à la voix rauque, l'avoué trouva la personne en question attablée à une partie de cartes avec trois hommes. L'un d'eux se distinguait par sa tenue de demi-solde, sa redoutable et inévitable canne, son bandeau sur l'œil. Les autres, vauriens de barrière, louchaient sur la chaîne en or de l'avoué. Tiennette correspondait tout à fait à la description qu'en avait faite Gaston Lamercie. Une belle femme potelée aux cheveux fauves, au visage sensuel, à la bouche épaisse. Elle essayait de se donner l'air vulgaire mais gardait de ses habitudes anciennes une certaine distinction. Il se pencha vers elle, chuchota :

— C'est maître Collin qui m'envoie.

Le sésame fonctionna à merveille et, avec juste un mot d'excuse, elle se leva et poussa l'avoué vers une table éloignée de toutes celles qui se trouvaient occupées.

— Des ennuis ? Maître Collin avait assuré que tout irait bien.

Surpris, il constata qu'elle s'exprimait très correctement, oubliant l'argot qui dans cet endroit tenait lieu de langue universelle et de signe de reconnaissance.

— Tout n'est pas parfait, fit Hyacinthe, prudent.

— J'ai envie de m'éloigner de Paris, d'aller à la campagne, chez une cousine du côté de Moulins.

— Oh ! pour l'instant pas de péril en la demeure... Maître Collin veut savoir à quelle date exacte vous étiez lingère chez qui vous savez.

Étienne, surprise, le regarda en silence comme si elle avait quelques soupçons. En fouillant dans les rares papiers du dossier Méricourt-Escubier, Hyacinthe avait découvert des notes prises par Lamercie dans le temps. L'une d'elles lui avait appris l'existence de cette Étienne, ancienne lingère de la veuve.

— J'ai dit et répété que j'étais sa gouvernante et non sa lingère, dit-elle, vexée. Je touchais le double des gages d'une simple lingère.

— Vous l'avez quittée en 1818 ?

— Dites, c'est elle qui m'a quittée. Je me suis retrouvée à la rue un beau jour. Je rentrais de Moulins et je vois la porte de bois scellée par un huissier. Je n'ai même pas pu récupérer mes effets personnels.

Leur père, Justin Roquebère, avait pris alors les mesures conservatoires habituelles quand Francine Méricourt était demeurée

introuvable.

— Je suis rentrée un 30 avril et j'ai dû faire la croix sur mon linge, mes affaires, mes économies et mes gages.

À ce moment-là, Hyacinthe, qui regardait du côté des marches d'accès, vit apparaître avec effroi le tenancier des bains Vaugirard qui venait se réchauffer d'un bol de punch. L'homme risquait de s'approcher, d'expliquer que le « bourgeois » cherchait l'Étiennette Rembale. Normalement un envoyé de maître Collin aurait dû arriver directement à cette adresse sans autres renseignements.

L'ancienne lingère suivit le regard de l'avoué, devinant peut-être son inquiétude. Quand elle reconnut le nouveau venu, elle prit un air dédaigneux :

— C'est ce vieux cochon de Bébert qui exploite les dossières travaillant dans son établissement.

— Les « dossières » ? demanda Hyacinthe, la gorge serrée.

— Les filles, quoi... les gigolettes.

CHAPITRE XIII

Surveillant Bébert du coin de l'œil, Hyacinthe essayait d'en savoir plus sur cette femme en face de lui. Elle buvait son punch à grandes goulées et son regard s'allumait, détaillait avec complaisance le joli visage de l'avoué.

— Venez donc chez moi, au-dessus, murmura-t-elle d'une voix pâteuse, ici on n'est jamais tranquille et je n'aime pas ce sale bonhomme de Bébert qui croit que toutes les femmes sont à sa botte.

Cette femme venait de jeter son dévolu sur lui. Son haleine alourdie de rhum soufflait sur son propre visage une chaleur suspecte. D'ici quelques instants elle serait fine saoule et, le temps de grimper jusqu'à son troisième, peut-être s'endormirait-elle. La visite approfondie de son appartement pouvait s'avérer fructueuse mais, d'un autre côté, pour sortir ils devraient frôler Bébert qui ne manquerait pas de faire une réflexion ou une allusion à sa visite.

— Vous savez, soupirait, languide, l'ancienne lingère, je me sens bien seule. Ici il n'y a pas une fréquentation honorable, aussi je vais m'en aller...

— À Moulins ?

— Quelques jours seulement car dans ce trou c'est encore pire. On s'y ennuie et les hommes sont trop campagnards pour mon goût. Parce que vous portez une jolie toilette parisienne ils s'imaginent que vous leur faites des avances.

Elle cligna effrontément de l'œil.

— De jolis garçons comme vous, on n'en rencontre guère.

Elle se dressa sur ses jambes avec un effort visible, dut se cramponner à la table. Bébert se retourna, ricana, s'accouda commodément pour assister au déplacement de cette femme ivre.

Inquiet, Hyacinthe faillit s'enfuir, mais lorsqu'il fut debout à son tour Étienne se raccrocha fermement à lui, crispant ses deux mains sur son bras avec une force incroyable de rapace saisissant sa proie. Il dut marcher en crabe pour se dégager, avec ce poids mort agrippé à lui, de l'encombrement des tables, au milieu des rires et des ricanements de Bébert :

— Alors maintenant c'est dans ta cambriole que tu te fais repasser.

Travailleuse en chambre, quel beau métier !

Sous l'injure Étiennette frémit et Hyacinthe sut qu'elle allait provoquer un esclandre. Lâchant son bras, elle essaya d'enfoncer ses ongles dans les yeux du tenancier des bains, perdit l'équilibre et vint s'abattre sur le comptoir. Son front éclata contre l'arête de la planche épaisse, le sang jaillit tandis qu'elle s'affalait dans une posture grotesque.

— La voilà qui va pioncer là, s'esclaffa Bébert.

— Taisez-vous, dit Hyacinthe avec autorité. Aidez-moi à la redresser, et vous, Pipedur, apportez un linge propre.

Curieusement ces hommes brutaux, imbus de leur force et de leur réputation douteuse, obéirent sans protester. Bébert, sans la moindre peine, releva l'ancienne lingère de Francine Méricourt et l'étendit sur une table bancale. Elle paraissait assommée et le marchand de vin apporta du linge et une cuvette d'eau. Hyacinthe étancha le sang, nettoya la plaie, demanda de l'alcool. Il termina par un pansement entourant le crâne de la malheureuse.

— Faut la grimper chez elle, décida Pipedur. On s'en charge sinon on aura des ennuis avec la Cipale[1].

Hyacinthe les suivit dans l'étroit escalier très sombre et qui empestait le chou et le vin, car la cave de l'estaminet se trouvait tout en bas et il en montait des vapeurs vinaigrées. Par contre le coquet appartement d'Étiennette Rembale le surprit. Il était très bien tenu. Les deux hommes étendirent Étiennette sur son lit, se retirèrent sur un simple regard de l'avoué. Il ne se faisait guère d'illusion. Revenus dans l'estaminet, les deux hommes réfléchiraient en compagnie de Bébert et de leurs amis. À moins qu'ils ne concluent que cet inconnu pourrait bien être de la police, ils remonteraient en hâte, le prenant pour un voleur.

Tandis que l'ex-lingère restait inanimée, plus sous l'effet de l'alcool que du coup sur la tête, il procéda à une fouille rapide des meubles les plus susceptibles d'abriter des papiers ou des objets intéressants. Surpris, il serait à jamais déshonoré, emprisonné, condamné sévèrement, peut-être au bagne. Mais sa passion pour les affaires mystérieuses l'emportait sur sa prudence habituelle d'homme de loi.

Abandonnant une armoire décevante, il découvrit des vêtements passés de mode datant de quinze à vingt ans, l'uniforme d'une lingère ou d'une femme de chambre. Il détailla le tablier, la robe noire, le bonnet, les bas, établit que cette femme mentait lorsqu'elle se plaignait de ne pas avoir récupéré ses affaires dans l'hôtel particulier de Francine Méricourt. La preuve du contraire était là. Si elle avait

trompé son monde sur ce point, elle l'avait certainement fait sur d'autres.

Dans le double fond d'un tiroir de commode il découvrit une somme importante en billets et pièces d'or, environ vingt mille francs. À côté se trouvaient des titres de rentes sur l'État à trois pour cent, pour un total de trente mille francs. En tout cinquante mille francs qui lui assuraient un revenu de quinze cents francs, beaucoup mieux que des gages de lingère. Chaque commode disposait d'un double fond vertical. Dans le second les bijoux qu'il découvrit valaient bien cent mille francs : deux bracelets en or et diamants, un collier de perles fines, un petit diadème. Un receleur n'en donnerait que le quart de cette somme.

Il poursuivait ses investigations lorsqu'un cri aigu le fit sursauter. Dressée sur son lit, Etiennette pointait son index vers lui :

— Voleur, au voleur, au secours !

Il se précipita pour la calmer, lui expliquer qu'il l'avait soignée, fait transporter sur son lit, mais, comme elle persistait à crier, il changea de ton :

— Eh bien, appelez à l'aide et vous vous expliquerez sur ces bijoux volés à madame Méricourt, de même que tout cet argent. Allez-y, appelez.

Médusée, elle resta bouche bée, s'allongea à nouveau, ferma les yeux. On frappa durement à la porte et elle ouvrit des yeux effrayés.

— Répondez, ordonna Hyacinthe, expliquez que vous avez fait un cauchemar.

Il la soutint jusqu'à la porte palière. Bébert, Pipedur et trois ou quatre autres se tenaient derrière, le visage menaçant.

— Tout va bien, balbutia Etiennette. Je me suis mal réveillée, n'ai pas reconnu tout de suite ce bon monsieur qui me soignait. Merci d'être venus voir... Tout à l'heure je descendrai payer le punch à tout le monde pour me faire pardonner.

Les lascars ne bougeaient pas, perplexes, prêts aux coups de poing. Hyacinthe leur referma la porte au nez tandis que la femme reculait, effrayée :

— Vous appartenez à la police ?

Il ne répondit pas, garda une expression sévère. Elle retourna dans sa chambre, se laissa tomber abattue sur son lit.

— Maintenant vous devez tout me dire.

— Vous ne venez pas de la part de maître Collin... Vous n'êtes pas

de la police et vous allez me voler.

— Tout est encore dans les doubles fonds, vérifiez.

Ce qu'elle fit avec des gestes amoureux d'avare. Elle recompta ses billets, l'or, examina les bijoux, les titres de rente, puis, les tiroirs refermés, s'appuya contre la commode, attendit. Hyacinthe la fixait avec froideur :

— Vous avez assassiné madame Méricourt pour la voler ?

— Non. Jamais de la vie ! Je ne suis pas capable de faire ça. Je n'ai jamais fait de mal à personne. J'étais réellement à Moulins chez ma cousine germaine quand elle a disparu...

— Vous êtes rentrée avant la date du 30 avril.

— Oui, souffla-t-elle, le 29. J'avais mon trousseau d'accès par les communs. Vous connaissez l'hôtel des Méricourt ? Il n'y a plus de concierge depuis le retour des rois. L'ancien, bonapartiste enragé, a préféré disparaître. Ma maîtresse ne l'a jamais remplacé, pas plus que le jardinier mort par la suite. Madame a tout laissé aller à l'abandon.

— Vous n'étiez pas gouvernante, seulement lingère, femme de chambre, cuisinière peut-être.

— Tout de même pas, se rebella-t-elle, froissée. Une femme venait du matin au début de l'après-midi. Madame a décidé de passer quelques semaines à Sotteville, m'a accordé que j'aille à Moulins. Je crois qu'elle espérait racheter l'ancienne propriété de ses parents Escubier. De retour le 29 avril, il n'y avait plus personne dans la maison. Les affaires de Madame étaient bien rangées dans les armoires et les penderies. Dans un coffre secret que je connaissais il restait les bijoux.

— Rien que les bijoux ? fit Hyacinthe, sarcastique.

Elle soupira :

— Dix mille francs et les bijoux. C'est l'occasion qui fit de moi... enfin, qui m'encouragea à prendre tout ça... Je ne suis pas une mauvaise femme. J'ai tout verrouillé et je suis repartie. Le lendemain j'ai fait comme si j'arrivais seulement de Moulins.

— Vous avez commis la sottise de prendre vos plus belles affaires puis, inquiète, vous les cachez depuis, comprenant que vous avez commis une erreur, qu'elles prouvent que vous êtes entrée dans la maison.

— J'ai laissé les plus usées. La police m'a crue. Je me suis par la suite installée ici, mais l'argent a filé très vite et j'avais très peur de revendre les bijoux et de me faire prendre. Les receleurs sont tous des

mouchards.

— Vous vous êtes prostituée aux bains Vaugirard où le patron m'a dit que vous gagniez jusqu'à dix francs par jour, parfois vingt.

— Je partageais le bain de celui qui m'avait choisie. Je me promenais autour du bassin en peignoir très léger, comme les autres filles. Je n'aimais pas faire ça. J'ai voulu revendre le collier qui valait bien vingt mille francs. Depuis mes mauvaises fréquentations je connaissais un receleur, un certain Kerry. Il était de connivence avec maître Collin qui m'a convoquée dans son cabinet, m'a menacée de la police. Il disait avoir la description des bijoux et du collier dans le dossier de la veuve. Il m'a proposé de tenir le rôle de madame Méricourt, ce qui me serait facile puisque je l'avais fréquentée des années.

— Servie, insista Hyacinthe, agacé par cette volonté constante d'oublier sa condition de domestique. Où habite ce Kerry ?

— Dans les galeries du Palais-Royal où il a une boutique de prêteur sur gages. Les joueurs du coin le connaissent bien.

CHAPITRE XIV

— Mais cette Étiennette Rembale va aller tout raconter à maître Collin, se lamenta Narcisse lorsque son frère lui eut rapporté le récit de la rencontre. Ce genre de femme ne mérite aucune confiance.

— Je ne crois pas car elle se méfie trop de Collin qui la fait chanter à cause du collier volé vendu à ce Kerry. Elle n'a aucune envie de lui faire des confidences. Pour ma part, je lui ai promis de la laisser tranquille mais je l'ai encouragée à quitter son logement. Elle va disparaître mais n'ira pas chez sa cousine de Moulins. Au besoin, je sais où la retrouver.

— C'est un délit très grave de permettre à un témoin, une complice, de se soustraire à la justice.

— Sinon nous n'aurions rien appris. Connais-tu ce Kerry, ce receleur ?

— Qui ne le connaît déjà comme prêteur sur gages ? Je lui ai souvent laissé ma montre en or...

— Celle de grand-père ! s'exclama Hyacinthe, choqué.

— Oh, mais je l'ai toujours récupérée. Il prend du un du cent par jour, le bougre, mais j'ignorais qu'il fût aussi receleur. Avec ce froid je ne suis pas allé jouer depuis deux semaines après avoir perdu gros la dernière fois. Je me charge de ce Kerry.

— Tu ne peux l'affronter en personne.

— Envoyons Séraphine avec un objet quelconque. Tiens, ce vase chinois horrible de la tante Héloïse.

Depuis le début de cette affaire Séraphine boudait, estimant que son maître adoré la tenait trop à l'écart. Il ne lui avait pas pardonné de s'être glissée dans son lit à l'auberge de Sotteville, de s'être béatement endormie dans sa douce chaleur. Et encore il ne savait pas tout. Timidement, d'une main légère, elle avait esquissé quelques caresses, effrayée à l'idée de le réveiller mais incapable de résister au désir de le toucher.

Elle emporta le fameux vase bien enveloppé et se dirigea vers le Palais-Royal, en se demandant si le prêteur ouvrirait sa boutique alors que les joueurs n'arrivaient dans les salles que vers trois, quatre heures de l'après-midi. Comme prévu la boutique était fermée, et un

revendeur d'habits voisin lui apprit que Kerry, l'Écossais, s'en était retourné dans son pays.

— Cela fait bien un mois et il ne reviendra pas de sitôt. Surtout avec ce sale temps que nous avons. Et puis il disait qu'il ne supportait plus que les Français subissent la tyrannie d'un homme aussi bête que le roi Charles X. C'était son opinion, pas la mienne. Il vivait chez nous depuis longtemps et, lorsque les Alliés ont occupé la capitale, il proclamait haut et fort sa nationalité écossaise, ne voulant rien à voir avec les rosbifs de crainte d'être pris pour un Anglais.

L'homme demanda ce que contenait son paquet et Séraphine lui dit qu'il s'agissait d'un vase qu'elle désirait mettre en gage.

— Allez donc chez Morsch, il vous le prendra. Il prend tout, celui-là, sans trop y regarder. C'est un beau vase ? Vous l'avez chouravé ?

Elle haussa les épaules, découvrit la galerie où ce Morsch tenait boutique. C'était un Alsacien à l'accent presque incompréhensible qui lui proposa quinze francs de son vase. Elle se mit en colère, dit que Kerry lui en avait proposé quarante avant de quitter le pays.

— Oh, Kerry commençait d'avoir des ennuis, avait traité avec des clients dangereux, d'anciens bagnards à ce qu'on dit, et depuis on ne l'a pas revu.

— Le fripier, son voisin, dit qu'il est rentré en Écosse.

— Pardi ! Le fripier ne veut pas s'en mêler. Moi, ce que je sais, c'est qu'un jour on retrouvera Kerry du côté de Rouen ou du Havre, à moins que les gaz ne le fassent remonter du fond de la Seine avant. Pour l'instant elle est gelée sur au moins trois pieds d'épaisseur et ses assassins ne risquent rien.

— N'allez-vous pas trop vite en besogne ? s'étonna Séraphine.

— Alors, pour ce vase, dix-huit francs ça va ?

— Ça va si vous m'en dites plus sur Kerry.

— Un soir, à deux heures du matin, alors que les salles de jeu flambaient encore, ils l'ont sorti sur un brancard et je les ai vus l'embarquer dans une voiture, pas un fiacre mais une voiture de remise. Il ne bougeait pas. Moi je venais de risquer deux louis sur le tapis vert, en ramenaï dix. J'avais décidé d'en rester là. Je les ai vus, le fripier aussi et encore d'autres boutiquiers, mais dans ce coin mieux vaut ne rien voir, surtout quand vous avez affaire à des tire-à-droite.

Séraphine traduisit par le mot « bagnards ». Une fois accouplés à leur compagnon d'infortune, les bagnards établissaient vite un *statu quo* de dominé et de dominant. Celui qui acceptait l'autorité de l'autre portait la manicle à la cheville gauche, ce qui faisait des tire-à-droite

des hommes redoutés. Il n'y avait pas toujours soumission sexuelle dans ce cas, mais le dominé devenait le serviteur de l'autre. En liberté ou évadés, les tire-à-droite étaient les plus dangereux des forçats.

— Les avez-vous reconnus ?

— Ça, ma fille, tu n'en sauras rien. Que veut dire ta curiosité ?

— Ces histoires me rendent toute chose, avoua-t-elle.

Le prêtreur l'examina, une lueur vicieuse dans les yeux :

— Je peux te faire frissonner autrement et te donner trente francs de ton vase en fausse Chine.

— Fausse Chine ? Eh bien, vous l'avez assez vu. Au plaisir de ne plus vous rencontrer.

Lorsqu'elle revint avec le vase dans ses bras les jumeaux protestèrent :

— Pourquoi rapporter cette horreur ?

— Mais, fit-elle, outrée, j'ai aussi d'étranges renseignements.

— N'empêche, lui dit Hyacinthe, que tu aurais pu le laisser même pour dix sous. On ne veut plus le voir. La tante Héloïse était une sale mégère qui a gâché notre enfance avec son martinet, ses soupes aigres et ses dévotions dans toutes les églises de Paris.

Pourtant ils l'écoutèrent donner des nouvelles de Kerry l'Écossais. Hyacinthe secoua la tête, découragé.

— Chaque piste s'estompe vite et pendant ce temps le terrible Rat doit mener son instruction dans un train d'enfer. Il va convoquer maître Collin et le pauvre confrère risque de connaître la paille humide de la Force ou de Sainte-Pélagie.

— Les hommes de loi arrêtés bénéficient de la « pistole » à la Conciergerie. Ce qui est injuste pour les condamnés ordinaires et sans le sou. Les chambres y sont assez confortables et on peut faire venir ses repas de chez les meilleurs traiteurs.

Dans l'après-midi Parturon arriva, espérant que les avoués récompenseraient ses révélations. Il savait leur soutirer quelques louis à l'occasion, ou quelques bons repas, mais ces jours-là Narcisse ne se sentait pas inspiré par la cuisine et préférait faire appel au talent de Chevet, le célèbre traiteur.

— J'ai passé trois sales heures dans ce trou à Rat infect, dans des odeurs de ragougnasse.

— Le Rat va-t-il convoquer Collin ?

— Voilà qui me dépasse mais il semble que non. Il attend le

rapport du parquet de Rouen qui a dû faire ouvrir le cercueil de Francine Méricourt à Sotteville. Le Rat aurait trouvé des témoins capables de la reconnaître.

— Voilà qui est bizarre effectivement, murmura Hyacinthe.

— Une autre chose bizarre, déclara Parturon d'une voix soupçonneuse, c'est que Marie la Camoufle fut transportée à la Salpêtrière, puis son cadavre déposé dans les caves de cet hôpital en attendant que la fosse commune fût creusée. J'ai appris que je ne suis pas le seul à m'intéresser à la mendiante, qu'une jeune fille a voulu savoir ce qu'elle était devenue et qu'un homme empestant l'ail et jetant sa jambe droite à l'extérieur avait acheté son corps pour la science.

Hyacinthe, après un échange de regards avec son frère, ouvrit un tiroir fermé à clé, y prit un rouleau de cent francs en louis, le déposa devant le policier. Parturon abandonna sa méfiance et raconta ses conclusions après son examen des différents échantillons récoltés dans les bagnes.

— J'ai les noms d'une demi-douzaine de forçats qui auraient pu bouliner la rampe de votre ancien principal. Parmi les six, quatre tire-à-droite et deux tire-à-gauche. Sur les quatre premiers un seul a toujours empesté l'ail, au point d'être surnommé Plombe-l'Ail, ce qui en argot du « Pré », le bagne, signifie « pue l'ail par la bouche ». Plomber c'est avoir mauvaise haleine.

— Savez-vous où le trouver ? demanda Hyacinthe, fébrile.

— C'est un libéré, pas un évadé, mais interdit de séjour dans la capitale. Si je le trouve dans les murs, il en reprendra pour trois ans à aller manger des « gourganes » à Toulon, c'est-à-dire des fèves. Il doit se cacher, peut-être déguisé, sauf que le mouvement irrépessible de sa jambe droite le trahira toujours.

— S'il travaillait pour Collin... fit Narcisse.

— Collin n'est certainement pas le chef de cette machination. C'est un jouisseur toujours à l'affût d'argent, ce qui ne lui laisse pas le temps de réfléchir aux rouages d'une malhonnêteté. Il laisse ça à un personnage autrement plus important, peut-être un autre forçat qui peut utiliser ses « carmaluches », je veux dire ses camarades, pour commettre ces crimes.

Tranquillement il empocha le rouleau de cent francs, se leva, souleva son chapeau un peu trop reluisant pour prendre congé :

— Dommage que vous n'ayez plus présentement le goût de la cuisine car j'aurais bien mangé un morceau.

— Une autre fois, murmura Narcisse, je n'ai pas le cœur à l'ouvrage en effet.

Une fois seuls, ils s'unirent dans une indignation rageuse à la pensée que Collin pourrait bénéficier d'une indulgence quelconque.

— À moins, dit Hyacinthe, que le Rat ne l'entretienne dans une illusion pour mieux le déchiqueter à belles dents ensuite.

— Je crains que ces témoins, si rapidement trouvés, ne reconnaissent en Marie la Camoufle, notre ancienne cliente, feu madame Méricourt. Nous devrions renoncer à en savoir plus. Mais comment expliquer qu'une dame comme elle ait pu tomber aussi bas, oubliant ses origines, sa fortune, son hôtel particulier ?

— Et nous ne savons toujours pas qui est ce mystérieux Ernest Chazal, légataire futur des deux millions de cette pauvre femme, renchérit Hyacinthe. J'ai envie de faire le tour de toutes les études de Paris, avoués, notaires, huissiers, pour essayer de retrouver ce nom dans leurs archives.

— Tu en aurais pour des mois, lui fit remarquer Narcisse, rédige une note et envoie-en un exemplaire à chacun.

CHAPITRE XV

Jamais le relent d'ail ingéré ne lui avait sauté au visage comme cette nuit-là où il pénétrait dans la sinistre demeure de la rue de la Perle, le visage craquelé de grésil, l'haleine transformée en vapeur épaisse. Le cerbère, l'homme à tout faire du maître des lieux, venait de lui ouvrir et aussitôt la détestable odeur agressait ses narines, sa gorge, lui donnait des nausées.

— Vous avez préparé du bouillon à ce que je sens, murmura-t-il faiblement sans que l'autre daignât lui répondre, même par un grognement.

Collin le suivit donc, découvrit que le verglas avait encore gagné dans l'escalier de pierre, venant de la rue, vernissant chaque marche en direction des étages. L'éternel vent polaire faisait tourbillonner des poussières séculaires arrachées aux greniers.

— Eh bien, maître Collin, vous voici enfin... Nous devons veiller à tout, moi et mon fidèle Plombe-l'Ail, sinon vous laisseriez tout partir à vau-l'eau. Étiennette Rembale nous fausse compagnie après avoir reçu une visite, le savez-vous seulement ? Celui qui l'a rencontrée l'a impressionnée, au point qu'elle s'en est allée prendre une diligence ou une voiture de poste. Nous faisons faire le tour des barrières de Paris et finirons par savoir quelle direction elle a prise. Si ça ne suffit pas

nous alerterons nos correspondants en province. Elle ne peut nous échapper. Un jour elle voudra vendre ces bijoux volés et attirera l'attention. Pourquoi n'avez-vous pas exigé qu'elle vous les remette ?

— Chaque fois elle éludait ma demande, avoua Collin, et pourtant Dieu sait si j'insistais.

— Encore heureux que nos témoins aient reconnu Francine Méricourt dans le cadavre de Sotteville. Ils ont mérité leur salaire, mais nous devons les tenir à l'œil. Ce sont des personnes fort connues, fort honorables, mais ce sont les plus vulnérables. Nous ne prendrons aucun risque. Autre chose : les frères Roquebère m'agacent prodigieusement. N'y a-t-il rien dans leur passé que nous puissions utiliser pour leur clouer le bec ?

— Hélas, ils sont inattaquables et d'une honnêteté scrupuleuse. Narcisse joue, a des maîtresses, mais ne dépense que ce qui lui appartient. Tous deux ont hérité d'une solide fortune et rien ne peut les contraindre à se soumettre à quiconque.

— Avez-vous reçu leur billet demandant si vous aviez le nom d'Ernest Chazal dans vos cartons ?

L'avoué poussa un léger cri, se leva. Aussitôt la porte s'ouvrit à la volée et la brute qui veillait derrière se précipita, mais un seul mot le fit reculer, sortir en refermant le battant.

— Ce brave Plombe-l'Ail veille sur moi comme une nounou, ricana l'homme assis dont le visage restait embusqué dans l'ombre, tandis que le refléteur de sa lampe éclairait les traits accusés de Collin. Oui, les Roquebère recherchent Chazal Ernest alors que vous m'aviez assuré qu'ils ignoraient le nom du légataire universel.

— Je vous jure avoir dit la vérité... J'ignore comment... Ce Lamercie a peut-être surpris ce nom au chevet de la mourante...

— Quelle stupidité que de le prendre comme témoin alors que vous saviez qu'il avait été principal chez les jumeaux ! Depuis ce jour fatal nous ne cessons d'endiguer toutes ces questions que se posent les deux frères, et aussi ce policier Parturon. Je sais que ce dernier peut être acheté et je vais essayer de le ranger à nos côtés.

— Ce jour-là j'ai pensé qu'un ancien clerc principal apporterait meilleure garantie à ce testament. J'ignorais qu'il avait souvent rencontré Francine Méricourt jadis.

— Il faut en finir avec les Roquebère. Cette saute-ruisseau qu'ils emploient au mépris de la tradition du cléricat, cette effrontée de quinze ans ne pourrait-elle pas se plaindre d'abus libidineux de la part de ses patrons ?

— Elle leur est si dévouée que même si c'est exact elle niera.

— Bah ! il suffit d'un séjour dans un cachot ignoble pour la faire changer d'avis et lui faire porter sur eux des accusations pouvant les conduire à la guillotine.

— Je ne suis guère enclin à ces méthodes et vous le savez.

— Vous vous en gardez, mais qu'on les applique en vos lieu et place ne vous gêne pas. Vous allez lui soutirer cette accusation, de façon aimable pour commencer, et si vous échouez nous en utiliserons une autre plus sévère.

— Ne méprisez pas la force de caractère de cette petite demoiselle, vous commettriez une erreur. Elle est rouée et a gardé de son enfance dans la rue une intelligence vulgaire mais lucide. De plus, elle a conservé des relations dans ces milieux douteux.

Collin fut reconduit dans la rue par le portier toujours aussi taciturne, dut lutter contre ce grésil qui succédait à la neige. Il se dirigea vers l'un de ces brûloirs autour desquels s'agglutinaient des dizaines de miséreux, fit un écart pour ne pas piétiner deux corps étendus déjà blanchis par ces aiguilles de glace. Une odeur de soupe provenant d'un fourgon de l'armée apportait à ce quartier sinistre un air de paisible foyer familial.

Le lendemain, arrivé tôt dans son étude, surprenant ses clercs, Collin convoqua son saute-ruisseau dans son cabinet. Le garçon — il s'appelait François —, assez déluré, portait à sa collègue Séraphine une admiration sans borne et l'avoué espérait l'utiliser à des fins secrètes.

— Il y a longtemps qu'on n'a pas vu ton amie de chez les Roquebère, dit-il d'un air paternel. Seriez-vous fâchés ?

— Non, maître, mais rien ne l'a plus conduite chez nous.

Collin aurait dû recevoir cette note des Roquebère sur Ernest Chazal, et qu'on ait évité de la lui envoyer entretenait son inquiétude.

— La verras-tu prochainement ? Elle m'amuse et je voudrais bien qu'elle travaille ici.

— Vous l'engageriez ? fit le garçon, émerveillé à la pensée que Séraphine travaillerait avec lui, occuperait une mansarde proche de la sienne. Il se prit à rêver d'un avenir de bonheur en compagnie de la jolie fille.

— Les Roquebère la lâcheraient facilement ?

— Je crains que non, maître. Ils l'ont presque adoptée et elle leur voue une grande reconnaissance. Elle m'a dit être très heureuse chez eux. Ils lui versent même un salaire.

Ce qui fit grimacer Collin. Offrir une gratification à cette Séraphine l'obligerait à donner la même à ce vaurien. Il n'en avait guère envie.

— Regarde s'il n'y a pas de papier pour les Roquebère. Porte-le et fais ton possible pour que ton amie vienne me voir, sans cependant lui en dire trop.

CHAPITRE XVI

— C'est curieux, dit ce matin-là Narcisse, pénétrant chez son jumeau, depuis hier je n'ai pas revu Séraphine. Qu'est-elle devenue, l'as-tu envoyée de bonne heure chez quelque huissier ou bien dans un tribunal ?

— J'allais te poser la même question, répondit Hyacinthe, relevant la tête d'un volumineux dossier qu'il étudiait depuis la veille.

Il avait dû abandonner ses passionnantes recherches sur Francine Méricourt pour mettre à jour son travail habituel. Il plaidait au civil dans l'après-midi et rattrapait le temps perdu.

— Je vais demander à Timoléon. J'ai besoin d'elle.

Dans la nuit Hyacinthe s'était levé pour travailler, et d'ordinaire Séraphine, qui avait le sommeil léger, l'entendait et venait garnir son poêle, lui préparer du café ou un médianoche. Elle n'avait pas paru.

— Timoléon est furieux qu'elle ait quitté l'étude, hier à midi, pour suivre le saute-ruisseau de Collin.

— Voilà qui est étrange, fit Hyacinthe, alerté. Attendons un peu. Tu sais combien elle aime fouiner sans notre permission, utilisant ses anciennes et méchantes fréquentations.

— Aurait-elle entendu Parturon faire allusion à ce Plombe-l'Ail ?

— C'est fort possible, mais si elle recherche ce forçat, ce criminel endurci, elle court un grand danger. Cette brute, interdite dans Paris, ne laissera personne menacer sa liberté.

— François, le saute-ruisseau de Collin, est un honnête garçon qui n'entraînerait pas Séraphine dans une histoire louche. Peut-être se sont-ils associés pour retrouver Plombe-l'Ail.

Vers midi, un jeune homme timide pénétra dans l'étude et demanda à parler à l'un de ces messieurs Roquebère. Timoléon le jugea tout de suite pour ce qu'il était : un avocaillon venu de province et qui traînait sa misère dans toutes les salles de pas perdus des tribunaux, à l'affût du client. Il ne se trompait pas car, dans un dernier sursaut d'audace, l'inconnu se nomma :

— Maître Pierre Gerbier.

— Vous n'avez pas rendez-vous, dit le principal avec dédain.

— On m’a fait part de cette note envoyée par votre étude et qui en appelle à tous ceux qui ont connu Ernest Chazal. Je suis l’un de ceux-là.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ?

Debout derrière son bureau, Hyacinthe lui serra chaleureusement les deux mains :

— Asseyez-vous, cher confrère. Désirez-vous quelque chose de chaud, café, punch, vin chaud à la cannelle ? Ce froid vif nous amène à garder sur le feu des boissons réconfortantes.

— Je prendrais bien un peu de punch, fit l’autre, se gonflant de vanité et d’audace en comprenant l’importance qu’on lui accordait.

Il regarda autour de lui, apprécia le laisser-aller apparent du cabinet où, depuis des décennies, certains disaient des siècles, les Roquebère officiaient de père en fils. Hyacinthe appela Timoléon qui s’empressa d’apporter un grand verre de punch que Pierre Gerbier dégusta avec plaisir et méfiance, car depuis deux jours il ne mangeait que deux sous de pain pour économiser ses dernières ressources, et l’alcool pouvait lui tourner la tête.

— Oui, je connais Ernest Chazal que j’ai eu l’honneur de défendre dans une affaire insignifiante. Il réclamait cent cinquante francs pour un article non payé par l’un de ces directeurs de journaux qui fleurissent chaque jour et tombent le lendemain, souvent sous le coup de la censure royale. Et de nouvelles ordonnances devant être promulguées d’ici l’été nous amèneront d’autres procès. J’ai réussi à lui obtenir soixante-quinze francs à l’amiable.

Il préféra taire que Chazal ne lui avait versé que cent sous au lieu des dix pour cent habituels. Mais avec cent sous il vivait de pain quelque temps, sans se chauffer, sans porter son linge à la blanchisserie, sans sortir de sa mansarde une fois revenu de la Conciergerie.

— Est-ce un journaliste ?

— Un écrivain... un romancier, un faiseur de méchants vaudevilles achetés par des théâtres allant jouer en province. Un homme de soixante-dix ans passés qui vit chichement mais peut parfois mener la vie à grandes rênes.

— Vous avez lu ses productions ?

— Je sais qu’il a rédigé des romans licencieux qui se vendent sous le manteau. Cet article, dans un journal éphémère, attaquait monsieur de Balzac sur son œuvre et n’a pas eu cent lecteurs.

Dans l’attitude de ce visiteur Hyacinthe devinait la misère, le

découragement, l'envie de tout abandonner, bien qu'il s'efforçât de donner le change. La pauvreté ne se dissimulait pas aisément. Pris de pitié, il se souvint d'une affaire qu'il ne pourrait plaider lui-même et qu'il pourrait confier à ce confrère débutant. Dès qu'il lui en toucha deux mots, bouche et yeux arrondis, Gerbier parut voir s'entrouvrir les portes d'un paradis.

— Nous avons reçu une avance pour ce plaidoyer et je peux d'ores et déjà vous remettre cent francs. Ce n'est pas une affaire difficile, vous verrez, et elle arrive dans une semaine. Vous aurez largement le temps de l'étudier, ici même si vous le souhaitez.

— Mon cher confrère... je voudrais pouvoir vous répondre que le poids du travail qui m'attend m'empêche de m'occuper de ce cas, mais ce serait un mensonge éhonté car depuis un mois je rôde dans les chambres de justice, surtout au correctionnel et au criminel, mais aussi au civil, sans jamais avoir la moindre chance. Je ne sais comment vous remercier.

— Vos précisions sur Ernest Chazal me sont précieuses. Il s'agit d'une affaire dont je ne puis vous dire plus. Où peut-on rencontrer ce feuilletoniste ?

— Le plus souvent dans le café Estienne, rue Montmartre, là où se vendent les journaux par paquets, où l'on rencontre les imprimeurs pour les romans. Il travaille en arrière-salle où chaque heure on lui apporte soit un bock, soit un café, et à midi une assiette de bouilli ou du poulet. Le soir il a rempli cinquante feuillets et court vite essayer de les vendre. Il peut en tirer un franc de la feuille comme vingt centimes, mais il ira inviter une fille pour aller souper après le théâtre.

— À plus de soixante-dix ans ? s'émerveilla Hyacinthe. C'est une nature. Est-il marié ?

— Il le fut mais n'en parle jamais. Il vit dans quelque mansarde où il ne doit paraître que la nuit. Vers huit heures, frais comme un gardon, le voilà devant ses plumes bien taillées, prêt à pondre ses cinquante nouvelles pages. Du feuilleton, du roman épicé, du vaudeville, du pamphlet, des injures, peut-être des lettres anonymes, pour des parutions entretenant une sorte de chantage sur les puissants.

Hyacinthe ouvrit son fameux tiroir, en sortit un rouleau de cent francs. L'affaire Francine Méricourt-Escubier lui coûtait près de mille francs désormais.

CHAPITRE XVII

Le café Estienne comportait plusieurs salles qui allaient de la plus grande à la plus exigüe. Après avoir contourné les colonnes de la première, on pénétrait dans la pièce des journaux où les discussions, voire les disputes, quand ce n'étaient pas des affrontements physiques, étaient monnaie courante. Plus loin un silence religieux enrobait des joueurs d'échecs, de dames, de cartes, les billards, et enfin, donnant sur une petite cour intérieure, la pièce où les journalistes rédigeaient à la va-vite leurs comptes rendus ou leurs éditoriaux, où Ernest Chazal faisait courir une plume rapide sur une pile de feuillets encore vierges. Hyacinthe remarqua que sur sa gauche s'entassait à peu près la même épaisseur de feuillets déjà bien remplis. Devant lui s'alignaient plusieurs encriers, une dizaine de plumes d'oie, quelques plumes en fer. Sur la droite une grande tasse de café, vide, côtoyait des grands verres cerclés d'étain ayant contenu du punch ou du vin chaud. Un petit poêle donnait une chaleur d'étuve, au point que le vieillard avait desserré sa cravate et ôté sa jaquette.

Lorsque l'avoué s'approcha et jeta son ombre sur sa page à moitié écrite, il grommela, agita ses épaules avec agacement.

— Merci, mon ami, je n'ai besoin de rien. Tout à l'heure vous m'apporterez de la viande froide avec beaucoup de cornichons et une bouteille de bordeaux.

— Monsieur Chazal ? Je suis maître Roquebère, avoué de la rue Vivienne, et je viens vous entretenir d'une affaire personnelle. Accordez-moi quelques instants.

Le vieillard releva la tête et Hyacinthe constata que, si l'homme avait les cheveux blancs très fournis, ses sourcils étaient restés noirs. Derrière ses lorgnons le regard vif fusillait l'importun sans la moindre indulgence :

— Monsieur, j'ai deux feuillets à fournir avant quatorze heures, les chapitres trois et quatre d'un roman de mœurs, un copieux article pour *Le Globe* des saint-simoniens et dix pages d'un pamphlet contre les bonapartistes revanchards. Et vous venez me déranger ?

— Il peut s'agir d'un héritage important, dit Hyacinthe en s'asseyant sans façon devant la table du forçat de la plume. Je ne dis pas que vous le toucherez mais il en est question quelque part et je voudrais avoir votre avis sur cette affaire.

Ernest Chazal ne parut pas autrement surpris ni enthousiasmé par la nouvelle. Il resta la plume à la main, mordillant sa lèvre inférieure parcheminée.

— Je n'ai aucune espérance. Mon père est mort dans la misère et je n'ai ni cousins ni oncles qui puissent me coucher sur leurs dernières volontés. Si vous espérez vous faire quelque argent avec de mirifiques et fallacieuses promesses, je vous prie de passer ailleurs, monsieur. J'ai soixante-quatorze ans et j'ai assez vécu pour deviner les chasseurs d'honoraires.

Hyacinthe ne pouvait lui reprocher cette méfiance. Bon nombre d'hommes de loi couraient après d'hypothétiques héritiers, établissaient des généalogies à longueur d'année, séduisaient les malheureux appâtés par des promesses fumeuses. Ceux-là se faisaient verser à l'avance une provision pour engager l'affaire, mais par la suite faisaient traîner les choses en longueur jusqu'à ce que le gogo se désiste.

— Notre étude est sur la place de Paris depuis des générations. Je ne vous demande aucune avance, je viens simplement vous dire qu'une certaine Francine Méricourt vous a couché sur son testament et vous léguerait, si ce dernier document est reconnu authentique, dans les deux millions de francs en biens meubles et immeubles.

— Monsieur, rétorqua l'écrivain en essuyant ses verres d'un mouchoir de nez déjà bien sale, je ne connais pas cette Francine Méricourt et je n'ai donc aucune raison d'espérer en sa fidélité *post mortem*.

— Madame Méricourt était née Escubier, et sa famille se trouvait originaire de Sotteville, proche de Rouen.

Chazal remit ses lorgnons en place et fronça ses sourcils d'un air dubitatif :

— Je crois qu'il existe dans ma famille des Escubier, mais d'une très lointaine parenté. Non, je me trompe, c'était Descuvier, ça n'a rien à voir. Il me semble que nous sommes venus de Rouen jadis, du temps du règne de Louis XV, voici dans les quatre-vingts ans déjà. Je suis né à Paris et mon père, s'il venait de par là-bas, n'a jamais daigné nous instruire de ses origines. Son propre père était portefaix à Rouen ou quelque chose dans cet ordre. Mes frères sont morts durant les guerres napoléoniennes sans laisser d'héritier.

— Monsieur Chazal, que feriez-vous de cet argent si par hasard vous le receviez ? Je sais fort bien que cela ne me regarde en rien, mais je soupçonne dans cette affaire une malveillance obscure.

— Si vous vous occupez de cet héritage, vous devez en connaître

tous les aspects, toutes les raisons secrètes ?

— Jusqu'à il y a peu nous étions chargés des affaires de cette dame Méricourt née Escubier, mais un avoué de cette ville nous a réclamé son dossier et nous avons dû nous en défaire. Cette dame, disparue depuis douze ans, venait de réapparaître et, avant de décéder à la Salpêtrière, vous faisait son héritier. Ne trouvez-vous pas surprenant cet enchaînement d'événements ?

— Puisqu'un autre avoué s'occupe du sujet, pourquoi venir me déranger ? J'ai déjà du retard pour mon feuilleton, je vais en prendre pour mon roman. Monsieur, vous allez me faire perdre dans les vingt francs.

Dans un geste de mauvaise humeur, Hyacinthe sortit un louis de son gousset et le posa sur la table.

— Voilà qui achètera une demi-heure de votre temps, j'espère.

— Monsieur, depuis toujours je vis de mes écrits et je n'ai jamais accepté de pourboire. Reprenez votre argent et laissez-moi travailler.

Cette fierté, cette honnêteté ravirent Hyacinthe qui avait l'habitude, dans l'exercice de son ministère, de ne voir jamais refuser un louis. Parturon, lui-même policier, ne se privait pas de réclamer ses primes, et combien de clercs faisaient activer une instance en échange de deux ou trois pièces comme celle-ci.

— Permettez-moi de vous offrir à boire dans ce cas.

— J'ai un abonnement dans cet établissement. Maître, je vous prie d'en finir car j'ai vraiment à faire. J'ai des engagements à tenir et je n'ai jamais failli à ma parole. Il est possible que vous méprisiez mes écrits et trouviez que je suis une sorte de mécanique rivée à sa plume et ses rames de papier, mais je vis ainsi et en suis fort heureux, dans l'estime de tous ceux, imprimeurs, directeurs de journaux, de revues que j'alimente.

— C'est maître Pierre Gerbier qui m'a indiqué ce café.

— Le petit avocat sans talent ? Il ne m'a obtenu que soixante-quinze francs alors que j'en réclamaï cent cinquante. Je n'ai pas jugé qu'il méritait son dix pour cent.

— Une dernière question. Qui hériterait si vous veniez à décéder ? ce que je ne souhaite nullement, soyez-en persuadé.

— Je n'ai aucun héritier ni aucun bien, sinon mes plumes, mon abonnement ici et une mansarde que j'occupe fort peu. Lorsqu'à la fin d'une journée je me trouve avec vingt francs, je les mange. Si j'ai cent francs, je les mange aussi avec une jolie fille. Un jour j'ai eu deux cents francs et je me suis fait faire un habit plutôt que de les gaspiller.

Pas d'héritier et on emportera pour les vendre à l'encan mes vêtements, mon linge, ma pelisse, une commode, un bureau à cylindre et deux chandeliers en argent qui me viennent de ma mère. Pas même cent francs le tout.

— On peut avoir un cousin perdu quelque part.

— Puisque je vous le dis ! répondit le bonhomme avec colère. Je suis seul dans ma vie. Tout seul. Et qui pourrais-je avoir qui me soit cher ? Une femme ? La mienne est morte depuis trente ans, que Dieu ait son âme. C'était... Mais cela ne vous regarde pas. Je n'ai pas envie de parler d'elle...

— Mais c'est peut-être du côté de votre femme que la parenté avec Francine Méricourt existe ?

— Une orpheline n'ayant jamais connu ni père ni mère.

Hyacinthe se leva. Il n'était pas plus avancé dans ses recherches qu'en arrivant et ne s'expliquait pas pourquoi Ernest Chazal aurait été désigné comme légataire universel. Existait-il un homonyme ? Lamerchie, dans son indignation, avait trop vite quitté la chambre d'hôpital où la fausse M^{me} Méricourt devait signer son testament. Maître Collin avait certainement donné lecture de l'adresse de ce Chazal. Néanmoins il ne regrettait pas son temps car le bonhomme lui plaisait. Il le trouvait sympathique.

— Si vous éprouvez jamais le besoin d'en savoir plus, venez rue Vivienne, nous sommes à votre disposition.

Mais Ernest Chazal était ailleurs, déroulait de son écriture cursive les rebondissements de son feuilleton journalier.

CHAPITRE XVIII

Venu à pied, Hyacinthe repartit de même, le regretta. Les voitures faisaient gicler des éventails de neige dure sous leurs roues crantées et les fers à crampons des chevaux projetaient des morceaux de verglas. Des tas de neige édifiés par des boueux attendaient des jours durant les tombereaux qui les emporteraient en banlieue. Parvenu rue Vivienne, il fut de loin intrigué par tout un appareil policier devant l'étude. Une voiture de Jérusalem était arrêtée à l'entrée et deux autres attendaient plus loin, entourées de plusieurs policiers en bourgeois. Un fourgon cellulaire venait derrière. Que signifiait tout ceci ?

Quand il pénétra dans la salle des clercs, il ne comprit rien aux gestes frénétiques de Timoléon, lorsque deux gaillards lui sautèrent dessus et le poussèrent contre le mur.

— Voilà le fac-similé de l'autre, s'écria un des inconnus, passe-lui les tartouffes.

Une paire de menottes se referma sur ses poignets et il fut entraîné dans son propre bureau où il découvrit, pâle comme la mort, son jumeau réduit à l'impuissance en compagnie de Parturon.

Ce dernier paraissait fort ennuyé et cachait difficilement ses sentiments. D'une voix coléreuse il renvoya les deux policiers, referma la porte capitonnée sur eux.

— Que signifient cette mascarade et cette violence ? protesta Hyacinthe.

Parturon leva les yeux au plafond, soupira deux fois, parut incapable de répondre.

— Frère, nous sommes accusés d'avoir fait disparaître Séraphine qui menaçait de nous dénoncer.

— Comment cela, nous dénoncer ? Pourquoi ?

— Pour avoir durant des mois abusé de sa jeunesse et en avoir tiré des plaisirs répugnants. C'est ce qui est écrit dans le mandat d'amener.

Il lui désigna le document posé sur le bureau. Hyacinthe s'en approcha pour le lire.

— Voyons, c'est de la folie ! Nous n'avons jamais abusé de l'innocence de Séraphine.

— Maître, fit Parturon d'une voix lasse, l'aubergiste de Sotteville prétend que vous avez partagé le même lit. Les gendarmes de là-bas ont enquêté sur la fameuse histoire de madame Méricourt et, en voulant présenter son cadavre aux témoins chargés de l'identifier, ont découvert les scellés brisés. Le gardien a parlé d'un homme et d'une jeune fille venus voir la chapelle funéraire de la famille Escubier. Les gendarmes ont appris que vous étiez venus en vapeur depuis Paris pour repartir le lendemain. Entretemps une lettre anonyme signalait au parquet la disparition de Séraphine, affirmant qu'elle avait été assassinée au moment où elle allait dénoncer vos turpitudes.

— C'est une ignominie. Vous savez bien vous-même...

— C'est le Rat qui est chargé de l'instruction de votre mise en cause, et vous n'êtes pas sans savoir que cet homme ne lâche plus ses proies lorsqu'elles tombent entre ses griffes. Innocent ou coupable, lui ne fait aucune différence dès que vous pénétrez dans son cabinet.

Hyacinthe frissonna, regarda son frère.

Ce dernier, toujours aussi livide, essaya de lui sourire sans y parvenir.

— Je suis très ennuyé, avoua Parturon, mais je dois exécuter ce mandat d'amener.

— Voyons, Parturon, vous savez très bien qu'aucun de nous deux n'a jamais porté la main sur Séraphine.

— Il y a surtout la disparition, puis le rapport des gendarmes de Rouen. Il y a violation de sépulture.

— Qui sont ces témoins qui ont reconnu dans son cercueil Francine Méricourt ?

— D'anciens domestiques, un aide-jardinier, une femme de charge. Nous devons maintenant partir.

Parturon reprit le mandat et le relut. Peu à peu il prit un air dubitatif et Hyacinthe eut l'intuition que le policier découvrirait le moyen d'échapper à la terrible mise en cause. D'ailleurs l'officier de paix précisa son interprétation du document :

— Il est dit sur ce papier que c'est Hyacinthe Roquebère que la gendarmerie accuse. Il n'est pas question de Narcisse Roquebère. La lettre anonyme et la disparition de Séraphine sont moins probantes comme éléments. Après tout, cette fille venue de la rue a vécu des années dans la promiscuité avec la débauche et le crime. Peut-être a-t-elle disparu de son propre chef. Seul le rapport de gendarmerie est accusateur, en quelque sorte.

— Est-ce à dire que Narcisse pourrait échapper à l'arrestation ?

s'exclama joyeusement Hyacinthe.

— Ne nous emballons pas, le calma Parturon. Je ne suis pas seul. Ils sont six au-dehors. Avec cinquante francs pour chacun je peux les convaincre de ne procéder qu'à une seule arrestation. Cela vous accordera un sursis de quelques heures, maître Narcisse, car le Rat, furieux, lancera aussitôt un autre mandat contre vous.

— Si tu vas en prison, j'y vais aussi, décréta Narcisse avec force. Si tu comparais devant le Rat, je veux en être. Pas question de te laisser seul face à cet ogre judiciaire.

— Je pense, poursuivait Parturon tout à son idée, que quarante francs par tête suffiront. Bien entendu, pour moi qui suis le chef ce sera plus cher.

— Écoute, petit frère... commença Narcisse.

— Tu es l'aîné mais je ne veux pas de ton sacrifice.

— C'est toi qui t'es passionné pour cette affaire, qui a pris des risques. Il y a du Collin là-dessous. Nous le gênons. Toi surtout. Il ne t'a pas pardonné Sotteville. Alors voilà, je vais me faire passer pour toi, le Rat n'y verra que du feu. Il ne me fera rien avouer. Profite de ta liberté pour retrouver notre chère petite saute-ruisseau. Elle ne nous a pas dénoncés, elle n'a pas disparu volontairement. Seul François, le saute-ruisseau de Collin, peut te renseigner. Lui seul sait de quelle façon Séraphine a été attirée dans un guet-apens. Plus de doute possible, elle a été enlevée.

— Vite, dit Parturon, je dois faire venir mes compagnons.

— Je ne veux pas que tu prennes ma place, s'entêtait Hyacinthe.

— Parturon, on va vous donner cent francs maintenant et autant si tout se passe bien.

— Je ne veux pas que tu sois terrorisé, insulté par le Rat puis fourré dans un ignoble cabanon de la Conciergerie ou de la Force.

— Je prendrai de l'argent et j'obtiendrai une pistole. Ne t'inquiète pas. Je te le répète, tu es le seul qui puisse retrouver Séraphine.

Parturon, pour en finir, ouvrit les menottes de Hyacinthe, le libéra. L'avoué prit de l'argent dans son tiroir, trois cent quarante francs, les tendit au policier.

— Je reviens, dit Parturon, ne trahissez pas ma confiance en vous enfuyant.

Hyacinthe se laissa choir dans le fauteuil des clients, baissa la tête. Malgré ses menottes Narcisse lui caressa les cheveux :

— Séraphine retrouvée, l'accusation s'écroule. Il y avait deux lits

dans cette chambre d'auberge, d'après ce que m'en a dit Séraphine. L'aubergiste ne peut fournir aucune preuve.

— Je m'accorde une journée. Si j'échoue je te rejoins demain.

— Ne dis pas de sottises, s'emporta Narcisse. Prends tout le temps nécessaire sans jamais remettre les pieds ici. Lorsque tu l'auras retrouvée, soyez excessivement prudents.

— Et si elle avait été tuée ?

— Collin est malhonnête, jouisseur, capable d'escroquer père et mère, mais ce n'est pas un assassin.

Parturon revint, l'air contrit :

— Ils exigent soixante chacun. Le Rat les épouvante.

Hyacinthe sourit malgré la gravité de l'heure. Ce policier amasserait sur leur dos une petite fortune. Mais il tenait toujours parole.

Les deux frères s'embrassèrent et Hyacinthe resta seul dans son cabinet, retenant difficilement ses larmes. Narcisse et lui n'avaient jamais vécu pareille épreuve, ne s'étaient aussi tragiquement séparés.

CHAPITRE XIX

Une fois en présence de maître Collin, Séraphine s'était tout de suite sentie menacée, sans pouvoir préciser ce que méditait cet avoué retors qui, depuis quelque temps, jouissait d'une réputation détestable dans le monde judiciaire. Elle ne comprenait pas pourquoi François avait insisté pour qu'elle l'accompagne à son étude, affirmant qu'elle devait l'aider à transporter un dossier pour les Roquebère. Il lui paraissait à la fois heureux de la conduire auprès de son maître mais aussi quelque peu inquiet.

— Ne serait-ce pas merveilleux que nous puissions travailler ensemble chez maître Collin ? lui demanda-t-il en route.

— Moi je préfère la rue Vivienne. Maître Collin passe pour un avoué peu fréquentable.

Ne sachant que répondre, il s'était renfrogné. Elle lui demanda alors pourquoi ce ne serait pas lui qui viendrait chez les Roquebère.

— J'ai signé pour trois ans, lui révéla-t-il, en cas de dédit j'aurais des ennuis.

Elle était de plus en plus mal à l'aise sous le regard de Collin qui lui paraissait lubrique. On disait qu'il payait très cher les filles les plus jeunes possible pour satisfaire ses vices. Ne l'avait-il pas attirée ici pour lui proposer de se montrer gentille ?

— Je souhaite que tu travailles chez nous, dit-il d'un ton pressé, haletant, et je suis prêt à te payer convenablement.

— Plus de cent francs par mois, le gîte et le couvert en sus ? dit-elle, ironique.

L'avoué sursauta :

— Cent francs ? Un saute-ruisseau payé cent francs ? Cela ne s'est jamais vu.

— Les Roquebère sont des amours qui me constituent ainsi une dot.

— Et tu reçois aussi quelques gratifications ? Des primes ?

— Selon le travail que je fais.

— Comprends-moi. Il y a travaux et travaux. Certains ne demandent pas de gros efforts, sont même parfois plaisants à

accomplir et fort bien payés.

— Tout travail demande un effort, fit-elle, faussement naïve.

— Ne joue pas les mijaurées. Tu sais fort bien à quoi je fais allusion. Tous les deux ? L'un après l'autre ou ensemble ? On dit que les jumeaux ne se séparent jamais, même pour ça.

Séraphine cessa de sourire niaisement, le fixa sans cacher son dégoût :

— Cela vous travaille autant ? demanda-t-elle sèchement. On m'avait mise en garde mais il faut l'entendre pour le croire. Si vous avez un dossier à me confier pour mon étude, faites-le et qu'on en finisse.

— Tu perds l'occasion de gagner vingt francs, peut-être plus. Ta vie antérieure a dû te donner un enseignement particulier, non ?

Elle resta silencieuse.

— C'est bon, suis-moi. Le dossier est trop important pour que je le confie au seul François.

— C'est le meilleur et le plus dévoué des garçons.

— Je n'en suis pas certain, viens avec moi.

Il se dirigea vers le mur tapissé d'un papier à rayures et, à sa grande surprise, une porte s'ouvrit, découvrant les marches raides d'un escalier dérobé construit dans l'épaisseur du mur, certainement au cours d'une période troublée.

— Les archives sont au-dessus. Monte et cherche le dossier marqué du nom des Roquebère sur le carton. Tu le redescendras et tu pourras t'en aller.

Elle avait craint de se retrouver dans la garçonnière discrète du bonhomme, aussi, heureuse de voir qu'il ne l'accompagnait pas, elle escalada les degrés pénibles, déboucha effectivement dans une salle d'archives aux étagères nombreuses sur lesquelles des rouleaux de documents s'entassaient par milliers. Curieusement, elle renifla une odeur bizarre qu'elle mit deux secondes de trop à identifier. Lorsque le sac épais la recouvrit jusqu'à la taille et que deux bras vigoureux la serrèrent, elle reconnut un relent d'ail, sut que c'était le bagnard tire-à-droite Plombe-l'Ail qui la guettait dans cette salle étanche d'où ses cris étouffés ne sortiraient jamais. Elle gigotait des jambes mais, comme elle étouffait dans son sac, elle décida d'économiser son énergie.

— Surtout ne lui faites pas de mal, entendit-elle prononcer à voix basse, sans savoir si c'était Collin qui intercédait en sa faveur.

On lui attachait les jambes, et une main qui n'avait rien d'une poigne de bagnard en profitait pour les caresser. De même elle subit quelques attouchements sur tout le corps qui la firent ruer avec rage et pousser des hurlements stridents. On la laissa tranquille.

Collin rejoignit François qui entre deux courses nettoyait les chandeliers et les lampes dans une petite pièce au fond de l'étude.

— François, tu vas partir sur-le-champ pour Lyon. Tu te rendras chez mon cousin dont je vais te donner l'adresse et tu lui remettras le pli que voici. Pour ton voyage, ta dépense de nourriture, j'ai compté large, voici vingt francs.

— Il n'y a pas de quoi me payer un lit, même dans une chambre pour quatre de la plus sordide des auberges.

— Tu dormiras dans les écuries ou les granges. Vingt francs suffiront.

— Puis-je revoir Séraphine avant qu'elle ne reparte d'ici ?

— Je l'ai renvoyée chez ses maîtres avec un dossier important. Tu la reverras à ton retour. Va, mon garçon, tu perds trop de temps à discuter.

— Lui avez-vous proposé de venir travailler ici ?

— Elle a demandé à réfléchir, donnera sa réponse à ton retour. Je pense qu'elle va accepter.

— Vous dites vrai ? Elle ne voulait pas entendre parler de quitter les Roquebère.

— Habille-toi chaudement car tu devras voyager sur l'impériale pour payer moins cher. Tu as une diligence dans moins d'une heure.

Collin, satisfait, le poussa à la rue et regagna son cabinet. Il avait suivi en tous points les ordres donnés rue de la Perle. Pour introduire Plombe-l'Ail chez lui il avait dû se lever tôt, lui ouvrir la porte avant que les clercs ne viennent prendre leur travail. Il ne pourrait le renvoyer qu'à la nuit. Que ferait le forçat de Séraphine ? Il souhaitait qu'il l'emportât hors de chez lui mais craignait que ce monstre ne lui fit du mal. Depuis l'assassinat de Lamerchie il redoutait constamment d'autres crimes.

CHAPITRE XX

Peu à peu le tempérament frivole de Narcisse atténuait l'épouvante qu'avait fait naître dans son âme sa comparution devant l'effroyable Mathieu Cerneau dit le Rat. Deux heures durant il avait attendu, dans une sorte de loge étroite, d'être conduit entre deux gardes jusqu'aux célèbres mansardes. Devant les trois hommes marchait le fameux Raton qui commentait chaque pas, chaque croisement de couloirs, chaque graffiti sur les murs. Il désignait des inscriptions fameuses d'assassins célèbres, affirmait que telle trace sur une marche provenait des larmes de telle ci-devant condamnée à la guillotine sous la Révolution. N'allait-il pas jusqu'à prétendre, à l'encontre de la vérité historique, que Marie-Antoinette avait dû un jour venir là pour répondre d'un délit et qu'elle s'était assise, épuisée, sur l'un des degrés ?

Dans les premières minutes, face à ce monstre ressemblant vraiment à un rongeur de cauchemar, il perdit ses moyens, jusqu'à ce que le juge lût le rapport des gendarmes de Sotteville. Et tout de suite sa pratique des lois, de la jurisprudence, son habitude de plaider des affaires civiles infiniment plus retorses que les criminelles le dépouillèrent de cette camisole de peur qu'on lui avait fait endosser depuis son arrestation.

— Il n'y a pas copie du registre, laissa-t-il tomber du bout de ses lèvres exsangues.

Le Rat parut frappé en plein cœur et quelques secondes durant resta la plume à la main, interrompant sa lecture.

— Quel registre ?

— Celui de la fameuse auberge. Le tenancier a beau jeu de prétendre que moi, Hyacinthe Roquebère, suis venu là dans la seule intention de forniquer avec mon employée. Mais il oublie de dire que, prétendant son établissement complet, il m'a refusé deux chambres, me forçant à prendre celle à deux lits, beaucoup plus chère. Le registre doit confirmer que ce soir-là ne restait plus que cette chambre de libre.

Le Rat se tourna vers son greffier qui paraissait scandalisé de tant d'audace :

— Inutile de transcrire cette intervention stupide.

— En ce cas, déclara Narcisse, je n'ai plus rien à faire ici.

Il se leva. S'étranglant de fureur, le Rat hurla, le greffier couina, se rua pour appeler les gardes restés dehors dans la gelure du palier. Ils forcèrent le prévenu à se rasseoir, tournèrent les talons, mais le faux Hyacinthe se releva aussitôt, et le manège dura tant et si bien que le greffier dut inscrire que le registre de l'auberge n'avait pas été recopié à la date où le sieur Roquebère avait occupé cette chambre à Sotteville.

— Si vous recommencez, je vous fais mettre aux fers dans un cachot, prévint le Rat.

— Voilà qui ne fera pas avancer l'instruction, répliqua Narcisse. Nous jouissons dans le ressort d'une réputation vieille de près de deux siècles, et soyez certain que tout ce qui compte dans le judiciaire va s'étonner et vouloir en savoir plus. Y compris le procureur du roi.

Une nouvelle fois le Rat resta frappé de stupeur et comprit que l'avoué ne se vantait pas. Il avait trop précipité les événements sur un simple rapport et une lettre anonyme.

Déjà le policier Parturon avait flairé le flou d'une accusation contenue dans une lettre non signée, concernant une fille venue de la rue, dont la disparition s'apparentait peut-être à une fugue. Le moindre avocat ami des deux avoués serait trop heureux de soutenir ses confrères. Car, si la plupart redoutaient Mathieu Cerneau, deux ou trois s'étaient déclarés ouvertement ses ennemis et avaient quelquefois arraché à son fanatisme des prévenus innocents. S'ils soupçonnaient quelque faiblesse dans l'accusation, ils se déchaîneraient. Le Rat n'oubliait pas ces rares échecs devenus pour lui de véritables Waterloo. Chaque fois une rage de fou furieux l'avait cloué dans son lit avec une jaunisse déclarée.

— Reconnaissez-vous avoir abusé de la pauvre enfant ?

— Jamais de la vie ! Nous avons chacun notre lit et nous étions fatigués du voyage. Je me suis vite endormi malgré le froid vif qu'un feu de bois médiocre dans la cheminée ne parvenait à dissiper.

— Ce feu s'est donc éteint ?

— Bien trop vite.

— Donc, dans la nuit vous avez pu rejoindre votre saute-ruisseau dans son lit ou lui ordonner de venir dans le vôtre, sous le faux prétexte d'avoir plus chaud. Nous connaissons bien l'autorité démesurée dont jouissent les patrons vis-à-vis d'apprentis de moins de quinze ans, et il est monnaie courante que ces pauvres enfants, aussi bien garçons que filles, servent au plaisir de leur maître à l'occasion.

De graves présomptions pèsent sur vous mais, lorsque le cadavre de votre victime sera retrouvé, vous devrez perdre ce ton insolent.

— Je ne suis pas insolent, rétorqua Narcisse, mais en homme de loi je sais ce qu'il convient de dire. Je ne me défends pas, car je suis innocent, mais je justifie mes actes et mon emploi du temps. Greffier, notez ma réponse, ajouta-t-il, voyant que l'autre hésitait.

— Ne notez pas ! hurla le Rat.

— Alors je m'en vais, affirma Narcisse.

À nouveau il fallut appeler les gardes et, conscient que cette comédie allait se répandre comme une traînée de poudre dans la Conciergerie et réjouir tous ses ennemis, le Rat estima qu'il devait adopter une autre tactique. Ce prévenu lui paraissait coriace malgré son jeune âge. Ce n'était pas un habitué du criminel mais il se comportait dans cette partie du droit pénal comme un vieux briscard du barreau.

— Pourquoi dites-vous que le cadavre sera retrouvé ? Vous a-t-on mis cette idée absurde en tête ? demanda Narcisse.

— Vous l'avez tuée pour l'empêcher de vous dénoncer. Vous et votre frère aviez pour habitude d'user d'elle pour satisfaire vos penchants honteux.

— Non seulement c'est faux, mais nous la trahions plus comme une jeune sœur que comme un saute-ruisseau. Nous avons accompli un devoir charitable. J'en appelle aux témoignages de tous ceux qui nous connaissent, nos clients, nos clercs, nos fournisseurs.

Le Rat triompha d'un ricanement :

— Vous n'êtes pas aux assises mais en instruction. Nous n'en sommes pas aux témoins de moralité mais aux faits.

Narcisse se serait giflé de cette sottise.

— Greffier, notez que le prévenu sent bien que les assises sont inéluctables, que donc il aspire au châtiment.

— C'est faux. Je retire ce que j'ai dit.

— C'était un aveu déguisé, jubila le juge. Il ne vous reste plus qu'à reconnaître les faits. Depuis combien de temps usiez-vous de la malheureuse l'un et l'autre ? Qui a osé le premier porter une main lubrique sur cette enfant ?

Narcisse refusa de répondre.

CHAPITRE XXI

Dès que le fourgon cellulaire eut emporté son cher frère, Hyacinthe résista à la tentation de se morfondre inutilement de chagrin et, en une minute, dressa son plan de bataille, désormais certain que ce mauvais coup n'avait qu'un seul auteur, Collin l'avoué félon, un ennemi coriace à abattre. Tout était lié au mystère Francine Méricourt-Escubier.

Timoléon le rejoignit avec une mine qui aurait pu paraître de circonstance si le vieux clerc principal n'avait vraiment ressenti dans son corps décharné et son âme candide une immense tristesse.

— Maître, usez de moi à votre guise, de nuit comme de jour. Nous ne pouvons accepter que maître Hyacinthe se retrouve sur le banc d'infamie.

En dépit de la situation Hyacinthe éclata de rire :

— Mon bon Timoléon, je croyais que vous étiez le seul à pouvoir nous distinguer l'un de l'autre, mon frère et moi.

Le vieux clerc sortit ses besicles, les plaça sur son nez.

— Monsieur Hyacinthe... Mais bien sûr, je comprends. Monsieur Narcisse a estimé que vous seul seriez à même de démêler les fils de cette accusation injustifiée.

— Vous allez vous enfermer dans la salle des archives et retrouver toutes celles qui concernent les Escubier. Je ne vous cache pas qu'il vous faudra plonger dans une poussière séculaire, disparaître dans des montagnes de parchemins, écarter les crottes de rat, déchiffrer des documents devenus illisibles, mais je veux le plus vite possible un rapprochement entre cette famille Escubier de Sotteville et un certain Ernest Chazal, écrivain, certains diraient écrivassier, plutôt graphomane à mon sens. Ce Chazal hériterait de la fortune de Francine Méricourt-Escubier et ignore lui-même pourquoi.

— Je vais m'y atteler sur-le-champ. Je me permettrai d'endosser de vieilles fripes pour épargner mon habit et je pense que Daminois, malgré son jeune âge, sera à même de me remplacer au titre de principal intérimaire le temps que dureront mes recherches.

— Dites plutôt fouilles archéologiques. Si vous deviez recourir à des confrères, n'hésitez pas. Les crédits les plus larges vous sont

ouverts.

— Merci, maître, vous savez que je n'en abuserai pas.

Dans un premier mouvement Hyacinthe se serait rué chez maître Collin pour le prendre à la gorge et lui faire avouer ce qu'il était advenu de Séraphine, mais il ne pouvait agir aussi impulsivement sans risquer dans l'heure d'être conduit chez le Rat en compagnie de son jumeau.

Attendri par le sort de Narcisse, il sourit en revoyant son frère lors d'un carnaval où il s'était amusé à mystifier toute l'étude durant une demi-journée, en prenant sous un déguisement parfait l'apparence d'un très ancien client. Celui-ci, le baron de La Chouvenarde, original retiré dans ses terres berrichonnes, leur écrivait toutes les semaines des lettres de six feuillets pour leur donner des instructions le plus souvent caduques. Le baron n'était pas retombé en enfance mais, n'ayant jamais rien compris aux événements qui avaient bouleversé la France depuis plus de quarante ans, il se croyait encore en plein règne de Louis XVI et continuait d'exiger le respect de ses privilèges. Narcisse avait adopté son visage ridé, sa perruque d'un autre âge, sa badine à pommeau d'argent, sans oublier sa culotte de cour et les dentelles de son habit, dupant son monde, son frère lui-même.

Dans l'appartement de Narcisse il eut du mal à retrouver tous les éléments de ce travestissement, mais lorsqu'il fouilla dans le fin fond d'un placard il mit la main sur un carton d'où dépassait la badine à pommeau d'argent. Le déguisement complet était dessous. Une demi-heure durant, devant un miroir il se fabriqua un visage de vieillard à l'aide d'une colle puissante qui plisserait pour des heures son front et ses joues. Une pâte à base de cire donna à son nez le bombé aquilin nécessaire, et il glissa dans sa mâchoire inférieure des tampons destinés à gonfler son menton. La perruque blonde bouclée et poudrée en place, il constata avec satisfaction qu'il était méconnaissable. Certes il ne passerait pas inaperçu dans les rues, s'attirerait les moqueries des curieux, mais ces vieux nostalgiques du siècle précédent et de la royauté absolue n'étaient pas rares. Parmi ces vieux émigrés, ces ultras insupportables qui hantaient la cour, il en existait quelques centaines qui ne renonceraient jamais à leur apparence désuète et refuseraient les bouleversements du temps.

La culotte le gênait bien un peu par ce qu'elle pouvait avoir d'indécent, mais les bas blancs et les souliers à boucle étaient parfaits. Pour marcher dans la neige ce serait peu adapté, mais il s'habilla chaudement de flanelle de corps et, enfin prêt, se prépara à une sortie discrète. Pourtant il revint sur ses pas et dans le silence de la chambre close s'exerça à falsifier sa voix, se donnant l'accent berrichon. Après

quelques essais il parvint à s'exprimer avec assez de naturel.

Il passa un examen de vérité dans le café voisin où il était fort connu. Son entrée ne manqua pas de soulever une immense curiosité et, lorsqu'il commanda une « marquise », boisson de jadis, l'hilarité fut à son comble. Le serveur qui l'été livrait souvent à l'étude des rafraîchissements, du café, des liqueurs, du vin l'hiver, ne marqua aucun soupçon. De là Hyacinthe en pleine rue arrêta un fiacre. Le cocher, effaré et ravi de conduire ce vestige d'une époque révolue, arrêta net son cheval. De sa badine Hyacinthe tapota impérieusement la portière :

— Eh bien, postillon, qu'attendez-vous pour m'ouvrir ? Dois-je le faire moi-même ?

Subjugué, l'homme rejeta son épaisse couverture qui le garantissait du froid, sauta à terre pour obéir. Il dut s'exécuter à nouveau devant l'étude de maître Collin.

— Et ne vous avisez pas de repartir, coassa le faux baron. Je paierai quand je remonterai dans votre carriole.

— Ma carriole, suffoqua le cocher, un bijou qui n'a pas un an ?

Dans l'étude ce fut d'abord une folie ricanante et méprisante, qui céda vite la place à un respect profond car ce vieillard d'un autre âge n'hésitait pas à utiliser sa badine pour frapper les malheureux clerks qui pouffaient. Le principal s'approcha, imbu de son importance, mais d'un regard féroce Hyacinthe le rendit bien plus humble :

— Où est le tenant de cette officine, ce fieffé coquin qui détiendrait des pièces concernant mes biens immémoriaux ?

— Mais nous n'avons pas l'honneur... commença le principal, toujours courbé en avant.

— Baron de La Chouvenarde et autres lieux... Je viens de chez les Roquebère et j'ai appris que ce que je cherche est ici.

— Mais, monsieur le baron... jamais nous...

— Silence. Le bureau du tabellion, c'est cette porte ?

— Pas tabellion, avoué, monsieur le baron.

Sans répondre, d'un pas ferme le pseudo-baron se dirigea vers la porte en chêne ciré, l'ouvrit à la volée :

— Holà, là-dedans !

— Je vous en prie...

Le principal faillit se faire écraser son nez pointu par la porte refermée avec force, en resta époustoufflé. Il se retourna lentement en

se redressant, prêt à sanctionner le moindre rire, le moindre regard égayé, mais chacun restait sous le coup de la même stupéfaction.

Dans le bureau de son confrère Hyacinthe ne perdait pas son temps. Il fouillait partout, ouvrait les classeurs, découvrait l'intérieur des placards. Sur les trois un seul refusa de céder et il comprit que derrière cette porte tapissée de papier peint se trouvait sinon Séraphine mais des traces de son passage. Il en chercha la clé dans tous les tiroirs, dans le pot à tabac, dans des vases non garnis, mais en vain. Alors il s'empara d'un tisonnier de la cheminée et sans hésiter s'évertua à forcer cette porte. Il se souvint des procédés utilisés par les cambrioleurs. Il lui fallait des coins pour les glisser dans chaque entrebâillement qu'il obtiendrait, et il préleva des bûchettes auprès de l'âtre, dont certaines se trouvaient taillées en biseau par la hache du bûcheron. À la quatrième qu'il posa dans la faible ouverture un craquement formidable fit éclater la serrure. Craignant l'irruption de tout le cléricat, il se précipita la badine haute vers l'autre porte. Celle-ci, soigneusement capitonnée de cuir, filtrait heureusement les bruits. D'autre part son entrée grandiloquente laissait les employés sous le coup d'une émotion craintive.

Profitant de cette indécision générale, il se précipita dans l'escalier dérobé, déboucha dans la salle des archives qui débordait largement sur l'étage correspondant de la maison voisine. Il en parcourut les rangées rétrécies par les étagères et, soudain, tomba en arrêt en découvrant dans la poussière du sol quelques mots tracés d'un doigt malhabile. Serait-il venu une heure plus tard que le rayon lumineux d'un vasistas aurait glissé dans un autre coin, cachant pour vingt-quatre heures le message laissé par leur saute-ruisseau. Il était signé d'un SÉRAP révélateur : *Mains, pieds attachés. Plombe-l'Ail. Cette nuit transportée je ne sais où. Collin parle de Vendôme.*

Hyacinthe, utilisant une écritoire posée sur la table centrale, releva ce message dans son entier. Puis, n'ayant aucune envie de se heurter à Collin – peut-être lui avait-on délégué un clerc pour l'alerter de cette visite stupéfiante –, il quitta l'endroit, descendit, tenta de refermer la porte fracturée. Avant de quitter le cabinet de son confrère il mit la main sur le dossier venant de chez eux, marqué Méricourt-Escubier, trouva ce qu'il cherchait au milieu des innombrables feuillets, une description méticuleuse de ce vieil hôtel de la place Vendôme habité jadis par la disparue. En une demi-douzaine de pages Lamercie en avait dressé l'inventaire, si précis qu'on pouvait, à partir de ses indications, en établir un plan pièce par pièce, depuis les caves jusqu'aux combles.

Cachant ces feuillets sous son habit, il ouvrit la porte tout aussi brusquement qu'il l'avait refermée, les surprenant tous, alignés par

ordre de préséance, tentant de deviner ce que le vieil aristocrate pouvait bien fabriquer dans le bureau du maître.

— Holà, faquins, on colle son oreille à l'huis ? Voulez-vous bien rejoindre vos pupitres et vous démenier de la plume ! C'est votre tabellion qui serait ravi de vous voir ainsi bayant aux corneilles.

Fouettant l'air de sa badine, il les fit reculer, presque fuir. Ce vieillard qui faisait le vide devant lui était un spectacle qui les poursuivrait longtemps. Il sortit sans peine, pénétra dans le fiacre dont le cocher, à sa vue, se précipita et ouvrit la portière avec une courbette en prime. Pour égarer les éventuelles recherches il donna une rue voisine de la rue Vivienne comme adresse.

CHAPITRE XXII

À vingt lieues de Paris la diligence de Lyon fut dans l'impossibilité de poursuivre sa route obstruée par des congères énormes amassées sous la force d'un vent puissant. Le conducteur, après avoir fait descendre tous les passagers, y compris une vieille dame impotente que les postillons portèrent, essaya de faire demi-tour. Ne pouvant dégager sa voiture, il fit dételer les chevaux et annonça aux voyageurs que ses aides et lui allaient rejoindre le relais de poste le plus proche et qu'ils reviendraient avec une voiture plus légère.

— Hé, fit François le saute-ruisseau, il y a quatre chevaux et vous n'êtes que trois, je peux monter le quatrième ?

— Mais, protestait un gros fabricant de draps, furieux, la nuit arrive et vous nous laissez là ?

— Mettez-vous à l'abri dans la voiture. Vous y trouverez des chandelles. D'ici une heure nous vous aurons secourus, et toi, le dégourdi, tu peux monter sur ce cheval.

Depuis le départ François, recroquevillé sur lui-même, tapi dans les bagages sur l'impériale, n'avait cessé de réfléchir à cette suite d'événements rapides de la journée. Dans sa tête revenaient les images de Séraphine, celles de son maître, et peu à peu des soupçons se précisaient en lui, le transperçaient plus douloureusement que les aiguilles du froid excessif. Alors que ses compagnons d'impériale grelottaient et se plaignaient, lui bouillait d'impuissance, d'indignation et de désir de vengeance. Il n'avait plus le moindre doute sur la vilenie de son maître. Cet escroc, cet hypocrite de la basoche, cette canaille du Palais l'avait bien dupé avec ce voyage improvisé pour l'éloigner. Séraphine était en grand danger. Il ignorait si Collin l'avait attirée dans un guet-apens mais il aurait juré qu'il l'avait fait.

Lorsque les quatre cavaliers atteignirent le relais de poste, d'autres congères s'étaient formées et rendraient hasardeuses les tentatives pour sauver les voyageurs abandonnés dans la diligence. François apprit avec désespoir qu'aucune voiture ne pourrait le ramener à Paris tant que la route serait impraticable. Il avala un peu de vin chaud, paya du pain et du lard qu'il emporta dans sa besace, et entreprit de retourner à pied dans la capitale. Deux lieues plus loin il devait trouver un autre relais d'où éventuellement une voiture partirait. Tout le monde lui déconseilla de voyager seul dans la nuit au risque de se

perdre.

— Il y a des loups descendus du Morvan et des Vosges.

Il n'écoula personne, mais au bout d'une heure comprit qu'il n'atteindrait pas le relais avant des heures et des heures. Depuis quelque temps des pancartes indiquaient les distances en kilomètres, or en une heure il n'en avait franchi que deux. La neige devenait si épaisse qu'il se dégageait à grand-peine, perdait du temps à trouver des passages plus aisés.

À l'orée d'une forêt il redouta le pire avec ces histoires de loups descendus des montagnes, mais sous les arbres la couche blanche moins profonde permettait de marcher plus vite, les branches ayant retenu la plus grande partie de la neige. À plusieurs reprises il fut tenté de s'arrêter pour se reposer, sachant bien que s'il s'endormait jamais il ne se réveillerait. Il continua et ce ne fut qu'au jour, épuisé, les pieds gelés, qu'il pénétra dans le relais de poste à peine réveillé.

Une brave servante d'une cinquantaine d'années lui fit tremper ses pieds dans un chaudron d'eau chaude, lui conseilla de rester ainsi le plus longtemps possible. Elle lui apporta un énorme saladier de soupe aux choux qu'il avala ainsi, pataugeant dans son eau.

— Dans une heure une voiture va tenter de remonter sur Paris. Personne n'est inscrit mais, dans les relais au nord, des voyageurs doivent attendre.

La voiture prévue fut retardée jusqu'à midi. Des bûcherons venant de plus haut annoncèrent qu'il était impossible de circuler sur la route où la neige, accumulée par le vent, atteignait dix pieds en certains endroits. Le vent ne faiblissait pas et des jours seraient nécessaires pour qu'elle fonde. François se sentait trop faible pour poursuivre à pied, mais dans l'après-midi un groupe de bûcherons équipés de traîneaux l'acceptèrent, lui et quelques rescapés de la route, jusqu'au relais suivant. Ils n'y arrivèrent que dans la nuit et chacun donna cinq francs aux coupeurs de bois. François se paya un repas chaud, alla coucher dans l'écurie en compagnie d'une douzaine de rouliers, de postillons et de voyageurs démunis. Parmi eux un prêtre, qui avait dépensé tout son avoir pour rejoindre sa paroisse du côté d'Auxerre et qui errait depuis des jours. Après avoir loué des chevaux, un cabriolet, il avait dû renoncer.

Le lendemain une voiture put quitter le relais, mais François ne put même pas accéder à l'impériale, dut s'accrocher tant bien que mal à l'arrière. Un postillon lui laissait de temps en temps son marchepied pour qu'il se repose. À la barrière d'Italie il retrouva tout son courage avec la folle envie de crier : « Séraphine, me voici ! »

Pas question de se rendre chez maître Collin, et il se précipita chez les Roquebère où un Daminois catastrophé lui apprit les nouvelles. Séraphine n'ayant pas reparu, on accusait les jumeaux de l'avoir fait disparaître car elle voulait les dénoncer comme suborneurs.

— Mais c'est faux ! s'écria François. Je l'ai conduite chez maître Collin à sa demande et l'avoué, maudit soit-il, m'a expédié sur Lyon tout de suite après. J'ai failli ne pas en revenir à cause d'un temps épouvantable. J'ai même failli avoir les pieds gelés.

Dépassé par ce récit et malgré l'interdiction qui lui en avait été faite, Daminois osa aller prévenir Timoléon qui, gris de poussière de la tête aux pieds, descendit rapidement, oubliant pour une fois son quant-à-soi compassé.

— Jeune homme, vous allez signer sur-le-champ une déclaration devant témoins.

— Bien entendu, monsieur le principal. J'ai conduit Séraphine auprès de maître Collin qui me l'avait ordonné. Je ne l'ai pas vue ressortir de chez lui. Il m'a affirmé qu'elle venait de s'en aller et aussitôt il m'a expédié vers Lyon. Avec vingt francs pour tout argent du voyage.

— Déjà cette somme est un indice à charge, car jamais vous n'auriez pu faire l'aller et retour, sauf de voyager à pied et de ne pas manger durant des semaines.

Un apothicaire voisin et un ancien lieutenant de louverterie habitant chez sa fille vinrent signer la déclaration de François.

— Monsieur Hyacinthe est donc en prison, s'apitoya le garçon.

Timoléon laissa Daminois répondre à sa place, ne voulant pas être forcé de mentir. Il était le seul à savoir que les jumeaux avaient fait un échange secret et que c'était Narcisse qui comparaisait devant le magistrat instructeur.

— Faut-il prévenir Parturon ? demanda Daminois à son oreille.

— Attendons le retour du patron. Je remonte aux archives en espérant ne pas en redescendre bredouille, mais je ne trouve rien.

Hyacinthe en cet instant rentrait subrepticement chez lui, toujours travesti en baron de La Chouvenarde, et il se heurta à Timoléon qui se rendait aux archives. Le principal, face à cette apparition d'un autre âge, se crut le jouet d'une hallucination, se dit qu'il vieillissait et qu'il lui faudrait bientôt laisser la place à Daminois.

Hyacinthe arracha sa perruque, cracha ses tampons, effaça la courbure de son nez, fit craquer la colle de ses rides, reprit peu à peu son apparence habituelle, au grand soulagement du pauvre principal :

— Oh, merci monsieur Hyacinthe, merci, car véritablement je pensais perdre la tête. Tous ces événements me la font tourner et rencontrer le baron dans cet escalier était pire que tout.

— Des trouvailles, mon ami ?

— Hélas, monsieur, hélas ! J'en suis aux années 1760, quand le père de Francine Escubier revend sa propriété de Sotteville et pense créer une manufacture à Paris. Mais jusqu'ici il n'y a pas trace d'un seul Chazal, pas plus que chez les Méricourt d'ailleurs. Mais il y a une bonne nouvelle, monsieur.

Apprenant que le saute-ruisseau de maître Collin, François, se trouvait en bas et qu'il avait mis en cause Collin, son patron, dans une déclaration signée et authentifiée par deux témoins, Hyacinthe se précipita en culotte de cour, bas blancs, dentelles et habit d'un temps révolu. Daminois et tous les clerks crurent qu'un fantôme, celui du vieux baron, faisait irruption dans l'étude. François, effrayé, se retrouva dans les bras de cette étrange apparition, serré chaleureusement, presque étouffé et embrassé pour finir.

Hyacinthe l'entraîna dans son cabinet, trouva un linge pour se nettoyer encore un peu, mais son visage gardait des traces d'une vieillesse artificielle.

— Je crois savoir où ces coquins l'ont conduite. Et je vais avoir besoin de toi. Nous allons avertir Parturon qui ira enquêter chez Collin, suite à ta déclaration, et fera un rapport pour ce maudit Rat.

— Croyez-vous que mon récit sera accepté, maître ?

— Je l'ignore, mais il y a tout de même début de présomption de preuves, et peut-être que l'un des clerks de l'étude Collin jugera préférable de suivre les voies de la vérité et de la justice.

CHAPITRE XXIII

De son œil d'oiseau de proie le Rat examinait le rapport de Parturon. Le policier, debout devant lui, le chapeau à la main, attendait sans grand espoir, mais curieusement le féroce magistrat ne l'impressionnait pas comme les précédentes fois. En fait il était très attaché aux jumeaux Roquebère. Bien sûr ils se montraient généreux avec lui, mais il aimait aussi l'atmosphère de leur étude, cette entente chaleureuse entre les avoués et leurs employés, la joyeuse insouciance de Narcisse avec sa passion culinaire, l'acharnement de Hyacinthe pour faire éclater la vérité de certains mystères. Il sentait que le Rat montrait une partialité totale, incompréhensible, pour les deux avoués.

— Bon, et alors ?

— J'ai enquêté dans l'étude de maître Collin. Bien entendu, craignant de perdre leur place, les clercs ne se souviennent pas d'avoir vu cette Séraphine venir dans la maison ni suivre l'avoué dans son cabinet.

— Donc ce garçon, ce voyou de saute-ruisseau, est en train de mentir et à l'aide d'un faux témoignage croit sauver les frères Roquebère de la guillotine. Je vais lancer un mandat d'amener contre lui et le laisser mijoter trois à quatre jours dans un cachot. Tiens, en compagnie de quelques condamnés à mort qui auront ainsi un peu de chair fraîche à se mettre sous la patte avant de cracher dans la caisse à son. Quand il en ressortira, ce morveux n'accusera plus son maître, le talentueux avoué Collin.

— Il n'y a pas que ce rapport-là, dit Parturon. Je me suis rendu chez maître Collin, bien sûr, mais j'ai aussi visité son bureau avec l'autorisation du principal. J'ai constaté qu'une porte dérobée avait été fracturée. Celle qui donne sur un escalier permettant d'accéder au local des archives. Et dans ce local j'ai relevé des traces de lutte et, coincé par une écharde du bois d'une étagère, un morceau de tissu. Celui-ci.

En dépit du regard féroce du juge, Parturon exhiba un lambeau de tissu d'un pouce de côté, visiblement arraché à un vêtement.

— La petite saute-ruisseau portait une mante, mais en dessous un vêtement de laine tricoté serré dont voici présentement un morceau. Tous ceux qui connaissent la jeune fille l'ont authentifié.

— Ça ne veut rien dire, répliqua le juge. Ce n'est pas une preuve formelle. Je vais signer un mandat d'amener que vous exécuterez. Quel est le nom de ce jeune garçon ?

— Il est probable, poursuivit Parturon, soudain décidé à ne pas s'en laisser conter, que ce soir j'obtiendrai le témoignage d'une personne qui a vu Séraphine pénétrer dans l'étude Collin. Et qui ne la vit pas ressortir. Est-ce également sans le moindre intérêt ?

Le greffier releva la tête et fixa son idole d'un air avide. Des années durant il avait assisté à des scènes similaires, avait vu des preuves formelles rejetées, dédaignées, tournées en dérision, détruites au besoin et se réjouissait à l'avance du spectacle de cette formidable audace dont allait user Mathieu Cerneau. Le greffier avait fini par oublier qu'il était un auxiliaire de la justice qui aurait dû dénoncer au procureur général de Paris les manquements voire les crimes auxquels il assistait depuis qu'il était adjoint au service du Rat. Il était devenu une pâle imitation du magistrat, son ombre falote, et quand son maître réalisait un fantastique tour de passe-passe avec la vérité, falsifiait une pièce, il prenait sa part gourmande à l'événement, en devenait le complice émerveillé.

— De qui s'agit-il ? Qui est ce témoin ?

— Tant que je ne suis pas assuré de pouvoir recueillir son témoignage, je ne révélerai ni son nom ni son adresse.

— Je vous somme de le faire ! tonna le Rat, exaspéré. Il s'agit sans le moindre doute d'un faux témoin que j'enverrai pour des années au bagne, et si vous refusez de m'obéir je lancerai un recours en suspicion légitime contre vous-même. Non seulement je vous retirerai l'enquête mais je vous enverrai moisir en prison.

Quelle ne fut pas sa surprise de constater, et c'était peut-être un avertissement du destin, que l'officier de paix ne s'émouvait guère de ses menaces et gardait un calme olympien. Allait-il, après trente années d'exercice d'un pouvoir judiciaire absolu sur les coupables comme sur les innocents, les criminels comme les victimes, subir des affronts insupportables, finir par être accusé lui-même de forfaiture ? N'avait-il pas outrepassé les limites dans ses excès monstrueux, ses décisions arbitraires, ses arrêtés sans fondements ?

— Monsieur le juge, j'en suis désolé. Retirez-moi l'affaire mais je garde pour moi le nom de ce témoin éventuel.

Pour se donner encore plus de courage, Parturon estimait que s'il sortait les Roquebère de ce guêpier il leur demanderait une prime d'au moins mille francs. Son exaltation de martyr n'était soutenue que par l'espoir d'une forte récompense, et le Rat lui-même n'était pas en

mesure de comprendre comment lui, policier obscur, fonctionnait.

— Parturon, continuez sur ce ton et vous sortez d'ici entre deux gardes.

— Non, monsieur le juge, car ils n'ont pas de pouvoir sur la Sûreté générale et vous le savez bien. Il vous faudra appeler les gendarmes pour le moins, ce qui nécessitera l'avis du procureur du roi. J'ai toujours effectué mon travail sans m'attirer de remontrances et je ne commets aucun délit en préservant l'anonymat d'un hypothétique témoin qui peut-être, contrairement à ce qu'on imagine, n'a rien remarqué. Monsieur le juge, vous avez la déclaration de ce François Gibert, établie en trois exemplaires. J'en garde un, le troisième est au greffe de la Conciergerie. Mon rapport sur maître Collin a été également dressé en trois exemplaires.

Le juge était sur le point d'écumer lorsque Parturon s'inclina, fit un demi-tour militaire pour se trouver face à la porte, s'attendant à ce que le Rat lui interdise d'en franchir le seuil et envoie son greffier porter une demande d'arrestation chez le procureur, mais rien de tel ne se produisit.

Curieusement, il retrouva seul son chemin dans ce labyrinthe sans attendre les services de Raton. Découvrir que désormais le parcours était à jamais gravé dans sa mémoire l'exalta comme une autre victoire remportée sur le Rat. Ce dernier n'était plus à l'abri d'une visite intempestive. Même le procureur du roi n'aurait pu se rendre seul chez le terrible magistrat qui devait s'imaginer doté d'une invulnérabilité éternelle.

« Voilà le signe que j'attendais, se dit Parturon. Le signe de la décadence et d'une future débâcle. Voilà qui n'est pas pour me déplaire et, si je parviens à détrôner le Rat, je suggérerai l'idée d'une quête auprès de ces messieurs de la basoche, auprès de toutes les victimes du bonhomme. Elle pourrait rapporter gros car personne ne refusera de mettre la main au gousset pour la satisfaction de ne plus avoir affaire au Rat. »

CHAPITRE XXIV

Lorsque l'obscurité fut profonde, Hyacinthe et François Gibert quittèrent ce café où ils avaient attendu cette heure tardive, mettant ce temps à profit pour étudier le descriptif de l'hôtel particulier de Francine Méricourt dont le garçon avait même dressé un plan sommaire de masse. C'était lui qui avait parlé de la cour Vendôme, à côté de la place et sur laquelle donnait la maison.

— On peut y accéder facilement par un immeuble situé rue Saint-Honoré.

— La porte en sera close à cette heure, fit remarquer Hyacinthe.

— Je me ferai ouvrir. Je connais un certain Bulier, l'un de nos clients, qui habite dans cette rue privée. Je peux inventer une histoire.

Les allumeurs de réverbères ne pouvant plus exercer leur office – soit l'huile gelait dans les réservoirs, soit les miséreux la volaient –, la plupart des quartiers vivaient de longues heures d'obscurité. Pour décourager les malandrins et aider les noctambules on avait installé, sur les appuis de fenêtres des premiers étages, des lanternes à refléteur, mais en nombre insuffisant, si bien qu'il était possible, en sautant d'une tache d'ombre à l'autre, de se faufiler sans être aperçu.

Chose étonnante, la porte de la rue privée était entrouverte, bloquée par une énorme congère non déblayée et qui étendait sa masse désormais noirâtre dans le grand hall. Un courant d'air glacé balayait ces séries de tunnels, de courettes, verglaçant le pavé, parsemant des cristaux sur les murs humides. Ils atteignirent la fameuse cour sur laquelle donnaient plusieurs appartements, parvinrent aisément à situer les fenêtres de l'hôtel particulier, les seules sans lumière.

— La porte de service est dans ce recoin, peut-être vitrée.

— Oui, mais protégée de scellés, soupira Hyacinthe que ces accumulations d'illégalités dérangent.

Douze années plus tard la cire s'était tant desséchée que les fameux scellés ne tenaient que par habitude et qu'en posant son index dessus François les détacha. Dans les poches de sa pelisse Hyacinthe trimbalait des dizaines de clés en trousseau, prises par poignées dans un carton où elles attendaient depuis des décennies d'être identifiées par leur serrure. Des clients d'avant la Révolution avaient laissé celles

de leurs hôtels, de leurs demeures, n'étaient jamais revenus les chercher. Certains avaient péri sur l'échafaud ou en exil. Beaucoup avaient perdu leurs biens nationalisés. Les procès en restitution s'éternisaient, n'étaient plus au goût du jour, et les frères Roquebère ne savaient plus que faire de toute cette panoplie de serrurier.

Hyacinthe en essaya des dizaines, quelques-unes lui donnant de fausses joies. François lui demanda si certaines n'étaient pas en métal mou d'autrefois.

— Certes, mais ne vont-elles pas se briser ?

— Risquons le tout pour le tout. Malgré ce givre épais qui transforme les carreaux en vitraux, il y aura bien quelque curieux pour nous surprendre et se mettre à crier au voleur si nous nous attardons.

Le procédé réussit. La serrure élémentaire de la porte de service daigna fonctionner dans un claquement sec. Avec un bel ensemble ils s'engouffrèrent, faillirent se coincer dans le chambranle.

— Ça pue. Le sol est mou.

Ils se trouvaient dans une souillarde et, lorsque l'avoué alluma sa lanterne sourde, ils découvrirent qu'ils marchaient sur un tapis de crottes de rat qu'une armée de cafards emportaient dans leurs trous. Ils en écrasaient par dizaines à chaque pas. Dans le couloir central ils se séparèrent.

— Méfiance, prévint Hyacinthe. Plombe-l'Ail est peut-être ici pour garder Séraphine.

Le rez-de-chaussée, côté cour de Vendôme, se trouvait presque en sous-sol au bord de la place. C'était au premier que commençaient les appartements des maîtres, avec des pièces de réception très belles autrefois mais dans un état lamentable. On avait volé les boiseries, une partie des soieries murales, et le peu qui en restait se mêlait aux grandes toiles d'araignées, confondu dans la même teinte grisâtre. Dans les portières des papillons de nuit se laissaient piéger l'été et les cheminées regorgeaient d'une suie grasse qui moutonnait jusqu'au milieu du parquet.

Hyacinthe ne négligeait aucun recoin, aucun placard, savait par habitude professionnelle que des placards se dissimulaient un peu partout, abritant jadis l'argenterie et les vaisselles de prix. Ne restaient que des écrins vides, des housses d'assiettes raides de poussière. Qui avait tout emporté ? Les huissiers nommés par la justice ou les cambrioleurs ? Cependant quelques meubles superbes, trop lourds pour un déménagement furtif, disparaissaient sous trois doigts de grisaille.

L'avoué et le garçon se rejoignirent dans le hall cathédrale :

— Rien, il n'y a rien.

— L'étage des chambres peut-être. Et puis les mansardes. Ne dédaignons rien, ni placards, ni alcôves, ni débarras.

Ils allèrent dans cette odeur d'abandon et surtout celle ferreuse de la suie. Une seule chambre possédait une cheminée qui n'avait pas dégorgé sur le plancher. Se demandant pourquoi, il allait s'en approcher lorsque François l'appela. Il le retrouva tremblant, excité, effrayé, devant une porte au fond d'un corridor :

— J'ai perçu du bruit. Plombe-l'Ail ?

Hyacinthe huma l'air, espérant le trouver alliacé, mais non. Il entraîna François, lui montra un tisonnier accroché au rebord d'une cheminée. Lui-même prit un vase à long col, véritable massue tant il était lourd.

Chacun jeta une chaise contre le mur, causant un grand fracas, puis ils se plaquèrent de chaque côté de la porte suspecte, mais personne n'en sortit. Hyacinthe l'ouvrit, découvrit une chambre vide avec un lit à baldaquin de style espagnol, d'autres meubles lourds. La glace ternie se piquetait d'étoiles tristes de moisissures. Ils se retiraient lorsque des gémissements leur parvinrent, ainsi qu'une série de coups sourds.

— Mais je deviens fou, criait François, d'où cela peut-il venir ?

Plusieurs fois ils passèrent le long d'une petite porte découpée dans les boiseries hautes de six pieds sans la remarquer. François, promenant sa bougie en lumière rasante, aperçut la raie verticale. De son tisonnier il l'ouvrit. C'était un cabinet de toilette avec une baignoire de cuivre, lavabo de porcelaine et garde-robe[2] émaillée.

Dans la baignoire Séraphine était couchée, les mains attachées dans le dos, les jambes ligotées, un bâillon sur la bouche.

— Enfin, dit-elle, les lèvres libérées. Toi, François ? Vous avez trouvé mon message aux archives de Collin ?

— Je l'ai recopié même, dit Hyacinthe.

— Malgré mes mains liées, j'ai profité d'une absence de Plombe-l'Ail. Partons vite, il doit m'apporter à manger. Une nourriture infecte chargée en ail.

À cause de ses jambes trop longtemps liées elle ne pouvait marcher et ils la portèrent jusque dans la sinistre souillarde où elle réussit à se mettre sur ses pieds. Elle voulut marcher, mais les souffrances provoquées par l'afflux de sang dans ses veines lui faisaient mordre ses

lèvres.

— Il serait dangereux de retourner rue Vivienne, dit Hyacinthe.

En deux mots il en expliqua la raison à Séraphine qui en trembla d'émotion.

— Je connais un endroit, annonça François. Oh, ce n'est pas luxueux mais nous y serons acceptés pour à peine quelques francs chacun. Nous devons trouver une voiture et j'y cours.

Pendant que l'avoué soutenait Séraphine place Vendôme, derrière une congère, François courut dans tous les sens et trouva un cocher qui ronchonna lorsqu'on lui donna ensuite une adresse assez proche. Mais l'avoué le calma de deux pièces de cent sous.

L'endroit promis se trouvait dans une rue sinistre, sans éclairage.

— Madame Gertrude tient une pension honorable malgré l'apparence de ce quartier. Vous serez reçus comme des amis.

La brave personne, une naine de quatre pieds de haut, ne sut que faire pour complaire aux compagnons de son cher petit François qui lui rendait tant de services. Ils se retrouvèrent dans deux pièces bien tenues, avec la promesse d'un bon souper dans la demi-heure. Séraphine se laissa réchauffer les pieds par François qui, ébloui, s'attendrissait sur ses chevilles bleuies par les liens et le froid.

— Oui, Narcisse est à la Conciergerie, expliquait plus longuement Hyacinthe, et dès demain il faudra que tu affrontes le terrible juge Cerneau, celui que l'on appelle le Rat.

— Il ne me fait pas peur.

— Jamais il n'accordera de crédit à tes paroles, il prétendra que tu as peur de nous, que nous t'avons menacée pour t'obliger à te rétracter.

— Le Rat, puisque rat il y a, devra bien me croire. Il ne pourra faire autrement.

CHAPITRE XXV

Le lendemain matin, avec d'infinies précautions François Gibert se rendit au café Estienne rue Montmartre, parcourut, inquiet, les différentes salles avant de découvrir dans la dernière, tel que Hyacinthe Roquebère le lui avait décrit, Ernest Chazal penché sur sa rame de papier, faisant courir une plume rapide. Il se planta devant lui, espérant que son ombre portée le gênerait, mais l'écrivain ne s'en rendit compte qu'au bout de quelques minutes. Il agita la main comme pour chasser une mouche importune, ne releva pas la tête, se contenta de grogner :

— Jeune homme, allez voir ailleurs si j'y suis.

— Monsieur Chazal ? C'est maître Hyacinthe Roquebère, l'avoué de la rue Vivienne, qui m'envoie.

— Que n'est-il venu en personne ? s'exclama le vieillard. Cette affaire me dérange vraiment et je n'arriverai jamais à livrer à temps mes feuilletons.

— On lui a communiqué votre billet, mais il craint d'être attiré dans un piège car il ne peut se montrer librement par ici et vous prie de me suivre.

— Quoi, que j'aie perdre de précieuses minutes alors que j'ai tant à faire ?

— Monsieur, il s'agit de deux millions de francs, peut-être davantage. À trois du cent cela vous fera soixante mille francs de rente, soit dans les cent soixante francs par jour. Vos feuilletons et vos romans vous en rapporteront-ils autant ?

Choqué de tant d'impertinence, Ernest Chazal abandonna sa plume et regarda le garçon avec colère :

— Sachez, petit trublion, que ce papier, cette encre, ces plumes sont toute ma vie. Vos cent soixante francs par jour ne peuvent me donner la même satisfaction, mieux, la même jouissance. Chaque matin je m'embarque pour un merveilleux voyage avec mes créatures. Je vis leurs drames, leurs amours, leur jalousie, leurs crimes et leur mort. Oui, monsieur, il m'arrive de mourir deux, trois fois dans la même journée, mais de renaître ensuite, d'avoir pour maîtresses les plus belles femmes du monde et de plonger avec délices un poignard dans la poitrine du traître ou du méchant. Je mange, je bois, je dors

avec mes créations et tout cela sans risque, en restant rivé à cette chaise six à huit bonnes heures. Alors, vos cent soixante francs...

— Monsieur, vous devez vous présenter chez le notaire Pendoque selon les termes de votre message, et pourquoi avoir réclamé l'assistance de maître Roquebère si vous ne voulez venir ?

Chazal soupira, jeta un regard attristé à son texte inachevé, feuilleta la rame de papier et se leva. Il appela le garçon de café, lui confia sa table et tout ce qui traînait dessus, suivit François. Ce dernier siffla un fiacre auquel il donna de très vagues indications. Tandis que la voiture roulait, il ne cessait de regarder par la lucarne arrière, et au bout de dix minutes cogna à la trappe, sortit la tête pour donner à voix basse l'adresse de la pension Gertrude.

— Bigre, fit l'écrivain en découvrant la rue Langlade, votre avoué loge-t-il dans ces taudis ?

— Provisoirement. Il nous attend dans le salon du bas et repartira aussitôt avec vous chez le notaire. Attendez-le sans quitter cette voiture.

Quelques secondes plus tard Hyacinthe prenait place aux côtés du feuilletoniste qui, ayant sorti de sa poche un calepin et une mine, prenait des notes rapides et prêta à peine attention à l'avoué.

— Cela prendra-t-il du temps ?

— La lecture du testament puis celle de l'inventaire des biens de la défunte veuve Méricourt, née Escubier ? Disons une heure.

— Au diable cette bonne femme qui se croit autorisée à faire de moi un légataire universel ! Que croyait-elle, que je courais après la fortune ? Alors que je ne vis que d'écriture ?

— Cela ne vous empêchera pas de poursuivre votre œuvre, fit remarquer Hyacinthe en souriant.

— Jeune homme, vous n'êtes pas fin analyste. Un homme qui dispose de cent soixante francs par jour ne peut plus vivre comme celui qui attend de recevoir, vers les quatre heures de l'après-midi, la juste récompense de son labeur. Pendant une semaine, mettons un mois, je m'efforcerai d'oublier que chaque jour huit louis m'attendent, mais viendra le jour où je paresserai dans mon lit, où j'irai prendre mon déjeuner dans un autre café en oubliant mes feuillets. Voilà ce qui m'attend, ce qui me menace. Dès lors je serai forcé de vivre aussi médiocrement que mes contemporains. Je ne connaîtrai plus les délices de l'imagination, je ne jouirai plus du grattement de ma plume, des éclaboussures d'encre et des défauts du papier mal lavé. Voilà ce que je vais perdre, parce qu'avec ces huit louis par jour je mènerai une

telle vie de débauche qu'avant la fin de l'an 1830 on me conduira au tombeau. Tout ce que me rapporteront mes deux millions, une fin prématurée.

— Libre à vous de renoncer à l'héritage ou bien de donner cette fortune aux Enfants Assistés, aux Invalides ou même à la science ? Pourquoi pas la Société des gens de lettres ?

— Je suis ferré, mon bon ami, ferré comme un poisson méfiant qui tourne autour de l'hameçon en sachant qu'il s'agit d'un leurre et qui finit par mordre. Possible cependant que je me débarrasse au plus vite de cet héritage encombrant.

Lorsque maître Pendoque, le notaire, vit entrer dans son cabinet le vieillard en compagnie de l'avoué Roquebère, il sursauta violemment et se leva comme s'il allait crier à l'aide. Visiblement il n'ignorait rien des ennuis judiciaires des Roquebère, mais Hyacinthe trouvait sa réaction démesurée pour un homme de loi habitué au pire.

— Monsieur Chazal, s'emporta le tabellion, je vous ai prié de passer me voir et vous m'offensez en vous faisant assister. Pour l'instant il ne s'agit que de l'ouverture de ce testament et...

— Tudieu ! s'exclama Chazal que la fréquentation de ses personnages faisait abuser de jurons obsolètes, je ne fais que passer car j'ai de l'ouvrage à abattre et maître Roquebère se chargera de tout.

— Vous devez être présent.

Très agité, le notaire contourna sa table de travail et se dirigea vers la porte. C'était un gros homme sanguin dont les cheveux se dressaient de chaque côté de son crâne de chauve, formant deux crêtes rousses d'un curieux effet. Il disparut quelques instants, revint, et Roquebère crut renifler une odeur de rhum.

— Bon, le testament et puis l'inventaire.

Roquebère écouta avec attention la lecture du document, puis le prit en main et constata que la signature de Francine Méricourt était parfaitement bien imitée. Il en avait un exemplaire dans son portefeuille. Les témoins de l'hôpital étaient une bonne sœur et l'écrivain public, tous deux travaillant à la Salpêtrière. Le tout donnait une impression de légalité si l'on ignorait que la signataire n'était pas la véritable madame Méricourt.

— L'inventaire.

Ce dernier signalait l'hôtel particulier de la place Vendôme, différents immeubles de rapport, tout un fonds de rentes et d'obligations déposé chez le notaire Perdillon qui le mettrait à la disposition du légataire dès l'acceptation.

— Évidemment, nous acceptons sous bénéfice d'inventaire, dans le cas où des créances et des hypothèques seraient ignorées en cet instant.

Pendoque haussa ses épaules râblées :

— Il n'y a rien de tel. C'est une succession limpide, sans traquenard. Monsieur Chazal peut accepter dès aujourd'hui.

— Je me range à l'avis de mon avoué, répondit l'écrivain, et maintenant je m'en retourne à mon travail.

CHAPITRE XXVI

Comme ils sortaient de chez le notaire, quatre hommes en noir se précipitèrent sur eux, écartèrent le vieillard sans ménagement pour s'emparer de Hyacinthe Roquebère.

— Tu es fait, cria l'un d'eux. Narcisse Roquebère, tu es arrêté au nom du roi sur ordre du procureur général.

— Mais voyons, cria Chazal, c'est une infamie et je proteste...

— Le notaire a fait prévenir la police, lui dit Hyacinthe. Ne signez rien tant que je ne suis pas libéré, essayez de prévenir le jeune homme de tout à l'heure.

Dans la rue la foule s'attroupait tandis qu'on poussait l'avoué vers le fourgon cellulaire qui venait d'arriver. Chazal, indigné, resta un instant figé sur place puis pénétra à nouveau dans l'étude de maître Pendoque, écarta les clerks qui voulaient l'empêcher d'aller plus loin, trouva le notaire en train de boire à même une fiasque de rhum pour dissiper peut-être ses remords de délateur.

— Espèce de cochon infâme ! Vous n'êtes qu'un déchet d'humanité, un de ces pourvoyeurs de bagne dont je décris les abominables forfaits. Je vais me servir de votre image hideuse dans l'un de mes romans ou feuilletons et vous serez à jamais, pour l'éternité, marqué du sceau de l'ignoble. Enfin sachez que je ne signerai rien. Jamais tant que ce brave garçon sera dans les griffes de la police. Monsieur le tabellion auxiliaire stipendié de la police, je ne vous salue pas.

— Mais... monsieur Chazal... je vous en prie... il est urgent que vous apposiez votre signature... Vous ne pouvez partir... me faire ça...

L'écrivain avait déjà claqué la porte et Pendoque s'écroula dans son fauteuil. La décision de Chazal allait à l'encontre de ce qu'on exigeait de lui et désormais il était en proie à une terreur sans nom à l'idée de devoir avertir qui de droit du refus de l'écrivain.

À la Conciergerie Hyacinthe connaissait tout le monde et aucun des rouages même infimes de cette mécanique à écraser les hommes ne lui était inconnu. Avec quelques pièces il obtint au « guichet » d'être enfermé avec son frère. Le Rat n'ayant donné aucune consigne contraire, les fonctionnaires prirent un malin plaisir à outrepasser ses ordres à venir. Les jumeaux tombèrent dans les bras l'un de l'autre et,

après ces moments d'attendrissement, Hyacinthe mit son frère au courant des derniers événements.

— Dieu soit loué si Séraphine est saine et sauve, mais le Rat ne s'en contentera pas, poursuivra l'accusation. Il nous en veut terriblement. Nous ne l'avons jamais affronté directement, mais peut-être avons-nous au civil porté atteinte à ses intérêts ou à ceux de quelque parent ou ami. C'est un homme terrible qui entretient des années durant ses rancunes.

— Séraphine garde bon espoir, rencontrera Parturon ce matin.

— C'est lui qui t'a arrêté ?

— Non, et ça ne manque pas de m'intriguer. Pendoque le notaire n'a pas hésité à envoyer un clerc rue de Jérusalem. J'ai trouvé suspect qu'il insiste autant pour que Chazal signe l'acceptation de la succession. Serait-il complice de Collin ?

— Les biens des Méricourt sont chez maître Perdillon, songea tout haut Narcisse. Pourquoi prendre Pendoque ? N'était-il pas de l'affaire Richet, le notaire qui avait détourné des fonds ?

— Il n'a jamais été inquiété, n'a jamais comparu. Il dispose de protecteurs puissants.

Hyacinthe expliqua sous quel déguisement il avait forcé la porte de Collin, ce qui fit rire son frère aux larmes.

— Toi, en baron de La Chouvenarde ? J'ai manqué ça.

Ils firent le bilan des dernières révélations de l'affaire. Ils savaient qu'un bagnard, Plombe-l'Ail, était le complice de l'avoué Collin, qu'il avait dû assassiner Lamerchie, et aussi Kerry, le receleur.

— Ils vont faire une drôle de tête en découvrant la fuite de Séraphine. Mais n'est-ce pas une erreur de l'envoyer chez le Rat ? Il n'a jamais renoncé à une accusation, n'a jamais hésité devant un déni de justice. Il peut la faire arrêter pour injure à magistrat.

— Nous devons avoir confiance en Parturon, affirma Hyacinthe. Je crois qu'il a de l'affection pour nous.

— Naïf que tu es, petit frère. Il aime notre argent, oui. Nous devons choisir des avocats. Depuis que je l'ai affronté et que je ne me suis pas laissé impressionner, le Rat n'a plus daigné me convoquer dans son antre. Je crains qu'il ne soit en train de dresser contre nous un appareil effroyable d'accusation. Même s'il doit utiliser des faux, faux papiers, faux témoignages, il n'hésitera pas.

On leur servit un déjeuner copieux pour lequel Hyacinthe avait laissé des instructions au guichet. Les gardes apportèrent nappes,

serviettes, argenterie, cristaux. Du panier dépassaient les cols de bonnes bouteilles et Narcisse, fidèle à son personnage, se hâta de soulever les cloches d'argent, poussant des exclamations ravies :

— Un homard superbe, un cervelas en croûte et truffé de surcroît, et pour finir ce faisant à peine corrompu pour que le fumet en soit délicat et non alourdi d'effluves suffocants.

Dans le panier ils trouvèrent un mot non signé de l'écriture de Parturon qui les encourageait en leur affirmant qu'il ne les oubliait pas et qu'il espérait les faire élargir.

— Je le trouve bien présomptueux s'il imagine contraindre le vieux Rat à nous libérer... En attendant, ce bordeaux est superbe et ce homard juste relevé ce qu'il faut. Ils n'ont même pas oublié les pinces pour casser les pattes et en extraire la substantifique chair, s'amusait Narcisse.

Ils dévoraient avec entrain, avant tout heureux de se retrouver. Narcisse vivait depuis quelques jours dans cette chambre, essayant de capter les rumeurs de la Conciergerie. On aurait dû le faire dormir à la Force car les places en pistole restaient limitées. Le bâtiment datait du XIV^e siècle et n'avait guère été amélioré.

— Entre autres sottises on dit que le fantôme de Marie-Antoinette erre à la recherche de son fils, le dauphin, qui aurait été séquestré ici.

— Collin échappera difficilement à une comparution si Séraphine et François l'accusent. Il a séquestré une jeune fille avec la complicité d'un bagnard, soliloquait Hyacinthe, rendu euphorique par la présence de son frère et les bons vins.

— Je te dis que le Rat est capable de balayer toutes ces accusations pour ne pas se déjuger. Tu aurais dû aussi commander une bonne glace chez Tortoni. Il faudra y penser pour le repas de ce soir.

CHAPITRE XXVII

Plusieurs étages au-dessus de la prison des frères Roquebère, dans les mansardes du Rat, le greffier préparait le repas de midi avec des mines gourmandes et dans une odeur grasseuse. Le Rat aimait le lard, le lourd, les fricassées, les ragoûts, toute une cuisine canaille faite pour remplir la panse bien plus que pour flatter le goût. Il n'achetait que du vin épais du Languedoc dont une barrique était en perce dans les souterrains de la Conciergerie. Raton, l'huissier qui leur servait de commissionnaire, allait y tirer des pichets d'une pinte qu'il remontait ensuite jusqu'au dernier étage.

Jamais le greffier ne s'asseyait à la petite table où le Rat s'empiffrait. Il le servait en mangeant debout devant le poêle, saucant de larges morceaux de pain dans la casserole et utilisant une tranche de la même miche comme assiette.

Ce repas habituel fut brusquement interrompu par des coups frappés à la porte et le greffier alla voir qui osait se présenter en cet instant, puis revint effaré.

— Monsieur le juge, c'est cet officier de paix, Parturon, qui se permet, qui soutient que le procureur du roi l'envoie.

Le Rat manqua de s'étrangler avec un gros morceau de lard qui se cachait sous une fourchettée de chou aigre dégouttant de graisse.

— Le procureur ?

Lorsqu'il rejoignit son bureau, réprimant un hoquet intempestif, le Rat fusilla Parturon du regard :

— Qui vous a conduit ici ? Monsieur Raton ? Il sait pourtant que je n'aime pas interrompre mon dîner.

Le Rat n'hésitait jamais à affubler l'huissier de réception de son sobriquet, mais gare à celui ou celle qui aurait osé un rapprochement avec son propre surnom.

— Oh, fit Parturon, fielleux, je n'ai nul besoin d'un guide pour me retrouver dans ce dédale qui conduit jusqu'à vous et je suis certain d'y parvenir les yeux fermés.

Dans la mansarde voisine le greffier parut frappé par la foudre en entendant l'officier de paix se vanter ainsi. Il risqua un œil, vit que son idole, le Rat, accusait mal le coup. Son engorgement de nourriture et

de vin aurait dû lui enflammer le visage, or il était blanc de fureur, et soudain cet auxiliaire de justice eut le pressentiment que l'empire du Rat, dont il était l'éminence grise, se fendillait de menues lézardes qui annonçaient une fin prochaine.

— Que faites-vous ici ? gronda le magistrat.

— Monsieur le juge, j'ai retrouvé cette enfant, cette jeune fille, Séraphine, la saute-ruisseau des Roquebère. Elle n'avait pas été assassinée et malgré quelques contusions se porte bien. Elle accuse l'avoué Collin de l'avoir enlevée, séquestrée avec la complicité d'un bagnard interdit de séjour dans la capitale, un certain Boniface Cadot dit Plombe-l'Ail. Elle est prête à soutenir l'accusation devant vous, et François Gibert, saute-ruisseau chez Collin, l'appuiera dans cette mise en cause.

Le Rat donna l'impression de manquer d'air, sa bouche happa le vide sans prononcer un seul mot.

— Ces deux enfants attendent sur votre palier, car je voulais avant toute chose et selon la règle vous informer de ce fait.

— Ces deux délinquants seront arrêtés pour avoir joué la justice. Greffier, faites monter les gardes.

— Un instant, insista Parturon, parfait de politesse. Je vous l'ai dit, nous venons de chez le procureur du roi qui a confié l'affaire à son substitut Merlon. Les déclarations de Séraphine et de François Gibert ont été dûment enregistrées et un ordre d'amener lancé contre maître Collin.

— C'est une aberration. Cette fille ramassée dans le ruisseau ne peut en aucun cas mettre en cause un avoué de la notoriété de Collin.

— Tiens, fit Parturon, ironique, vous acceptiez cependant, à la lecture d'une simple lettre anonyme, que son témoignage puisse mettre en cause les frères Roquebère, d'une respectabilité mieux reconnue de leurs pairs que celle de ce Collin.

— Cette fille et ce garçon seront arrêtés comme témoins principaux et uniques. Nous ne pouvons prendre le moindre risque avec des individus douteux.

— Monsieur le substitut Merlon pense que vous devez les écouter. Cette fille va démontrer que jamais les Roquebère n'ont attenté à sa vertu.

— Allons donc ! s'esclaffa le Rat, voilà le plus cocasse de l'affaire.

À cet instant on frappa et le greffier se précipita pour ouvrir. C'était Raton qui apportait un pli cacheté et qui parut sidéré de découvrir Parturon dans la mansarde. Comment le policier avait-il

retrouvé le chemin de cet antre sans le secours de ses services ? Si les gens devenaient capables de venir ici sans son aide, adieu ses cinq sous de péage et son prestige.

— Donnez-moi ça, gronda le Rat.

Il fit sauter les cachets de cire et parut une fois de plus frappé par le sort. Il regarda son greffier, semblant attendre de lui un réconfort, puis Parturon comme si l'archange de la malédiction s'était dissimulé sous les traits physiques du policier.

— Une réponse ? s'enquit Raton.

— Plus tard, cria le Rat, furieux. Fichez-moi le camp !

Raton, accablé, referma la porte avec lenteur, espérant que le juge effacerait d'un mot aimable cette rebuffade.

— Dois-je faire entrer ces jeunes gens ? demanda Parturon.

— Je n'ai pas le temps de les voir.

— Alors lisez au moins ceci, fit-il, tendant un pli sorti de sa poche.

Le Rat le lui arracha des mains, le déchira, crut que la terre s'ouvrait sous ses pieds.

— C'est bien le professeur Lexington du Val-de-Grâce qui, ayant examiné la jeune Séraphine, certifie sa virginité. La signature du professeur est authentifiée par le notaire du Val-de-Grâce.

Ce certificat est reproduit en trois exemplaires, un pour le substitut, un pour moi, un pour vous.

Le Rat sentait surtout, rivé sur lui, le regard de son greffier, se doutait que cet esclave jusque-là soumis était amené à des conclusions telles qu'il pouvait craindre de lui, sinon une rébellion, du moins un désenchantement. Peut-être quitterait-il ce dieu qui pour la première fois de sa vie se heurtait à plus fort que lui et devrait abandonner une instruction.

Après une minute d'un silence et d'une immobilité totale, le Rat avança une main tremblante vers une pile de formules au papier jauni et craquelé par le non-emploi. Il en prit une, la signa, la tendit au policier :

— Tenez, monsieur Parturon, je vous laisse le soin d'aller vous-même remettre en liberté les frères Roquebère.

CHAPITRE XXVIII

Cette après-midi-là, en cette fin février 1830 si rigoureuse qu'on se demandait si l'hiver en finirait, les visiteurs, fournisseurs, clients, saute-ruisseaux et clerks habitués de l'étude des frères Roquebère crurent que la totalité des employés et les deux avoués semblaient dans la folie la plus extravagante qui fût. Certains savaient qu'on fêtait rue Vivienne la remise en liberté des jumeaux injustement accusés sur la foi d'une lettre anonyme, mais beaucoup ressortaient perplexes. Les réjouissances battaient leur plein depuis quatre heures du soir. On servait des vins chauds à base de constance, ce vin à la mode venu du Cap, du porto, du Champagne, enfin un peu n'importe quoi mais en restant fidèle à une grande qualité. Dans la cuisine Narcisse ne laissait personne d'autre préparer le repas qui couronnerait cette journée. Il avait fait livrer du foie gras, des brochets, des chapons et s'affairait avec entrain, ne s'interrompant que pour déguster un peu de Champagne.

Hyacinthe, lui, aurait souhaité se retirer quelques instants dans son cabinet pour faire le point, mais l'ambiance était trop exubérante pour qu'il pût s'y soustraire. Il restait des mystères à élucider. Le plus surprenant concernait Séraphine. Comment avait-elle pu obtenir du célèbre professeur Lexington un certificat de virginité alors qu'elle avait avoué avoir subi dans sa prime jeunesse, presque son enfance, les agressions de Jeannot la Vanoise. Mais l'avoué se posait d'autres questions. Que voulait dire Parturon lorsqu'il affirmait que le certificat médical n'aurait pas suffi à contraindre le Rat à signer la levée d'écrou ?

— Il a reçu un pli qui l'a sérieusement perturbé, expliqua Parturon, et, croyez-moi, j'ai l'habitude de lire sur les visages les reflets des émotions intimes. Ce pli cacheté l'a forcé, vous entendez, forcé à renoncer à poursuivre. Jusque-là il restait impitoyable, envisageait l'arrestation de votre saute-ruisseau et celle de François. Voilà que ce pli arrive et que d'un coup il renonce. J'ai assisté à la première déroute du Rat, dont la nouvelle se répercutera non seulement dans le milieu judiciaire mais dans toute la ville. On saura que le terrible juge des mansardes, qui pouvait envoyer la moitié de la population à la guillotine, vient d'être contraint de se dédire, et cette défaite, ce Trafalgar-là, permettra de remettre au jour pas mal de causes en cours ou même passées. Si vous aviez vu la tête du greffier ! Lui, l'ilote, le

serf, avait déjà compris que c'était la fin d'une longue période de pouvoir absolu.

On les appelait pour voir flamber le punch et Séraphine prenait le bras de Hyacinthe, lui dédiait des regards pleins de tendresse et de moquerie. Il avait sur les lèvres la fameuse question mais éprouvait un trop grand respect à l'égard de cette enfant pour la lui poser. Elle déciderait si elle devait ou non lui fournir une explication.

— Nous aurons des chapons farcis. Je les fourre avec des cailles et dans chaque caille je glisse une farce de raisin vert venu d'Afrique. Il donne un verjus qui s'allie bien avec le reste des ingrédients. Alors, frérot, content que le cauchemar soit terminé ?

— Je n'ai vécu que quelques heures de prison alors que toi tu as dû passer des jours et des nuits à te morfondre.

— Oublions cela. Je veux boire à la santé de François Gibert qui, malgré la tempête de neige, les congères, le manque d'argent, est revenu à Paris pour voler au secours de Séraphine.

On acclama François qui rougissait et qui plus tard se glissa vers Hyacinthe :

— Je vais me renseigner chez Collin. Croyez-vous qu'il restera libre après ces accusations portées contre lui ? Le Rat a-t-il lancé un mandat sur ordre du substitut ?

François s'éclipsa avec les recommandations de Hyacinthe qui redoutait un piège, mais le garçon était assez malin pour l'éviter.

Peu après ce fut Parturon qui fit, sans trop de discrétion, allusion au rôle déterminant qu'il avait joué dans la remise en liberté des deux frères, sans nier l'importance du fameux pli au contenu inconnu.

— Accompagnez-moi dans mon cabinet, lui demanda Hyacinthe.

De son fameux tiroir vraiment inépuisable il sortit deux billets de mille francs que le policier reçut, effaré.

— J'ai découvert sur des voleurs ou des criminels des billets de cette valeur, jamais dans mon portefeuille, dit-il en les pliant avec soin pour les placer dans une poche secrète de son gilet. Maître, l'affaire est loin d'être terminée. La femme Méricourt n'était pas à même de tester pour ce Chazal. Qu'est-elle devenue et qui manipule notre écrivain ?

— Timoléon a eu beau chercher, nous ne pouvons établir un lien entre Chazal et la veuve disparue.

— Laissez la généalogie passée et essayez de savoir qui va hériter si Chazal meurt.

Émerveillé par tant de réalisme rigoureux, Hyacinthe lui secoua

longuement la main :

— Vous êtes admirable. Nous n'avons perdu que trop de temps en recherches inutiles. Le petit père Chazal serait menacé de mort prochaine ?

— Tant qu'il n'accepte pas l'héritage il ne risque rien.

Il sortit vite du cabinet pour réclamer un verre de punch, tandis que Hyacinthe mourait d'envie d'abandonner la fête pour rejoindre l'écrivain et le mettre en garde. Mais Chazal avait dû quitter le café Estienne pour remettre sa copie aux journaux et imprimeurs, et il ignorait son adresse.

On passait à table pour attaquer le foie gras en gelée au porto lorsqu'un énergumène força l'entrée de l'étude qu'un jeune clerc défendait.

— Hyacinthe Roquebère ? Il faut que je voie mon avoué sur l'heure, morbleu !

Hyacinthe se retourna et reconnut Chazal. Bousculant ses voisins, il quitta la table, se précipita pour le serrer dans ses bras :

— Ah ! comme je suis heureux et soulagé. Venez partager notre festin.

— Pas du tout, j'ai rendez-vous avec une actrice de vaudeville et je suis en retard, mais sachez que vous me devez votre liberté. J'ai menacé Pendoque de ne pas signer tant que vous seriez retenu en prison, et je viens de recevoir un mot de lui m'annonçant qu'il avait fait le nécessaire pour me donner satisfaction. Je venais m'en assurer. Il ajoute dans son mot que je peux venir signer à n'importe quelle heure, même au milieu de la nuit, qu'il m'attendrait dans son étude. Lorsque j'en aurai terminé avec ma conquête féminine, je me rendrai donc chez ce tabellion.

CHAPITRE XXIX

Chaque fois qu'il regardait la pendule sur la cheminée de son cabinet, maître Pendoque poussait un énorme soupir de désolation. De temps en temps il quittait son bureau pour traverser la salle des clercs, vide à cette heure avancée de la nuit, gagnait le bout du couloir jusqu'à une sorte d'office où attendaient quelques viandes froides, du jambon, un pâté et des bouteilles de bourgogne. Mélancolique, il en ouvrit une, la deuxième depuis le début de la soirée, s'en versa un verre mais ne trouva au vin aucun charme particulier. Sans appétit il grignota une tranche de filet de bœuf, étala du pâté sur un quignon, s'empessa de retourner dans son cabinet de crainte de ne pas entendre la sonnette de la porte.

À deux heures du matin il songeait à son lit, à la volupté de réveiller son valet de chambre pour qu'il bassine ses draps et l'aide à se déshabiller, au plaisir de se glisser bien au chaud dans l'odeur un peu suffocante des braises de la bassinoire. Si seulement ce maudit écrivillon venait signer son acceptation de succession !

Depuis le matin maître Pendoque ne vivait plus. Lorsque ce vieillard acharné de la plume avait déclaré qu'il ne signerait pas tant que l'avoué Roquebère serait en prison, il avait cru tomber malade. Depuis, il avait reçu confirmation que non seulement Hyacinthe mais Narcisse Roquebère avaient été remis en liberté. On attendait maintenant de lui l'annonce de la signature de Chazal. Toute affaire cessante, il avait délégué ses clercs, ses deux saute-ruisseaux à la recherche de ce légataire universel. Pour finir, son principal l'avait déniché dans les coulisses d'une minable salle, boulevard des Italiens, en train de faire la cour à une théâtrreuse à demi-catin. Dans sa joie il avait remis quarante sous à son principal en lui demandant quand le bonhomme viendrait signer.

— Il veut d'abord s'assurer que les Roquebère sont libres.

— Il fallait le conduire rue Vivienne et ensuite ici.

— Il m'a renvoyé. Je lui ai certifié que vous seriez là toute la nuit.

— Ai-je parlé de toute la nuit ? Je veux bien attendre jusqu'à minuit mais pas plus.

Son principal lui déplaisait, avec son projet de racheter une étude en province. Il le soupçonnait de lui jouer des tours.

— Il attend la sortie de scène de cette actrice, l'emmènera souper puis la raccompagnera jusqu'à sa chambre. À son âge l'affaire demandera du temps.

Il s'endormit, se réveilla en sursaut. On avait sonné ? Ou avait-il rêvé ? Il courut à la porte, s'énerva avec les six verrous à pousser, découvrit le petit groupe à son seuil.

— Que signifie... ? Monsieur Chazal... je ne vous espérais plus. Mais je suis heureux de vous voir. Sont-ce de vos amis ? Ils patienteront dans l'antichambre. Le temps que vous signiez.

— C'est cela. Mes amis Roquebère m'ont certifié que l'héritage en question était sain et sans embûches, et me voilà.

— Mes bons amis Roquebère ! s'exclama le notaire, surpris que ces deux avoués cautionnent cette succession. Je n'oublierai pas votre aide. À titre de revanche, mes bons amis.

— Il ne faut jamais trop promettre, murmura Narcisse avec un sourire épanoui. Je vous présente Séraphine, notre saute-ruisseau, François, saute-ruisseau chez maître Collin, notre principal Timoléon, et ce monsieur est...

— Parturon pour vous servir, officier de paix de la rue de Jérusalem, dit le policier.

La réflexion de Narcisse avait déjà calmé l'exubérance de Pendoque mais la présence de tous ces gens, surtout celle du policier, l'inquiéta :

— Bien, suivez-moi.

Il désigna en vain à la petite troupe banquettes et fauteuils de l'antichambre mais tous s'engouffrèrent dans son vaste cabinet de travail. Par chance ces questions d'héritage exigeaient la comparution de familles entières, parfois jusqu'à trente personnes, et chacun pouvait y trouver un siège. Ils s'installèrent en silence sans bousculade.

Mal à son aise, le notaire gagna son fauteuil, casa sa corpulence tant bien que mal devant son bureau.

— Voilà, vous allez signer ces documents.

Les deux avoués se levèrent en même temps que Chazal, se penchèrent avec lui, approuvant chaque feuillet. Lorsque ce fut terminé, maître Pendoque n'en croyait pas son bonheur. Durant la signature il était passé par les appréhensions les plus folles.

— Messieurs, mademoiselle, pour vous remercier de votre assistance je vais aller prendre quelques bouteilles de Champagne qui

seront bien glacées, car j'ai un garde-manger qui prend l'air d'une cour intérieure et avec cette neige il fonctionne au mieux.

Ils attendirent tranquillement son retour. Il repartit chercher des coupes puis fit sauter les bouchons. Lorsque chacun eut son Champagne en main, le notaire s'adressa à Chazal :

— Nous allons boire à votre fortune qui, vous le savez, atteint et dépasse même peut-être les deux millions. Dites-moi, vieux farceur, ce que vous comptez en faire.

L'écrivain sourit, avala une gorgée de Champagne et leva sa coupe :

— Je bois à mes héritiers.

Pendoque s'étrangla avec son Champagne :

— Comment ça, vos héritiers ? Vous vous en connaissez ? Je vous croyais seul au monde.

— Des héritiers tout neufs, tout récents. Maître Hyacinthe et maître Narcisse m'ont donné de très bons conseils et je viens de signer chez eux un testament qui lègue toute cette fortune à une association de défense des auteurs, quels qu'ils soient. Voyez-vous, mon cher maître, nous autres écrivains sommes exploités, pillés, plagés sans pouvoir effectuer le moindre recours. Avec les intérêts des deux millions, cette société mettra fin à un scandale qui dure depuis des siècles. Elle ne sera autre que la Société des gens de lettres créée par le génial Beaumarchais, et ainsi les écrivains futurs seront mieux défendus que nous autres.

Pendoque titubait, essayait d'arracher sa cravate, éructait du Champagne aigre, essayait de gagner la porte mais tombait à genoux.

— Mon Dieu ! s'écria Timoléon, compatissant, ce pauvre monsieur va nous faire une attaque.

CHAPITRE XXX

Hyacinthe Roquebère plaidait ce matin-là au Palais et tous ses confrères venaient le féliciter d'avoir échappé aux griffes du Rat. La stupéfiante nouvelle s'était très vite répandue dans le milieu de la basoche, dans toutes les administrations et jusqu'au gouvernement et à la Chambre. Tout le monde se réjouissait de cette victoire de l'innocence sur le pouvoir arbitraire. Les républicains et les bonapartistes étaient les plus enthousiastes et espéraient ouvrir leurs rangs aux Roquebère. Les royalistes modérés se montraient aussi satisfaits et seuls quelques avoués, avocats, huissiers affiliés à la caste des ultras se détournèrent de leurs collègues, allant répétant qu'il n'y avait pas de fumée sans feu et que les Roquebère n'avaient jamais eu la pureté du lys. Ils faillirent se faire malmener et choisirent plus de discrétion.

Les nouvelles du notaire Pendoque n'étaient pas très bonnes. Suite à l'attaque dont il avait été victime la nuit dernière, on désespérait de le sortir de sa léthargie. On l'avait saigné à plusieurs reprises pour le libérer de ce sang noir qui donnait à son gros visage une couleur de démon, mais les médecins ne se hasardaient à aucun pronostic.

Lorsque Hyacinthe rejoignit l'étude, il ne trouva que le clerc en second et les clercs ordinaires. Son frère et Timoléon étaient pris par une vente par licitation et ne rentreraient que plus tard.

— Maître Collin a disparu, lui annonça Séraphine. Hier au soir François n'a pu savoir où il se trouvait, mais ce matin il n'a pas reparu à l'étude. Parturon, sur mandat d'amener que le Rat a dû signer contraint et forcé, a perquisitionné mais n'a rien trouvé de révélateur. François a repris son travail de saute-ruisseau et nous tiendra au courant.

Maître Pendoque avait été assommé par l'annonce faite par Chazal qu'il léguait son héritage à une société littéraire. Tous en avaient conclu que le notaire connaissait en réalité le ou les noms des héritiers de l'écrivain. Ce dernier, bouleversé par le mal qu'il avait causé en toute bonne foi, était parti sans rien dire.

— Je suis certain, avait chuchoté Hyacinthe à l'oreille de Narcisse, que Chazal a une idée bien précise de celui ou de celle qui recevrait sa succession si par malheur il devait trouver la mort. Le complot était le suivant : Étienne Rembale, se faisant passer pour Francine

Méricourt née Escubier, légua sa fortune à Ernest Chazal. Une fois ce dernier en possession de l'héritage, on le faisait disparaître, certainement dans un accident, et son héritier se serait alors manifesté. Cet héritier mystérieux, Pendoque le connaît.

— Pour l'instant il est incapable de prononcer un mot.

Séraphine était allée prendre de ses nouvelles, revenait en secouant la tête : Pendoque était entre la vie et la mort.

— Ça n'empêche pas Chazal de se trouver en grand danger, dit Hyacinthe en enfilant se pelisse et en enfonçant sa toque sur la tête. Vite, un fiacre.

Fidèle à lui-même, Ernest Chazal poursuivait sa tâche interminable au fond de ce café de la rue Montmartre. L'avoué remarqua que devant lui s'alignaient plusieurs verres vides d'eau-de-vie de cognac, preuve que le vieillard restait sous le coup d'une profonde émotion et vivait des instants particulièrement tragiques. Son obstination à se débarrasser des deux millions sous-entendait une volonté de rompre avec un passé odieux peut-être.

— Monsieur Chazal, lui dit doucement Hyacinthe, vous êtes en grave danger de mort. Vous avez accepté cet héritage pour vous en débarrasser aussitôt par ce testament signé chez nous, mais vos ennemis l'ignorent. Les clercs de l'étude Pendoque l'ignorent également.

— Je vous en prie, murmura le feuilletoniste, laissez-moi, je ne veux penser qu'à mes écrits.

— Monsieur Chazal, je vous propose de vous réfugier chez nous. Vous disposerez d'un bureau confortable et nous vous ferons servir tout ce que vous souhaiterez comme boissons et repas. Vous dormirez dans un bon lit. Ici, vous n'êtes pas en sécurité. N'importe quel accident peut vous atteindre à tout instant.

— Ce sera mon destin, fit Chazal sans trahir la moindre appréhension, peut-être ai-je assez vécu.

— Je suis maintenant formel. Vous connaissez le nom de votre héritier ou héritière. Vous l'avez toujours connu mais vous préférez mourir que de trahir votre secret. Je vous respecte, monsieur Chazal, votre vie privée ne me regarde pas, mais je vous aime bien et je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur. La justice doit suivre son cours. Francine Méricourt a disparu, est certainement morte. Mon ancien clerc Gaston Lamercie a été lâchement assassiné. Kerry, le receleur qui a failli acheter un collier volé à une certaine Étienne Rembale qui jouait le rôle de la veuve Méricourt, a disparu lui aussi. Ma saute-ruisseau fut enlevée, au risque d'être assassinée, et enfin

maître Collin qui n'a pas reparu à son étude est peut-être mort. Nous devons arrêter ces assassins, monsieur Chazal.

— Laissez-moi, j'ai trop à faire. Vous vous trompez, j'ignore qui pourrait hériter de moi.

Jugeant inutile d'insister, Hyacinthe retourna rue Vivienne où il fut aise de rencontrer Parturon pour lui demander de veiller sur la vie du vieil écrivain. Le policier apportait une nouvelle terrible :

— Le corps de Collin a été retrouvé sous les glaces de la Seine. On a dû, dans la nuit, le jeter dans un trou foré dans ce but. Un couple de jeunes patineurs qui s'était aventuré vers le milieu du fleuve l'a découvert. Ils en conservent une horrible image. L'avoué a dû être simplement assommé avant d'être jeté dans l'eau glacée. À son contact il s'est réveillé, a essayé de se sauver. Il était juste sous une couche de glace transparente qu'il a commencé de déchiqueter avec ses ongles pour respirer un peu d'air.

— Vous pensez à Plombe-l'Ail ?

— Qui d'autre ? Boniface Cadot a toujours fait preuve d'une cruauté sans nom et je ne comprends pas pourquoi il a été libéré du bagne de Toulon. Je suis en train de reconstituer son histoire qui est extraordinaire, si l'on considère le crime comme une œuvre artistique.

— Avez-vous souvent de ces admirations pour les grands criminels ? demanda Hyacinthe, surpris.

— Hélas, je le confesse. Convenez que pour nous autres, gens de police, il est plus exaltant de traquer le gros gibier que le petit voleur à la tire des Boulevards. Voulez-vous que je vous raconte sa vie ? Elle est pleine d'enseignements et vous y dénicherez des indices que je n'ai pas moi-même détectés.

CHAPITRE XXXI

Boniface Cadot naquit en 1780 à Paris dans une famille d'artisans imprimeurs. Son père Édouard avait hérité de l'entreprise de son propre père et fabriquait surtout des placards de réclames, un almanach que des colporteurs vendaient dans la région de Bretagne. Sa mère Mathilde était orpheline et les Cadot l'avaient recueillie vers ses dix ans pour en faire une servante. D'après les minutes des assises, tout enfant c'était une fille intrigante et malhonnête qui vit tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer de sa nouvelle position. Malgré son jeune âge elle tourna la tête du fils Cadot Edouard, âgé de vingt-cinq ans alors, élevé dans la religion et le rigorisme le plus excessif. La petite l'aurait débauché avec une rouerie de catin déjà bien informée des vices de l'homme. À moins de quinze ans elle se retrouva en espérance d'enfant. Effondrés, les Cadot, soucieux de faire leur devoir, décidèrent qu'elle deviendrait leur bru, et c'est ainsi qu'elle porta le nom de Cadot et qu'elle mit au monde le petit Boniface.

Les parents Cadot moururent peu après. Edouard, qui n'avait jamais brillé dans les affaires, ne put tirer de son imprimerie les ressources nécessaires pour faire vivre sa femme et son fils. La misère grignota le maigre héritage, et un beau jour l'imprimerie fut saisie et les Cadot s'installèrent dans un taudis de Saint-Antoine, au sein d'un îlot de mesures effroyables. Edouard gagnait sa vie en acceptant n'importe quelle corvée, l'imprimeur quand il trouvait une place de surnuméraire, l'étrillage des chevaux dans une grande remise, le jardinier, le portefaix, le peintre, le balayeur des rues. Il ne rapportait jamais assez d'argent pour la belle Mathilde qui dépensait sans compter. Elle avait dix ans de moins que lui, restait jeune et fraîche, aussi vous comprendrez vite comment elle pouvait en une seule après-midi gagner plusieurs écus, acheter des toilettes, payer le restaurant pour elle et son fils, aller au spectacle, bref mener la grande vie. Elle était très recherchée par les hommes âgés qui satisfaisaient avec elle des désirs malsains. Elle s'habillait en fillette, dont elle avait l'apparence, prenait pour parler un ton bête et enfantin. Son succès était énorme mais, plus elle gagnait d'argent en se prostituant, plus elle le jetait par la fenêtre. Son fils Boniface était le seul être qu'elle aimât à la folie et pour lequel elle aurait sacrifié sa vie. D'ailleurs c'est ce qui arriva, vous le verrez plus tard. Elle élevait l'enfant dans un luxe inouï, lui donnait des habitudes de paresse et des goûts qu'il ne pourrait satisfaire honnêtement plus tard. Elle ne voulut pas qu'il

apprenne à lire et à écrire, le confia à une nurse qui devait lui passer tous ses caprices, le promener dans des endroits où il trouverait tout ce qui lui plaisait, des confiseurs, des pâtisseries, des marchands de jouets, des jardins publics pour se prélasser sur des manèges ou dans les voiturettes à âne.

— Son mari ne se doutait de rien ?

— Pas au début, mais ses yeux finirent par se dessiller. La belle voulut un appartement digne d'elle et de son fils, mit son mari en demeure de trouver un emploi moins dégradant que ceux de palefrenier ou de maçon. Il entra chez un marchand de grain comme employé. Certes il ne salissait plus ses mains, portait un habit, mais il gagnait juste assez pour payer une semaine de loyer. Le reste venait de bourgeois ventrus et émoustillés que sa femme racolait.

— Il n'abandonna pas le foyer familial ?

— Il aimait l'enfant. Ce petit milord le ravissait et l'enchantait jusqu'à ses six, sept ans. Il le conduisit chez les sœurs pour qu'il reçoive une éducation mais se heurta au refus de Mathilde. Il passa outre, mais très vite les religieuses épouvantées le prièrent de reprendre Boniface dont le comportement était scandaleux. Sa mère lui laissant tout faire, il attaquait ses camarades à coups de poing, leur lançait des pierres et au besoin les frappait avec un canif offert par sa mère.

— Mais le père ne s'enfuit-il pas loin de ces deux êtres-là ?

— Il essaya tant bien que mal de modérer le caractère violent de son fils, sans se faire d'illusions sur la mère. Celle-ci se rendait compte que peu à peu son apparence de fillette devenait de plus en plus difficile à faire admettre à ses vieux protecteurs qui aimaient la prendre sur leurs genoux et transformer les simagrées innocentes dont on use avec un enfant en jeux beaucoup plus libidineux. Elle se montra moins pointilleuse sur le choix de ses amants, comprit, car elle était plus calculatrice qu'intelligente, qu'elle finirait vite dans la débauche crapuleuse la moins rentable. Se souvenant alors de ses séjours chez les bourgeois riches dans ses débuts d'hétaïre, elle changea d'activité, se fit voleuse et puis criminelle pour se garantir. Cela dans les périodes les plus troubles, alors que la Révolution basculait dans la Terreur et qu'un cadavre de bourgeois nanti ne pouvait être que celui d'un ennemi du peuple. Dès dix ans Boniface devint son complice, acquit une audace et une cruauté sans pareilles. Ils durent commettre des dizaines d'assassinats accompagnés de tortures effroyables. Pour forcer leurs victimes à avouer où se cachait leur or, ils leur brûlaient les pieds, les amputaient à la hache. Boniface devint l'impitoyable bourreau de leur horrible association. Leurs

butins étaient considérables, ils vendaient des bijoux par poignées.

— Le père, tout de même ?...

— Lorsqu'il comprit que sa femme et son fils étaient les plus grands criminels de cette fin de siècle, il essaya de contrecarrer leurs projets, fut roué de coups, eut les membres brisés à coups de barre de fer par Boniface. Il s'enfuit mais les dénonça en 1798. Je n'en ai pas la preuve, mais on n'aurait jamais soupçonné ces deux diaboliques personnes sinon. On retrouva chez les Cadot des coffres remplis d'or et de bijoux, des objets de prix et jusqu'à des assignats qui n'avaient plus cours. Alors Mathilde endossa la responsabilité de toutes ces années criminelles, affirmant que son fils ne lui avait servi qu'à déverrouiller les portes en passant par les toits. Qu'il n'avait jamais fait couler le sang ni torturé. La mère fut guillotinée en place de Grève, Boniface écopa de vingt années de bagne seulement.

« Mais nous apprîmes de certains forçats de Toulon qui nous servent d'indicateurs qu'il était en fait le plus acharné à torturer et à tuer.

— Au bagne il devint Plombe-l'Ail.

— Il devint une brute épaisse, un monstre bestial qui vendait de l'ail à ses codétenus dans une baraque. Libéré en 1818, il fut arrêté en 1820 pour avoir enfreint l'interdiction de séjourner à Paris.

— Renvoyé au bagne ?

— Non. Il fournit des renseignements si importants sur la racaille qu'il fréquentait qu'il fut relâché sans comparaître.

CHAPITRE XXXII

En pleine nuit Hyacinthe se dressa sur son lit, réveillé par un rêve obsédant, presque un cauchemar. Il ne cessait de voir la date de 1818 flamboyer dans son sommeil et il préféra se lever pour boire un peu d'eau. Le récit de Parturon l'avait si profondément impressionné qu'il l'avait par la suite rapporté à son frère et à Séraphine. Eux-mêmes avaient été fascinés par cette épouvantable histoire de Plombe-l'Ail.

— Maître Collin crut en faire un complice, un séide, mais le bagnard impitoyable l'a tué. Ce qui nous explique l'émotion désastreuse ressentie par le notaire Pendoque lorsque Chazal lui dévoila ses dispositions *post mortem*.

Hyacinthe descendit jusqu'à son bureau, remit du bois dans son poêle, s'assit à sa table. Il écrivit les faits notables de ces derniers jours. Cette date de 1818 était celle de la disparition de Francine Méricourt et de la libération de Plombe-l'Ail, après vingt ans au bagne de Toulon.

— Il revient à Paris malgré l'interdiction de séjour parce qu'il ne peut vivre ailleurs, parce qu'il y trouvera des comparses, la possibilité de gros coups. Pourquoi pas chez la veuve Méricourt, qui avait failli devenir sa victime et celle de sa mère ? Pourquoi Étiennette Rembale n'aurait-elle pas été sa maîtresse, sa complice ? Cette femme ne m'a pas tout dit, elle préserve son avenir, sachant qu'elle risque la guillotine. Si Timoléon n'a rien trouvé dans nos archives qui relie Chazal à la veuve Méricourt, c'est qu'il n'y a rien.

Décidé à se recoucher, il passa devant la cuisine de l'étage qu'ils n'utilisaient guère depuis que Narcisse préférait celle du rez-de-chaussée. Il renifla une forte odeur de suie, vit qu'une grosse masse de neige avait glissé dans le conduit, entraînant cette matière noire et grasse. Alors qu'il songeait au nettoyage nécessaire du lendemain, l'odeur déplaisante lui rappela les nombreuses cheminées de l'hôtel particulier de la veuve Méricourt, place Vendôme. Toutes vomissaient de la suie jusqu'au centre des parquets, sauf une. Revenu dans sa chambre, une décision folle prit corps dans son esprit. Il s'habilla, alla réveiller Séraphine qui dormait dans une chambrette du même palier.

Sa lampe à huile éclaira la jolie frimousse à peine visible sous la couverture, mais la jeune fille avait le sommeil léger, ouvrit les yeux, s'étira d'aise voluptueusement en le voyant penché sur elle.

— Écoute-moi, dit-il, troublé malgré lui par les seins ronds visibles dans l'échancrure de la chemise.

Ils sortirent plus tard de la rue Vivienne en essayant de ne pas se faire remarquer, s'écartant des brûloirs qui rassemblaient de plus en plus de miséreux et les boueux transis, atteignirent la place Vendôme, mais la porte de la grande cour était verrouillée.

— J'ai bien fait d'emporter mon sac de ramoneuse, chuchota Séraphine. Cachez-vous dans les congères.

Tel un écureuil elle grimpa le long de la façade, trouvant des saillies là où personne n'aurait rien vu. Plus haut, elle suivit une corniche, disparut vers la façade sud.

Des gardes municipaux passaient ainsi que des patrouilles de soldats, car les réverbères défailants encourageaient toute une faune humaine à se propager dans les quartiers élégants, avec l'espoir de rapines prometteuses. Le porche s'ouvrit et Hyacinthe se faufila dans la cour intérieure. La porte de la souillarde refermée, Séraphine alluma une lanterne sourde prise dans son sac :

— Cette chambre était voisine de celle où j'étais enfermée dans le cabinet de toilette. C'est vrai que la cheminée ne dégorgeait pas sa suie. Vous pourriez avoir raison. Comment connaissez-vous l'existence d'un tel système ?

— Notre terrible tante Héloïse, celle du vase chinois, en avait-fait installer un chez elle. À son insu nous le manœuvrions, en polissons que nous étions, Narcisse et moi.

Une fois dans cette chambre, Séraphine s'approcha de l'âtre, regarda à l'intérieur :

— Vous aviez raison. Il y a une trappe. Une personne frileuse l'a fait installer à cause des courants d'air de la demi-saison quand les foyers ne sont pas allumés. Je ne vois pas la commande qui permet de fermer et d'ouvrir.

— Elle est ici, sur le côté, dit Hyacinthe.

Séraphine grimpa sur le marbre, essaya en vain d'abaisser le levier, conseillant à Hyacinthe de s'écarter car une grosse masse de suie avait dû s'accumuler sur la trappe, et peut-être même autre chose de plus effroyable.

— Je vais t'aider, lui dit l'avoué qui se hissa à ses côtés.

Ils se suspendirent ensemble au levier rouillé qui lentement s'abaissa, puis bascula d'un coup. Ils tombèrent, roulèrent au sol dans un gros nuage noir et aveuglant de suie.

— Vous voilà tel un nègre, riait Séraphine, qui d'un coup cessa de se moquer lorsque, le nuage se déposant, elle aperçut le sac qui venait de choir dans l'âtre.

— J'ai peur, fit-elle d'une toute petite voix.

Lui-même n'osait approcher. Ils restèrent pétrifiés jusqu'à ce que Séraphine prenne un linge dans son sac de petite ramoneuse et lui essuie le visage et les mains.

— Il vous faudra un lessivage complet, dit-elle en essayant de plaisanter, mais le cœur n'y était pas. Si un sergent vous arrête il ne croira jamais que vous êtes un avoué.

Ils finirent par s'approcher du sac en grosse toile, eurent du mal à dénouer les lacets qui le fermaient. Une tête momifiée aux cheveux blonds en surgit, leur faisant faire un bond en arrière.

— Je reconnais ces cheveux, murmura Hyacinthe. Il faudra d'autres témoignages pour l'identifier vraiment, celui de Timoléon. Si c'est Francine Méricourt, elle se trouve là depuis 1818. Douze ans cette année. Les odeurs de putréfaction n'ont jamais envahi la maison à cause de la trappe, se sont évacuées par le conduit et dans le ciel de Paris. Elle a fini par se dessécher dans ce réduit.

— Allons-nous-en, dit Séraphine. Il faut prévenir Parturon sans tarder. Je sais où il habite, je vais le surprendre au réveil.

Ils n'eurent pas le courage de renouer les lacets du sac et ils abandonnèrent la pauvre Francine Méricourt, née Escubier, au milieu d'un gros tas de suie.

CHAPITRE XXXIII

— Je vous avais promis l'impunité alors que vous méritez une peine sévère, peut-être la plus sévère de toutes.

Très pâle, Étiennette Rembale se tenait debout au milieu du petit salon qui, avec une seule chambre, composait l'appartement que Hyacinthe lui avait trouvé pour l'éloigner de la rue de Vaugirard.

— Je n'en ai pas profité pour fuir, se défendit-elle.

— Maintenant je veux la vérité.

— Je suis revenue le 29 avril et non le 30. Toutes les portes étaient ouvertes.

— Et madame Méricourt morte.

— Oui, morte, étranglée, dans le petit salon du bas, son boudoir si vous préférez. J'ai failli m'enfuir puis je me suis dit que j'étais la seule à connaître la cachette de l'argent et des bijoux. J'étais honnête jusque-là et jamais la tentation ne m'avait effleurée.

— Je ne vous crois pas. Poursuivez et ne vous justifiez pas sans cesse, c'est énervant.

— J'ai pris l'or et les bijoux, j'allais partir, il était là, terrible, menaçant.

— Plombe-l'Ail ?

— Oui. Il m'a arraché le trésor et j'ai cru que j'allais mourir. Je lui ai fait admettre que le dénoncer c'était me dénoncer, qu'il existait une cachette sûre pour le corps. La fameuse chambre fut la mienne, avec cette cheminée à trappe installée depuis qu'une vieille cousine craignant les courants d'air avait couché là. Nous nous sommes partagé l'argent, les bijoux, sommes partis chacun de notre côté. On allait croire à une disparition volontaire de madame Méricourt, ne jamais soupçonner un crime crapuleux. J'espérais ne plus revoir cet homme mais il me retrouva, fit de moi sa maîtresse. Il me répugnait mais je ne pouvais le rejeter. Il a fini par me dire que c'était pour venger sa mère qu'il avait tué madame Méricourt, ayant ruminé sa vengeance durant vingt ans au bagne de Toulon. Il a pris le risque d'être arrêté à nouveau en violant l'interdiction de séjour. Francine Méricourt avait dénoncé la mère et le fils à la suite d'une tentative d'assassinat. C'était son propre père, Edouard Cadot, qui, prévenant

cette femme, provoqua l'échec de leur forfait. Elle lui avait promis de ne pas les dénoncer mais ne tint pas parole. Sa mère fut guillotinée. On découvrit qu'ils avaient commis des dizaines de crimes mais elle seule en revendiqua la responsabilité.

— Pourquoi avoir accepté douze ans plus tard de prendre l'identité de votre victime ?

— Je ne l'ai pas tuée, seulement volée. Par la suite Boniface – je préfère l'appeler par son prénom, son surnom me terrorise – me laissa tranquille, disparut. Je l'ai revu seulement il y a trois mois. Il était au service d'un homme tout-puissant qui l'utilisait à des fins mystérieuses. Ainsi il pouvait vivre dans Paris sans être inquiété.

— Connaissez-vous son domicile ?

Elle secoua la tête mais il la menaça du doigt :

— Attention, j'ignorais votre complicité avec Plombe-l'Ail. Qui prouve que vous n'avez pas participé au crime ? Peut-être connaissiez-vous Cadot depuis longtemps.

— Je vous jure que j'ai dit la vérité. Un soir j'ai suivi Boniface avec l'intention de le dénoncer anonymement à la police, en ayant assez de ses assiduités. Pour lui j'étais pire qu'une catin et il me forçait à des relations physiques que je détestais. Au bagne il avait pris des mœurs dépravées.

— Vous l'avez suivi, disiez-vous...

— Quand j'ai connu son adresse je l'ai dénoncé à la Conciergerie. Il fut arrêté mais vite libéré. Je crois qu'il est protégé par un personnage proche du pouvoir. Il doit l'utiliser pour des manœuvres politiques. Boniface m'a raconté qu'au bagne les forçats connaissent plus de choses qu'on ne le pense. Ils échangent des renseignements sur les riches bons à voler, mais aussi sur les hommes politiques, les organisations, les complots, les habitudes intimes de ces gens-là. Ils sont souvent plus utiles que les policiers de la Secrète.

— Cette adresse ?

— Jurez que vous me laisserez partir, disparaître.

Hyacinthe hésitait. Cette femme jouirait en toute impunité de la liberté et d'une rente que bien des personnes honnêtes n'auraient pu se constituer dans leur vie. Avait-elle participé à l'assassinat de Francine Méricourt ? Il ne lui accordait aucune confiance. Mais Plombe-l'Ail et son protecteur étaient autrement plus malfaisants. Il fallait les mettre hors d'état de nuire.

— Je vous laisserai partir à condition de savoir où vous irez. Une fois installée loin de Paris, si jamais vous êtes encore mêlée à une

histoire criminelle même bénigne, je vous dénoncerai comme complice du meurtre de madame Méricourt. Et ne croyez pas m'échapper. J'utiliserai mes relations, mes correspondants. Des milliers d'avoués, d'huissiers, de notaires, de magistrats seront trop heureux de me signaler vos activités.

— Je mènerai une vie tranquille sans jamais rompre mon serment.

— L'adresse ?

— Rue de la Perle. Une maison immense qui doit être abattue depuis des années et qui s'enfonce en profondeur dans le pâtre de maisons. Il y est chaque nuit.

Parturon avait fait identifier le cadavre de Francine Méricourt née Escubier par de nombreuses personnes, ses voisins et Timoléon bien sûr. Il apprécia de connaître enfin le repaire de Plombe-l'Ail.

— Cette nuit nous encerclerons cette maison de toutes parts. Nous investirons les maisons mitoyennes à tout hasard, nous serons sur les toits, dans les égouts. Je vais demander qu'au moins cent hommes soient mobilisés.

— Plombe-l'Ail pourrait être au service d'un important personnage proche du pouvoir.

— S'il me faut arrêter un ministre je le ferai sans hésiter, affirma Parturon. Mais comment êtes-vous parvenu à obtenir ces renseignements ?

— J'ai promis de ne pas révéler mes sources d'information.

— Vous commettez une faute grave et, pour un avoué, c'est un comportement que je désapprouve.

— J'ai eu à choisir entre un complice qui n'a pas de sang sur les mains, du moins je le souhaite, et des criminels organisés aussi épouvantables que Cadot. Ce dernier aurait dû payer ses crimes en même temps que sa mère, il faut que l'erreur soit réparée. Qu'auriez-vous donc fait à ma place, vous qui avez des mouchards qui épient, écoutent pour vous dans les cloaques de cette ville ? Et qui sont ces informateurs ? Des proxénètes, des voleurs de grand chemin, des escrocs, des faussaires, des fraudeurs, et qui encore ?

CHAPITRE XXXIV

Comme tous les matins Ernest Chazal se trouvait au travail dans la dernière salle du café Estienne lorsque Hyacinthe Roquebère vint s'asseoir en face de lui. Le garçon apporta du café pour l'écrivain, du chocolat pour l'avoué, lequel au bout de quelques minutes, alors que le vieillard écrivait toujours, parla à voix basse :

— Cette nuit nous avons assisté à deux arrestations. D'abord il faut que je vous dise que le cadavre de Francine Méricourt a été retrouvé dans une cheminée de son hôtel particulier, où il était caché depuis douze ans. Son assassin s'appelle Plombe-l'Ail, de son véritable nom Boniface Cadot, condamné à vingt ans de bagne pour complicité dans des dizaines d'assassinats et de vols commis en compagnie de sa mère Mathilde, elle-même guillotinée en 1799. Cette femme horrible était cependant une mère aimante qui endossa toute la responsabilité des forfaits commis. Le bagnard a été capturé dans une maison lugubre de la rue de la Perle, et il fallut douze hommes pour maîtriser ce forcené. La police et moi-même savions qu'il travaillait pour un grand personnage qui lui accordait sa protection. Ainsi il pouvait séjourner impunément dans la capitale malgré l'interdiction judiciaire qui lui en avait été faite. Dans cette maison nous avons trouvé le couvert mis et un horrible potage à l'ail mijotant sur le feu, et en avons conclu que Plombe-l'Ail attendait une visite. Un guet-apens fut donc tendu et, vers deux heures du matin, un homme arriva. Lorsque les policiers de la rue de Jérusalem le saisirent, il s'indigna, les menaça de les envoyer tous au bagne pour attentat physique sur la personne d'un haut magistrat. L'invité de Plombe-l'Ail n'était autre que Mathieu Cerneau dit le Rat, le célèbre juge. Il fallut le garrotter et le bâillonner tandis que le forçat essayait de voler à son secours. Dans le portefeuille du Rat, Parturon, l'officier de paix, trouva les preuves flagrantes de la collusion des deux hommes, des procès-verbaux d'arrestations successives de Plombe-l'Ail en infraction de séjour. Au total l'homme aurait dû être condamné à perpétuité tant ces infractions étaient nombreuses.

Ernest Chazal ne s'interrompt d'écrire que pour avaler plusieurs gorgées de café, sans un regard pour son vis-à-vis.

— Il y avait d'autres preuves. Le forçat lui servait d'homme de main, d'exécuteur, le débarrassait d'ennemis, d'avocats ayant réuni contre lui des charges pouvant l'envoyer aux assises, mais aussi des

personnes dont il héritait. Dans l'affaire Méricourt qui seule nous intéresse ici, Plombe-l'Ail finit par avouer au Rat, il n'y a que quelques mois, qu'il avait tué cette femme pour se venger. Cadot, avec une impudence inouïe, avait fort envie de capter l'héritage de sa victime mais avait besoin de la complicité du magistrat. Il lui proposa un partage équitable mais le Rat exigea les deux tiers. L'affaire fut conclue. Cadot avait assassiné madame Méricourt dès sa libération du bagne pour venger sa mère. Madame Méricourt avait failli, en 1798, être une des nombreuses victimes de la mère et de son fils mais, prévenue de ce projet, la police surprit le couple en flagrant délit. Plombe-l'Ail adorait sa mère et durant vingt ans prépara sa vengeance. Le jour même de son forfait, il étrangla Francine Méricourt avec une lenteur cruelle pour qu'elle souffre de longues minutes du manque d'air. Il fut surpris par une certaine Étienne Rembale, domestique de la veuve, de retour d'un voyage. Il finit par s'entendre avec elle pour partager l'argent et les bijoux contenus dans une cachette que seule la femme de chambre connaissait. Un temps Cadot devint l'amant de cette Rembale avant de disparaître plus de dix ans. À la fin de l'année dernière il réapparut et lui expliqua le plan diabolique qu'il avait mis au point pour toucher l'héritage toujours disponible de sa victime. Sans toutefois lui révéler que c'était son protecteur, le Rat, qui avait tout manigancé. Étienne se ferait passer pour la veuve disparue, signerait le testament devant témoins, et le corps d'une mendicante serait enterré sous le nom de Francine Méricourt à Sotteville.

« La seule faute fut commise par maître Collin qui voulut prendre comme témoin notre ancien clerc principal, sans se souvenir ou en ignorant que ce dernier connaissait bien Francine Méricourt de son vivant. Lamerchie refusa de signer, les criminels s'affolèrent. Lamerchie fut jeté dans le puits de son escalier, mais il avait eu le temps de nous raconter la scène de la Salpêtrière. Nous voilà, mon frère et moi, très intrigués et disposés à fureter un peu partout. Il fallait donc se débarrasser de nous. Collin et le Rat imaginent d'enlever Séraphine notre saute-ruisseau, de nous accuser de l'avoir tuée parce qu'elle menaçait de nous dénoncer pour avoir abusé de sa vertu.

« Par chance, grâce à vous qui refusiez d'accepter la succession si nous restions en prison, grâce à Parturon et aussi à François, le saute-ruisseau de Collin, nous avons été libérés. Maître Pendoque ignorait tout de la machination mais, compromis dans des affaires louches que le Rat pouvait instruire, il devait s'occuper de vous faire signer l'acceptation de l'héritage Méricourt. Le plan de l'inférieur magistrat était de faire disparaître le légataire universel afin que Plombe-l'Ail entre en possession de tous les biens de la défunte. Je dois vous

préciser que le tuteur judiciaire de Plombe-l'Ail était bien entendu le Rat. Boniface Cadot ne pouvait recevoir librement des biens. Le Rat les aurait gérés à son seul avantage et se serait ensuite débarrassé du bagnard.

« Maintenant, certaines personnes auraient pu s'étonner que la veuve Méricourt choisisse comme héritier un homme, vous-même, qui ne lui était rien, ni parent ni ami. Allons, monsieur Chazal, vous savez très bien la raison de ce choix que vous déclariez incompréhensible. Le Rat, pour faire taire les méchantes langues, aurait fait une large publicité aux raisons qu'avait eues la veuve de vous désigner comme légataire universel. En 1798 c'est vous qui avez mis en garde Francine Méricourt contre le terrible danger qui la menaçait. La mère et le fils se proposaient de la tuer pour la voler et vous aviez surpris leur plan. À cette époque vous ne vous appeliez pas Ernest Chazal mais Édouard Cadot, et les agissements monstrueux de votre femme et de votre fils vous épouvantaient, vous donnaient des cauchemars et, quand vous pouviez éventer leurs terribles intentions, vous alertiez les futures victimes. La mère et le fils vous prenaient pour un imbécile, ne se gênaient pas devant vous pour discuter des détails de leurs criminelles entreprises. Madame Méricourt, lorsque vous l'avez mise en garde, vous promit de ne pas appeler la police mais, une fois seule, terrifiée, elle se parjura. La police vint tendre un piège et captura votre femme et votre fils.

Chazal écrivait toujours et rien n'aurait pu ralentir son rythme ni faire grincer, sous le coup d'une émotion, sa plume sur le papier.

— Par la suite, vous avez sollicité la faveur d'adopter votre nom de plume comme patronyme principal, et Napoléon vous l'accorda. J'ai retrouvé le décret. Vous aviez une grande réputation d'honnête homme et on vous plaignait d'avoir une épouse et un fils aussi horribles. Mais légalement Boniface est resté votre fils, votre héritier naturel. Lorsque vous avez signé, vous étiez immédiatement en danger de mort, car par volonté de vengeance et par esprit de lucre il n'aurait pas hésité à vous trancher la gorge. Nous vous avons conseillé de léguer votre nouvel avoir à la Société des gens de lettres pour essayer de sauver votre vie, mais Boniface aurait certainement attaqué votre testament. Malgré ses condamnations il restait le seul héritier réservataire que l'on n'aurait pu priver de sa part, à moins qu'on ne prouve qu'il était votre assassin. Le risque persistait donc jusqu'à cette nuit. Dès lors, le faux testament est annulé et les biens de madame Méricourt constituent une succession en déshérence qui, faute d'héritier, sera dévolue à l'État.

Hyacinthe vida sa tasse de chocolat, attendit un peu, se leva :

— Bonne journée, monsieur Chazal. Désormais je lirai vos feuillets avec intérêt.

Chazal releva la tête, et derrière les lorgnons Hyacinthe vit briller deux larmes à la base des paupières. Il s'inclina et s'en alla.

Chemin faisant vers l'étude, il essaya d'oublier le brave homme pour ne penser qu'à Séraphine. La coquine entretenait un grand mystère sur sa propre personne. Le fameux obstétricien Lexington avait écrit noir sur blanc, et en trois exemplaires, qu'elle était pure comme au jour de sa naissance et, lorsque Narcisse, beaucoup plus hardi que son jumeau, lui avait demandé en plaisantant comment elle s'y était pris pour duper le grand professeur, elle avait répondu :

— Les filles de la rue connaissent mille subterfuges pour faire croire n'importe quoi à n'importe qui. Mais elles n'ignorent pas non plus les mille méthodes câlines pour désarmer un bonhomme trop pressant. Sans qu'il s'en trouve pour autant marri.

FIN

[1] Police municipale.

[2] Cabinet d'aisance.